LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOËCE.

NOUVELLE TRADUCTION.
AVEC
LA VIE DE L'AUTEUR,
DES REMARQUES HISTORIQUES
ET CRITIQUES,
ET
UNE DEDICACE MASSONNIQUE:
PAR UN FRERE-MASSON, MEMBRE
DE L'ACADEMIE ROIALE DES SCIENCES
ET DES BELLES-LETTRES DE BERLIN.

TOME II.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT,
M. D. C.C. XLIV.

Digitized by Google

by Google

LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOËCE.

LIVRE TROISIEME.

Dans lequel la Philoſophie commence à emploier des remèdes plus puiſſans, pour délivrer Boëce de ſes afflictions, & rejettant les apparences de la fauſſe felicité, elle lui montre en quoi conſiſte le veritable bonheur.

LA PHILOSOPHIE avoit déja ceſſé de chanter ces vers, quand m'imaginant encore entendre la douceur de ſa voix, je continuois d'y prêter attention. Ainſi je gardai quelque tems le ſilence, mais enſuite prenant la parole, j'eus avec elle ce nouvel entretien.

BOECE.

O ſouveraine Conſolatrice de mes adverſités, que vous m'avez inſpiré de vigueur & par la moralité de vos ſentimens, & par les charmes de votre mélodie! Oui, je me croi maintenant aſſez de courage, pour faire tête à la Fortune, quelsque coups qu'elle me porte C'eſt pourquoi non ſeulement je n'ai plus d'averſion pour ces remèdes violens dont vous me parliez tantôt, mais même je vous les demande avec empreſſement.

LA PHILOSOPHIE.

Quand je vous ai vû m'écouter avec tant d'application, je me ſuis apperçue de ce qui ſe paſſoit au dedans de vous, & je m'attendois bien à l'aveu que vous venez de m'en faire: ou pour parler plus juſte, c'eſt-moi-même qui vous ai contraint à me faire cet aveu. Ce qui me reſte à vous dire, révoltera un peu votre oreille; mais il en ſera de cela comme de ces remèdes qui ſont amèrs à la bouche & doux au cœur. Vous êtes empreſſé de l'entendre! Que ſeroit-ce ſi vous ſaviez où j'ai deſſein de vous conduire?

BOËCE.

Et où donc avez-vous envie de me mener?

LA PHILOSOPHIE.

A la véritable félicité, que votre eſprit ſe figure en ſonge, & que vous ne pouvez enviſager, parceque vos yeux s'amuſent à conſiderer des objets qui n'en ſont que les images.

BOËCE.

Ah! de grace, montrez-moi quel peut être ce veritable bonheur; & ne me laiſſez pas languir plus long-tems dans cette attente.

LA PHILOSOPHIE.

Je le ferai volontiers pour l'amour de vous. Mais je vous parlerai dabord du faux bonheur, qui vous eſt beaucoup plus connu, afin qu'après l'avoir examiné avec moi, venant enſuite à conſiderer ſon contraire, vous puiſſiez y reconnoître la vraie felicité.

* * *

La féconde Cerès couronne les travaux (1)
De qui prêt à ſemer un inculte héritage,
Commence par couper d'abord avec la faulx
La ſtérile Fougère & le Chardon ſauvage (2).

* * *

Le Miel paroît plus doux, après l'Abſynthe amèr; (3)
Après le mauvais tems un plus beau tems arrive; (4)
Et la naiſſante Aurore, au ſortir de la Mèr, (5)
Fait ſuccéder le jour à la nuit fugitive.

* * *

Ainſi vous qu'ont ſéduit des biens pernicieux;
Vous qui ſuivez encor leurs attraits mépriſables,
Si vous vous dérobez à ce joug odieux,
Vous connoîtrez bientôt les ſeuls biens véritables.

* * *

(6) Tous les ſoins, tous les déſirs des hommes ont pour unique but la félicité, quoiqu'ils y tendent par des voies différentes. Mais la vraie félicité eſt un bien, après la poſſeſſion duquel, on ne peut

rien déſirer de plus: C'eſt le plus grand de tous les biens, un bien qui réunit en ſoi tous les autres, & qui les réunit ſi eſſentiellement, que ſi cela n'étoit pas, il ne pourroit être le ſouverain bien, puiſqu'il y auroit hors de lui quelque choſe de déſirable. Il eſt donc évident que la félicité eſt un état compoſé de l'aſſemblage de tous les biens. C'eſt à ce but, comme je viens de vous le dire, que tous les hommes, quoique par des routes différentes, s'efforcent tous de parvenir. Car ils ont au fond de leur cœur, un déſir naturel qui les porte au vrai bien: Mais l'erreur les égare & les conduit aux faux. Les uns s'imaginant que le ſouverain bien conſiſte à ſe mettre à l'abri de l'indigence, emploient toute leur induſtrie à ſe procurer d'abondantes richeſſes. D'autres, faiſant conſiſter ce bien dans ce qui peut attirer de la veneration, s'empreſſent à acquérir des emplois honorables, pour ſe faire reſpecter de leurs concitoïens. Il y en a qui attachent l'idée du même bien à dominer ſur les autres; & par cette raiſon, ou ils veulent regner eux-mêmes, ou ils s'intriguent pour faire leur cour à ceux qui regnent. Les mortels qui regardent la gloire comme le plus excellent des biens, cherchent à ſe rendre illuſtres, ſoit dans le métier de la Guerre, ſont dans l'exercice de la Paix. Ceux qui n'eſtiment la meſure de ce bien qu'à proportion de la joie qu'on peut avoir, penſent qu'il n'eſt point d'état plus heureux que de nager au milieu des plaiſirs. Il y en a auſſi qui déſirant quelque choſe, ne la deſirent pas pour elle-même, mais dans une autre vûe: comme ſont, par exemple, ceux qui déſirent des richeſſes pour ſe procurer de la puiſſance & des plaiſirs, ou qui déſirent de la puiſſance, ſoit pour amaſſer des richeſſes, ſoit pour rendre leur nom plus illuſtre. Dans ces cas & dans les autres de cette nature, tout ce que font les hommes, tout ce qu'ils ſouhaitent, a un but. Ainſi l'on recherche la Nobleſſe (7) & la faveur du peuple (8), parceque ces choſes paroiſſent attirer à celui qui les a, une certaine conſidération.

On ſouhaîte de même d'avoir une femme & des enfans (9), parcequ'on s'en promet du plaiſir & de la ſatisfaction. Pour ce qui eſt des amis (10), c'eſt un préſent du Ciel & une eſpèce de bien ſacré, qui n'eſt pas au rang de ceux de la Fortune (11), mais de la Vertu (12). Dans tout le reſte, on n'a d'autre vûe que de ſe procurer ou de la puiſſance où de l'agrément. Mais ſi l'on regarde les avantages du corps, on trouvera qu'ils produiſent ces mêmes biens. La force (13) & la grandeur (14) d'un homme lui donnent de la puiſſance & de la ſupériorité ſur un autre. Une belle perſonne (15), un bon Danſeur (16), un Coureur infatigable (17), illuſtrent leur nom uniquement par ces endroits. La ſanté (18) donne auſſi de l'agrément, de la ſatisfaction, du plaiſir. Or, dans tout cela, il eſt certain que l'on ne recherche autre choſe que la félicité: car ceque l'on ſouhaite par préférence à tout, on le regarde comme le ſouverain bien que nous avons dit être la même choſe que la felicité. Delà vient que l'on eſtime heureux, l'état qu'on déſire préférablement à tout autre. Ainſi voilà à peu près tout ce qui forme la félicité des mortels: les richeſſes, les honneurs, la puiſſance, la gloire, le plaiſir. Auſſi ne ſavez-vous pas qu'Epicure (19) s'en tenant là, établiſſoit le ſouverain bien dans la Volupté, parcequ'il trouvoit du plaiſir en toute choſe?

Mais je reviens aux inclinations des hommes, qui, bien qu'oubliant en quoi conſiſte le ſouverain bien, ne laiſſent pas d'en conſerver le déſir au fond du cœur: Semblables à ceux qui dans l'yvreſſe veulent regagner leur maiſon ſans en pouvoir trouver la route. Peut-on dire en effet que ceux là ne cherchent pas le ſouverain bien, qui tachent de ſe mettre à l'abri de l'indigence? Certainement il n'y a rien de plus propre à rendre un homme heureux, qu'un état où l'on abonde en tous biens, où l'on n'a beſoin de perſonne, où l'on peut ſe ſuffire à ſoi-même. Ces autres penſent-ils auſſi ſe tromper dans leur opinion, qui croient qu'il n'y a pas de plus grand bien que de s'attirer le reſpect de tout le monde? Non, ſans doute: car ce ne peut être une choſe ni vile ni mepriſable que le ſouverain bien, à la poſſeſſion duquel tous les hommes aſpirent. La puiſſance n'eſt-elle pas encore du nombre des biens? Quoi donc! un bien peut-il être foible & impuiſſant, qu'on ſait être au deſſus de tous les autres? L'éclat que quelques uns ambitionnent, n'eſt-il pas auſſi une choſe eſtimable? Aſſurément, il eſt naturel que le plus excellent des biens, ſoit un bien éclatant & renommé. Dirai-je enfin que ceux-là ſont blamables, qui ne ſouhaitent, dans les choſes même les plus legères, que ce qui peut leur donner de la joie, du plaiſir & de la ſatisfaction? Perſonne n'ignore que la ſuprême félicité n'eſt ſusceptible ni de triſteſſe, ni de dèſagrement, ni d'inquietude. Or voila ce que tous les hommes cherchent à ſe procurer, en deſirant les richeſſes, les honneurs, l'autorité, la gloire & les plaiſirs, par ce qu'ils ſont perſuadés que par là ils ont dequoi ſe ſuffire à eux mêmes, ſont reſpectés & puiſſans, ſe font une grande réputation, en un mot ſe voient au comble de la joie. C'eſt donc toujours le Bien que ce qu'ils deſirent, malgré la diverſité de leurs inclinations: En quoi l'on voit manifeſtement combien grande eſt la force de la Nature (20), qui fait qu'encore que les hommes jugent ſi differemment des choſes, cependant ils s'accordent tous à choiſir le Bien pour la fin de leurs actions & de leurs déſirs.

* * *

De ſon agréable murmure
Mon Luth mélodieux accompagnant ma voix;
Je vais chanter de la Nature
La force, la puiſſance, & l'empire & les loix.

* * *

Un Lionceau nourri dans les Libyques plaines (21),
Du Maure audacieux porte ſouvent les chaines,
Il flate, il ſent ſon Maitre, il en craint le courroux,
Il reconnoît ſa voix, & tremble ſous ſes coups.
Dans ſes repas reglés, l'on voit ſa faim gloutonne
Reſpecter, careſſer, la main qui les lui donne.
Mais qu'on faſſe à ſes yeux couler des flots de ſang
Il reprend auſſitot ſon regard menaçant:

Le feu ſort à travers ſa prunelle infléxible:
Il s'excite au carnage, il ouvre un mufle horrible:
De ſes rugiſſemens retentiſſent les airs:
Il s'élance, il ſecouë, il rompt enfin ſes fers;
Et le premier ſujet qu'il immole à ſa rage,
Eſt le Maure inſenſé qui dompta ſon courage.

* * *

L'Oiſeau, qui chante au bois ſon amoureuſe ardeur,
Devient le priſonnier d'un avide Oiſeleur.
Il eſt exemt du ſoin de chercher ſa pâture,
Des mêts les plus exquis il fait ſa nourriture:
Il vit dans l'abondance, & ſon maitre, à plaiſir,
Etudiant ſon goût en prévient le déſir.
Si pourtant par hazard il revoit de ſa cage
Le verd tapis des prés, ou l'ombre d'un bocage,
Bientôt dans ſes accens il pouſſe des regrèts,
Il appelle à grands cris, les champs & les forêts,
Après la liberté ſoupirant d'un ton triſte,
Il mange avec dedain le biscuit & l'alpiſte, (22)
Et s'il peut parvenir à franchir ſa priſon,
Il regagne ſoudain ſa premiere maiſon.

* * *

Un fléxible Arbriſſeau ſous la main qui le preſſe
Avec facilité vers la terre eſt panché;
Mais plus facilement, s'il en eſt dégagé,
Vers le Ciel à l'inſtant de lui-même il ſe dreſſe.

* * *

L'Aſtre du jour qui s'eſt couché, (23)
En ſe précipitant de l'Horizon dans l'onde, (24)
Revient tous les matins par un chemin caché
Apporter la lumiere au Monde.

* * *

Chaque Etre a ſon circuit exact & limité;
Sitôt qu'il l'a décrit, il retourne à ſa ſource;
Et cet enchaînement, qui regle ainſi ſa courſe,
De l'Univers entier fait la ſtabilité.

* * *

Vous mêmes, ô terreſtres Animaux, quoiqu'en ſonge & en perſpective, vous voiez cependant auſſi votre principe, & vous avez une idée, toute obſcure, toute imparfaite qu'elle eſt, de votre véritable fin, qui eſt la Félicité. C'eſt par cette raiſon qu'un inſtinct naturel vous porte au vrai Bien, en même tems qu'une foule d'erreurs vous en détourne. En effet conſiderez avec moi, s'il eſt poſſible aux hommes de parvenir à ce but par les moiens qu'ils croient propres à les rendre heureux. Car ſi les richeſſes, les honneurs & les autres biens de cette nature, comblent de félicité celui qui les poſſede en abondance, il eſt indubitable que quelques uns deviennent heureux en les aquérant. Que s'ils ſont, au contraire, dans l'impuiſſance de procurer la félicité qu'ils promettent, & que ce ſoient des biens imparfaits, n'eſt-il pas manifeſte qu'il n'y a en eux qu'une fauſſe apparence de félicité? Or je vous le demande à vous, qui aviez ci-devant des richeſſes en abondance: au milieu de votre exceſſive opulence, n'avés-vous jamais été affligé de quelque injure qu'on vous ait faite?

BOËCE.

Certainement je ne puis me flater, autant qu'il m'en ſouvient, d'avoir eu toujours l'eſprit content & exemt de chagrin.

LA PHILOSOPHIE.

Ce chagrin ne venoit-il point, ou d'avoir ce que vous ne vouliez pas, ou de n'avoir pas ce que vous vouliez?

BOËCE.

Il eſt-vrai.

LA PHILOSOPHIE.

Vous déſiriez donc la privation d'une choſe ou la poſſeſſion d'une autre?

BOËCE.

Je l'avouë.

LA PHILOSOPHIE.

Mais un homme a beſoin d'une choſe dès qu'il la déſire.

BOËCE.

Je n'en disconviens pas.

LA PHILOSOPHIE.

Mais quiconque a beſoin de quelque choſe, peut-il véritablement ſe ſuffire en tout à lui-même?

BOËCE.

Non.

LA PHILOSOPHIE.

Hé-bien! Vous étiez donc dans cet état d'inſuffiſance avec toutes vos richeſſes.

BOËCE.

Pourquoi non?

LA PHILOSOPHIE.

Ainſi les richeſſes ne peuvent faire un riche, qui n'ait beſoin de rien, & qui ſe ſuffiſe à lui-même. C'étoit-là cependant ce qu'elles promettoient en apparence. Mais je croi qu'on peut dire encore qu'elles n'ont naturellement rien qui empêche de les enlever à ceux qui les poſſedent, quels qu'efforts qu'ils faſſent pour les conſerver.

BOËCE.

J'en ſuis très-perſuadé.

LA PHILOSOPHIE.

Comment ne le ſeriez-vous pas, puiſque vous voiez tous les jours le plus fort les ravir au plus foible malgré lui? D'où viennent en effet la plus-part des procès qu'on porte au Barreau, ſi ce n'eſt de ce que les uns réclament des biens dont ils ont été dépouillés, malgré eux, par la violence ou par la fraude des autres?

BOËCE.

Rien n'eſt plus vrai.

LA PHILOSOPHIE.

Il n'y a donc perſonne qui n'ait beſoin du ſecours d'autrui, pour s'aſsûrer la conſervation de ſes richeſſes.

BOËCE.

Qui peut le nier ?

LA PHILOSOPHIE.

Mais on n'auroit pas beſoin de ce ſecours, ſi l'on ne poſſédoit pas des richeſſes que l'on peut perdre.

BOËCE.

Cela eſt ſûr.

LA PHILOSOPHIE

Voilà donc tout le contraire de ce qu'elles promettent, puisque loin de faire qu'un homme, qui les poſſéde, ſe ſuffiſe à lui-même, elles font qu'il a beſoin du ſecours d'autrui pour ſe les conſerver. Et puis, comment les beſoins ſeroient-ils incompatibles avec elles ? Eſt-ce que les Riches ne ſont pas ſujets à la faim & à la ſoif? Eſt-ce que leurs membres en hiver ſont inſenſibles au froid? Vous me direz qu'ils ont abondamment de quoi pourvoir aux néceſſités de la vie: Mais je vous répondrai que d'y pourvoir, c'eſt les ſoulager & non pas s'en affranchir tout à fait. Car ſi ces beſoins, qui demandent toujours, ſont de nature à être aſſouvis par les Richeſſes, il faut que pour pouvoir l'être, ils ne le ſoient jamais. Après tout, peu de choſe ſuffit à la Nature; mais l'Avarice ne dit jamais: *c'eſt aſſez.* Si donc les Richeſſes, loin d'affranchir de tous les beſoins, en font naître de nouveaux, comment pouvez-vous croire qu'elles donnent aux Riches les moiens de ſe ſuffire à eux-mêmes?

* * *

Des plus brillans Métaux, une abondante pluie (25)
A beau, d'un riche Avare, enfler le coffre-fort:
Des ſoucis, qu'il déteſte, accompagnent ſa vie,
Et l'Argent, qu'il chérit, l'abandonne à ſa mort.

* * *

Mais paſſe pour les Richeſſes, me direz-vous: il n'en eſt pas de même des Dignités publiques, qui attirent de l'honneur & du reſpect à celui qui en eſt revêtu. Quoi donc! ont-elles cette propriété d'écarter de ſon cœur les vices, & de le rendre vertueux? Certainement il leur eſt plus ordinaire de faire éclater la corruption de ſes mœurs, que de les corriger. De là vient, que c'eſt toujours avec indignation, que nous voions déférer ces Dignités à des ſcélérats. C'eſt pourquoi Catulle (26) parlant de Nonius (27), quoiqu'aiant droit de s'aſſeoir dans la chaiſe Curule (28), l'appelle injurieuſement *Struma (29)*. Voiez-vous par-là combien les Dignités ſervent à dèshonorer les Méchans? Aſſurément leur indignité éclateroit moins, s'ils n'étoient pas élevés à des charges éminentes. Vous-même avez-vous pû vous réſoudre à en accepter une, où l'on vouloit vous donner pour collegue, un infame Bouffon & calomniateur, tel que Décoratus (30)? En effet peut-on ſe perſuader que les Honneurs rendent dignes de reſpect, ceux que l'on ſait être indignes de ces mêmes Honneurs?

Mais ſi vous trouviez quelqu'un véritablement ſage, pourriez-vous ne le croire pas digne ou de vénération, ou de la ſageſſe qui eſt en lui? Non certes. Car il y a une dignité propre à la Vertu, qu'elle communique ſur le champ à ceux auſquels elle ſe joint. Ce que les Honneurs publics ne faiſant pas; il en réſulte qu'ils n'ont en aucune maniere cette dignité naturelle. C'eſt ce qui eſt de plus remarquable: car ſi quelqu'un eſt d'autant plus mépriſable qu'il eſt plus univerſellement mépriſé, les Honneurs publics ne rendant point reſpectables ceux qu'ils ſont paroitre univerſellement mépriſables, ils en ſont pluſtôt des hommes méchans. Mais qu'en arrive-t il? Ces Méchans rendent la pareille aux Honneurs publics, en les ſoüillant par leur communication contagieuſe. Pour vous convaincre vous-même que ces Dignités peu réelles, ne ſont point eſſentiellement accompagnées d'une vénération naturelle, faites avec moi ce raiſonnement. Qu'un homme, honoré pluſieurs fois du Conſulat (31), aille par hazard chez des Peuples Barbares; ce titre le rendra t-il plus reſpectable à leurs yeux? Ce qui ſeroit aſsûrément, ſi le reſpect étoit l'attribut des Dignités, comme la chaleur eſt celui du feu, qui eſt généralement chaud dans tous les païs du monde. Ainſi parceque le reſpect n'eſt point une vertu naturelle aux Dignités, mais qu'il leur eſt ſimplement attribué par la fauſſe opinion des hommes; elles paroiſſent vaines & frivoles devant ceux qui ne les eſtiment pas être des Dignités.

BOËCE.

Cela peut arriver chez des Peuples confinés aux extrémités de la Terre.

LA PHILOSOPHIE.

Mais dans les païs-mêmes où ces Dignités ont pris naiſſance, ſubſiſtent-elles perpétuellement? La charge de Préteur (32), dont l'autorité étoit autrefois ſi grande, n'eſt plus maintenant qu'un vain titre, onéreux-même aux Sénateurs (33). Celui qui avoit ancienciennement la Préfecture des Vivres (34) paſſoit pour un grand Perſonnage (35). Mais préſentement qu'y a-t-il de plus avili que cette charge (36)? Et pourquoi cela? c'eſt, comme je vous le diſois tout à l'heure, qu'une choſe qui n'a en ſoi rien d'éclatant, reçoit ou perd l'éclat qu'on lui donne, ſuivant l'opinion de ceux qui en font uſage. Si donc les Dignités ne peuvent point rendre reſpectables ceux qui en ſont revêtus: Si elles ſe ſoüillent aiſément par la contagion des Méchans: Si elles perdent leur éclat par le changement des tems: Si enfin elles s'aviliſſent devant les Peuples qui les mès-eſtiment: quelle beauté déſirable, quelle ſplendeur y a-t-il en elles, bien loin qu'elles puiſſent en communiquer à d'autres?

* * *

Le malheureux Néron, ſur ſes pompeux habits (37),
Faiſoit en vain briller la pourpre (38) & les rubis (39):
Il n'en étoit pas moins un Tyran ſanguinaire,
Un cruel, un barbare, un monſtre ſur la Terre.

Cent fois, on vit, pourtant, ce fou, ce ſcélerat,
Diſpoſer à ſon gré des Honneurs du Sénat (40).
Après un tel exemple, eſt-il rien d'eſtimable
Dans tous les vains Honneurs que donne un miſérable?

* * *

Eſt-ce la Roiauté & la familiarité des Rois, qui rendent un homme puiſſant?

BOËCE.

Pourquoi non, ſi leur proſpérité eſt durable?

LA PHILOSOPHIE.

Mais les Siècles paſſés & le préſent ne donnent que trop d'exemples des calamités ausquelles les Têtes Couronnées ſont ſujettes (41). O la plaiſante Puiſſance, qui ne ſuffit ſeulement pas à ſa propre conſervation! Que ſi cette Puiſſance Roiale eſt la meſure de la félicité; à l'endroit où elle finit, cette félicité finiſſant de même, n'eſt-elle pas remplacée par la miſère? Or de quelque étendue que ſoient les Roiaumes de la Terre, il y a néceſſairement un grand nombre de Nations, ſur leſquelles chaque Souverain ne régne point. A ces bornes finit leur Puiſſance qui les rendoit heureux, & commence leur Impuiſſance qui les rend miſérables: ainſi il faut que les Rois aient plus de misère que de bonheur. Un Tyran, qui connoiſſoit tous les dangers attachés à ſa condition (42), repréſenta les alarmes de la Roiauté, par les craintes que donnoit une épée nue qu'il avoit fait ſuſpendre en l'air, ne tenant qu'à un fil. Quelle eſt donc cette Puiſſance qui ne peut être à couvert des atteintes de la fraieur, ni à l'abri des inquiétudes? Les Rois voudroient vivre en repos; mais ils n'en ont pas le pouvoir. Belle marque de leur puiſſance dont ils tirent tant de vanité! Croiez-vous qu'un homme ſoit puiſſant, à qui vous voiez vouloir ce qu'il eſt dans l'impuiſſance d'éxécuter? Regardez-vous comme puiſſant, un homme qui n'oſe marcher qu'entre des Gardes armés, prêts à ſuppléer à ſa foibleſſe? Un homme qui craint encore plus qu'il n'eſt craint (42*) de ceux-mêmes qu'il fait trembler? Un homme enfin dont la Puiſſance dépend uniquement de ceux qui le ſervent?

Après vous avoir fait voir combien il y a de foibleſſe dans la Puiſſance des Rois, que vous dirai-je de celle de leurs Favoris (43), dont la fortune eſt ſi ſujette à être renverſée, ſoit dans la proſpérité d'un Maitre inconſtant, ſoit dans l'adverſité commune qu'ils partagent avec lui? Toute la grace que Neron (44) fit à Senèque (45) ſon ami & ſon précepteur, fut de le contraindre à faire choix d'un genre de mort qu'il ſubit. Antonin (46) fit mourir par le fer de ſes Soldats, Papinien (47) qui eut longtems un ſi grand crédit à la Cour. Il eſt à remarquer que l'un & l'autre avoient voulu la quitter avant leur disgrace, Senèque offrit même à Néron de le mettre en poſſeſſion de tous ſes biens (48) en lui demandant la permiſſion de ſe retirer, pour prendre du repos. Mais le malheur qui entrainoit ces deux Favoris au précipice, ne leur permit pas d'obtenir ce qu'ils ſouhaitoient. Quel cas donc doit-on faire de cette Puiſſance, qu'on apprehende quand on la poſsède; & qu'on ne peut ni conſerver en ſureté, ni quitter à ſon choix? En cet état, de quel ſecours vous ſont des Amis, que vous ne tenez point de la Vertu, mais de la Fortune (49)? Comptez à coups sûr que ſi la proſpérité vous a fait un Ami, l'adverſité vous en fera un ennemi (50). Et quelle peſte plus mortelle pour vous, qu'un ennemi dans le ſein duquel vous avez dépoſé toute votre confiance?

* * *

Celui qui d'un pouvoir ſuprême
Déſire la poſſeſſion,
Qu'exemt de toute paſſion,
Il ſache ſe domter lui-même!

* * *

Je veux que votre autorité
De l'Aurore au Couchant s'étende: (51)
Je veux que de l'Inde (52) à l'Islande (53)
Vous ſoiez craint & reſpecté.

* * *

Mais dans cette grandeur immenſe,
Si vous n'en reſſentez pas moins
Et les ſoucis & les beſoins,
Votre pouvoir n'eſt qu'impuiſſance

* * *

Pour ce qui eſt de la Gloire, qu'elle eſt ſouvent trompeuſe! qu'il eſt honteux d'en acquérir! D'où vient qu'un PoëteTragique (54) a eu raiſon de s'écrier:

O vaine Opinion! combien de vils humains
Au comble de l'Orgüeil ont monté par tes mains!

Il en eſt beaucoup en effet, qui ne ſont ſouvent redevables d'une grande réputation qu'aux faux préjugés du vulgaire; Et ſe peut-il rien imaginer de plus honteux? Car des loüanges qui portent à faux, doivent faire néceſſairement rougir de honte ceux auſquels elles s'adreſſent. Si ces mêmes loüanges ſont juſtes & légitimes, qu'ajoutent-elles à la ſatisfaction d'un homme ſage, qui fait conſiſter ſon bien dans le ſincère témoignage que ſa conſcience lui rend, & non pas dans un bruit frivole que la populace ce fait-courir à ſon ſujet? D'un autre côté, s'il eſt glorieux d'avoir divulgué ſa réputation; par une conſéquence inévitable, ce doit être un dèshonneur de ne l'avoir pas étendue loin. Mais puisqu'il eſt de toute néceſſité, comme je vous l'ai dit, qu'il y ait une infinité de Nations différentes, auſquelles la réputation d'un ſeul homme ne puiſſe parvenir; il arrive de là que cet homme que vous croiez être monté au point le plus éminent de la Gloire, n'en a point acquis dans la plus grande partie de l'Univers. Au reſte, je regarde comme une choſe fort peu recommandable, la faveur publique, qui n'eſt ni judicieuſe pour l'ordinaire, ni jamais permanente.

Qui ne voit pas combien eſt frivole auſſi, ce qu'on appelle communément Nobleſſe (55)? L'éclat que vous lui attribuez, lui eſt étranger. Car cette Nobleſſe apparemment n'eſt autre choſe qu'une certaine louange qui vous vient du mérite de vos Ancêtres. Or ſi la louange qu'on donne à quelqu'un, lui procure de l'éclat, il faut abſolument que cet éclat ne ſoit attribué qu'à lui même. Ainſi vous voiez bien que c'eſt mal à propos que vous tirez vanité d'un tel éclat, qui vous eſt étranger. S'il y quelque choſe de bon dans cette chimère, à mon avis, c'eſt l'obligation qu'elle impoſe à tous les Nobles, de ne point dégénérer du mérite de leurs Aieuls.

* * *

Qu'on naiſſe ſous le chaume, ou ſous le diadéme,
Dans l'Univers entier,
Le fils du Potentat naît conſtamment de même,
Que le fils du Potier.

* * *

Auſſi n'eſt-il qu'un Dieu, que l'Univers connoiſſe
Et pour Pere & pour Roi,
Qui, par ſa Providence, y fait régner ſans ceſſe
Son immuable loi.

* * *

Il alluma les feux, qu'étale, après l'Aurore,
L'Aſtre qui fait les jours:
De la Lune inégale, il régle ſeul encore
Le cours & le décours.

* * *

Il créa ces Flambeaux qu'on voit briller dans l'ombre
Sous la voûte des cieux.
Il créa les Humains qu'on voit en ſi grand nombre
Habiter ces bas lieux.

* * *

Lorsqu'il forma leur corps d'une argile épurée
Qu'il paitrit de ſa main,
Il l'anima d'un ſoufle, immortel, étherée,
Qu'il tira de ſon ſein.

* * *

Si, par cette origine, illuſtre ſur toute autre,
Il sût vous anoblir;
Des faits de vos Aieux quelle erreur eſt la vôtre
De vous enorgueillir!

* * *

D'un Pére vertueux, un Enfant dégénère
Qui ne l'imite point.
He bien! imitez Dieu, que vous avez pour Père
Voila votre grand point.

* * *

Du Ciel, où vous avez un droit ſi légitime,
Montrez-vous deſcendus,
En ſuivant, d'un pas sûr, loin des ſentiers du crime,
Le chemin des Vertus.

* * *

Que vous dirai-je, après cela, des Voluptés du corps, dont le déſir eſt accompagné d'inquiétude & la jouiſſance de repentir? Combien de maladies, que de douleurs inſupportables, qui ſont les fruits ordinaires de la débauche, ne cauſent elles pas à ceux qui s'y abandonnent? Et quant à ce qui fait le ſujet de ces Voluptés, je ne vois pas même quel agrément il peut avoir. Quiconque voudra penſer à ſes plaiſirs paſſés, ſentira toutes les amertumes dont ils ont été ſuivis. Je ſuppoſe que ces plaiſirs puiſſent rendre heureux: en ce cas rien n'empechera de dire que les animaux le ſont auſſi, puisqu'ils n'ont d'autre ſoin que d'aſſouvir leur brutale ſenſualité. On goûteroit une ſatisfaction très-raiſonnable dans le mariage; mais on a malheureuſement vû dans la Nature qu'un certain homme (56) trouva ſes bourreaux dans ſes propres Enfans: facheuſe condition pour un Pere; qu'à la vérité vous n'avez jamais éprouvée, & que par cette raiſon je ne m'arrêterai pas à vous décrire. Je me contenterai ſeulement d'appuier ce que je viens de vous avancer, par une penſée d'Euripide (57), qui dit qu'un homme, qui n'a point d'enfans, eſt heureux par l'endroit même qui fait ſon malheur.

* * *

Les pleurs dans les plaiſirs prennent leur origine,
Comme on voit les plaiſirs naitre du ſein des pleurs:
Tel qui choiſit la Roſe, entre les autres fleurs,
S'expoſe, en la cueillant, à trouver une épine.

* * *

L'Abeille (58) qui de Flore (59) avec le Papillon (60)
Partage la douce ambroſie, (61)
Laiſſe, en fuiant, ſon aiguillon (62)
Sur l'indiſcrète main qui croit l'avoir ſaiſie.

* * *

Ainſi les Voluptés, les Plaiſirs, les Amours,
Séduiſant les Mortels au printems de leurs jours,
N'offrent qu'un objet propre à flater leur envie.
Mais enfin d'un poiſon adouci par le miel,
La Faim raſſaſiée eſt du dégoût ſuivie,
Et l'on en ſent alors l'amertume & le fiel.

* * *

Il eſt donc indubitable, que tout ce que je vous ai décrit jusqu'à préſent, ne doit être conſidéré que comme de fauſſes routes pour aller à la Félicité; n'étant pas poſſible qu'elles faſſent arriver les hommes au but où elles promettent de les conduire. Mais ſans entrer dans un grand détail, je vais vous expliquer tous les maux qui en ſont inſéparables. Car enfin, travaillerez-vous à amaſſer beaucoup d'Argent? Vous ne le ferez qu'aux dépens de ceux qui en auront. Chercherez-vous à briller par les Dignités? Vous ſerez obligé, pour les obtenir, de vous humilier devant ceux qui en diſpoſeront; & ainſi au lieu de vous mettre au deſſus des autres & de vous en faire reſpecter, vous vous avilirez au contraire en prenant la poſture d'un ſupliant. Ambitionnerez-vous la Puiſſance? En bute aux pièges de vos inférieurs, vous ſerez environné des plus grands dangers. Courrez-vous après la Gloire? Vous rencontrerez en votre chemin mille choſes disgracieuſes, mille obſtacles contraires à votre tranquillité. Menez enfin une vie débauchée.

Quel mépris n'a-t-on pas pour un homme qui ſe rend esclave d'une choſe auſſi vile & auſſi foible qu'eſt le corps? Et ceux même qui ont reçu de la Nature les plus grands avantages à cet égard & qui en font vanité, qu'ils ſe glorifient mal à propos d'un bien ſi fragile & ſi facile à perdre! En effet, pourrez-vous ſurpaſſer les Eléphans en groſſeur, (63) & les Taureaux en force (64)? Devancerez-vous les Tigres à la courſe (65)? Conſiderez l'immenſe étendue des Cieux (66), leur ſolidité inébranlable, la rapidité de leurs mouvemens: & ceſſez après cela de donner votre admiration à des choſes qui en ſont ſi peu dignes. C'eſt cependant beaucoup moins par ces endroits que le ſpectacle des Cieux eſt merveilleux que par la raiſon qui les gouverne. A l'égard de la beauté du corps, plus paſſagère encore que les plus tendres fleurs du printems, qu'elle eſt frivole, qu'elle eſt de peu de durée! Si les hommes, comme dit Ariſtote (67), avoient des yeux de Lynx (68), pour pouvoir pénétrer le fond des objets, dont ils n'apperçoivent que la ſuperficie; en voiant l'interieur d'un corps, auſſi charmant en apparence que celui d'Alcibiade (69), ne le trouveroient-ils pas fort laid? Ce n'eſt donc pas à la Nature que vous êtes redevable de votre beauté, ce n'eſt qu'à la courte vûe de ceux qui l'admirent. Mais mettez à ſi haut prix qu'il vous plaira, tous les avantages du corps, vous ne disconviendrez pas que ce que vous admirez tant, ne vous puiſſe être enlevé par l'ardeur d'une fièvre de trois jours. Ainſi concluons de tout cela que des choſes, qui ne donnent pas les biens qu'elles promettent, & qui ne ſont pas compoſées d'un parfait aſſemblage de tous les biens, ne ſont ni des moiens pour aller à la Félicité, ni des biens capables de la procurer par eux-mêmes.

* * *

Miſerables Mortels! dans votre aveuglement,
Hélas! que vous ſuivez une route incertaine!
Vous ne cherchez pas l'Or ſous l'écorce du chêne,
Ni vous ne cueillez point les Perles au ſarment (70).

* * *

Loin des eaux, dans les bois, ſur le haut des montagnes,
Vous ne tendez jamais des filets aux Poiſſons;
Ni jamais vous n'allez, pour chaſſer aux Taiſſons, (71)
Courir de l'Océan les liquides campagnes. (72)

* * *

O qu'ils ſont pénétrans! ils connoiſſent les mèrs,
Leurs abymes profonds & leurs lointains rivages;
Ils ont sû découvrir, dans leurs diverſes plages,
Et la Perle (73) & la Pourpre (74) & les Poiſſons divers. (75)

* * *

Mais leur esprit ſe borne à des biens ſi frivoles,
Quoiqu'il cherche à tâtons le véritable Bien.
Il le croit ſur la Terre & ne l'y trouve en rien,
Ignorant qu'il réſide au deſſus des deux Poles (76).

* * *

Grand Dieu! pour les punir de leur ſtupidité,
Rend-les des biens du Monde inceſſamment esclaves:
Et ſans les affranchir du poids de leurs entraves,
Fai-leur ſentir le prix de la félicité.

* * *

Jusqu'à preſent, je me ſuis contentée de vous tracer une image du faux bonheur : ſi vous l'avez conſidéré attentivement, il n'eſt plus queſtion que de vous en montrer le véritable.

BOËCE.

Oui, je vois bien qu'il n'y a rien de ſuffiſant dans les Richeſſes, ni de puiſſant dans la Roiauté, ni de reſpectable dans les Dignités, ni d'éclatant dans la Gloire, ni d'agréable dans les Voluptés.

LA PHILOSOPHIE

Mais en avez-vous compris la raiſon ?

BOËCE.

Je croi l'entrevoir, comme par une eſpèce de petite fente, ſi je puis m'exprimer ainſi. Mais j'aime mieux l'apprendre plus nettement de vous-même.

LA PHILOSOPHIE.

La cauſe en eſt ſenſible : c'eſt que ce qui eſt ſimple & indiviſible de ſa nature, eſt diviſé par l'ignorance des hommes, qui donnent en même tems le caractère de la fauſſeté & de l'imperfection à cette même choſe, au lieu de celui de la perfection & de la verité qu'elle a réellement. Je vais vous prouver tout cela. Répondez-moi: croiez-vous que dans un état où l'on n'auroit beſoin de rien, on manquât de puiſſance?

BOËCE.

Je ne le croi pas.

LA PHILOSOPHIE.

Vous avez raiſon: car une choſe qui manqueroit de puiſſance, auroit beſoin d'un ſoutien étranger.

BOËCE.

Cela eſt vrai.

LA PHILOSOPHIE.

Donc, ſe ſuffire à ſoi-même & être puiſſant, c'eſt naturellement la même choſe.

BOËCE.

C'eſt ce qui me paroît.

LA PHILOSOPHIE.

Mais penſez-vous qu'un tel état où l'on ſeroit puiſſant, parcequ'on ſe ſuffiroit à ſoi même, fût mépriſable? Ne jugez-vous pas au contraire qu'il ſeroit digne de la vénération de tout le monde?

BOËCE.

C'eſt aſſurément une choſe indubitable.

LA PHILOSOPHIE.

Ainſi ajoutons, à ce que nous avons dit, le reſpect, & regardons-le, avec les deux autres, comme une ſeule & même choſe.

BOËCE.

J'y conſens, puisque c'eſt une verité dont je ne puis disconvenir.

LA PHILOSOPHIE.

Cela étant: je veux dire, ſi un état eſt reſpectable & puiſſant, dès qu'on ſe ſuffit à ſoi même; croiez-vous qu'avec un tel état on languiroit dans la baſsèſſe

& dans l'obſcurité, ou pluſtôt qu'on n'y jouiroit pas de la réputation la plus éclatante? Voiez, encore une fois, ſi cet état que vous m'avez accordé être puiſſant & digne de vénération, n'auroit beſoin de rien, s'il étoit privé d'une réputation éclatante, qu'il ne pourroit avoir de lui-même. Prenez garde ſi cette privation ne le rendroit pas mépriſable par quelque endroit.

BOËCE.

Je ne puis lui refuſer cette diſtinction qu'il auroit inconteſtablement.

LA PHILOSOPHIE.

Par conſéquent il faut convenir que cette dernière choſe ne diffère abſolument en rien des trois autres.

BOËCE.

Cette conſéquence eſt naturelle.

LA PHILOSOPHIE.

Hé-bien! en ſuppoſant, comme vous avez fait, un état où l'on n'auroit beſoin de perſonne, où l'on pourroit tout par ſoi même, où l'on ſeroit reſpectable, où l'on auroit une réputation éclatante: n'eſt-il pas conſtant que ce même état ſeroit très-agréable?

BOËCE.

Je ne puis m'imaginer comment il ſeroit poſſible qu'il fût ſuſceptible du moindre déſagrément.

LA PHILOSOPHIE.

Ainſi, par une ſuite de tout ce que nous avons dit, il faut ajouter qu'on n'y déſireroit aucun agrément. Enfin de tout cela il réſulte, que ce qui eſt ſuffiſant, ne diffère de ce qui eſt puiſſant, reſpectable, éclatant & agréable, que par les termes; mais que la ſubſtance de ces différens mots, eſt unique, ſimple & indiviſible.

BOËCE.

C'eſt une conſéquence néceſſaire.

LA PHILOSOPHIE.

Tout cela donc étant unique, ſimple & indiviſible de ſa nature, les hommes

mes cependant le diviſent par un effet de leur corruption. Mais comme ils ne s'efforcent d'acquérir qu'une partie d'une choſe qui n'en a point, ils n'acquièrent ni cette partie qui n'éxiſte point, ni la choſe même qu'ils ne recherchent pas directement.

BOËCE.

De quelle manière cela arrive-t-il?

LA PHILOSOPHIE.

Celui qui déſire les Richeſſes pour ſe mettre à l'abri de l'indigence, ne ſe met pas en peine de la Puiſſance. Il lui préfère la baſsèſſe & l'obſcurité; & ſe prive même des Plaiſirs les plus naturels, pour ne pas perdre l'argent qu'il a amaſſé. Mais il en faut convenir, un homme ne doit pas être dans un état de ſuffiſance, s'il ne peut rien; ſi les Plaiſirs lui ſont interdits; s'il eſt rongé de chagrin; s'il eſt vil & caché dans l'obſcurité de ſa fortune.

Celui qui ambitionne uniquement la Puiſſance, ſacrifie à ce deſſein toutes ſes Richeſſes, mépriſe les Plaiſirs, & ne compte pour rien la Gloire, ni l'Honneur, s'il n'eſt accompagné de la Puiſſance. Mais vous voiez auſſi combien d'avantages manquent à celui-là. Cela fait qu'il ſe trouve ſouvent avoir beſoin des choſes les plus néceſſaires; & qu'il eſt tourmenté d'inquiétudes. Or dès qu'il lui eſt impoſſible de ſe garantir de ces inconvéniens, il ceſſe en même tems d'avoir de la Puiſſance, ce qu'il déſiroit le plus.

Il en faut dire autant de ceux qui recherchent ſéparément les Dignités, la Gloire ou les Plaiſirs. Car toutes ces choſes étant naturellement les mêmes, quiconque en déſire une ſans les autres, ne ſe procure pas même réellement la ſeule qu'il déſire.

BOËCE.

Mais quoi! ſi quelqu'un les déſiroit toutes à la fois . . . .

LA PHILOSOPHIE.

Il déſireroit alors véritablement une Félicité parfaite. Mais la trouvera-t-on jamais dans des choſes, qui, comme je vous l'ai dit, ne procurent point ce qu'elles promettent?

BOËCE.

Non, ſans doute.

LA PHILOSOPHIE.

Il ne faut donc pas croire que la Félicité reſide dans ces mêmes choſes, qui promettent de procurer tout ce qu'il y a de plus déſirable.

BOËCE.

Je l'avoue; & l'on ne peut rien dire de plus vrai.

LA PHILOSOPHIE.

Ainſi voilà le portrait de la fauſſe Félicité, & les raiſons qui la rendent telle. Prenez maintenant le contre-pied de tout cela, & vous verrez ſur le champ le véritable bonheur que je vous ai fait eſpérer.

BOËCE.

Il n'eſt point d'aveugle qui ne le diſtingue parfaitement. Vous me l'avez rendu très-ſenſible en me développant tout à l'heure les cauſes de l'autre. Car, ſi je ne me trompe, la parfaite & véritable Félicité eſt celle dans laquelle un homme trouve un parfait état de ſuffiſance, de puiſſance & d'honneur, avec tout l'éclat & tous les agrémens imaginables. Et afin de vous faire voir que vous m'avez intérieurement corrigé, je vous proteſte que je ſuis convaincu que la Felicité parfaite eſt celle qui peut donner véritablement un des biens qui tous enſemble reviennent au même.

LA PHILOSOPHIE.

O mon cher Diſciple, qu'avec un tel ſentiment, vous êtes heureux! Mais ajoutez-y une reſtriction.

BOËCE.

Et quelle donc?

LA PHILOSOPHIE.

Etes-vous perſuadé que les biens périſſables de la Terre, aient de quoi procurer cet état de Felicité?

BOËCE.

Je ne le penſe nullement: vous m'avez prouvé ſi clairement le contraire qu'il ne me reſte rien à déſirer ſur cela.

LA PHILOSOPHIE.

Ces biens ne donnent donc aux hommes que l'ombre & l'apparence du vrai bien, ou du moins que certains biens qui ſont abſolument imparfaits: mais pour le parfait & véritable bien, c'eſt ce qu'il leur eſt impoſſible de donner.

BOËCE.

Je ſuis de votre avis.

LA PHILOSOPHIE.

Puis donc que vous avez découvert quelle eſt la vraie Felicité, & que vous ſavez la diſtinguer d'avec la fauſſe, il ne reſte préſentement qu'à vous apprendre où vous devez chercher la veritable.

BOËCE.

C'eſt ce que je ſouhaite depuis longtems, avec une extrême impatience.

LA PHILOSOPHIE.

Mais, s'il faut, comme dit Platon (77) dans ſon Timée (78), implorer l'aſſiſtance Divine, même dans les moindres entrepriſes; que penſez-vous que nous aions à faire, pour nous rendre dignes d'une découverte auſſi importante qu'eſt celle du ſouverain Bien?

BOËCE.

Invoquons le Pére de la Nature, ſans le ſecours duquel nul projet ne peut être conduit à ſa fin.

LA PHILOSOPHIE.

Vous avez raiſon: joignez donc votre intention aux paroles de ce Cantique (79).

* * *

O Toi dont la raiſon conſtante, inaltérable,
Gouverne aſſidûment & la Terre & les Cieux;
SEIGNEUR, de Ton Trône adorable,
Daigne ſur nous jetter les yeux.

* * *

Le Tems, d'un pas égal, par Tes Ordres s'écoule,
Depuis le premier jour que le Monde a compté:
Devant Toi, tout ſe meut, tout roule,
Sans troubler Ta Stabilité.

* * *

Ce fut, DIEU TOUT-PUISSANT, par Ta Bonté ſuprême,
Que ſortit l'Univers du ténébreux Néant:
Rien ne T'y porta que Toi-même:
Tu fus le Maitre en le créant.

* * *

Ainſi que de contrainte, exemt de jalouſie,
Tu tiras d'après Toi ce deſſein ſans égal:
C'eſt donc la parfaite copie
Du plus parfait Original.

* * *

Entre les Elémens Tu fais regner ſans ceſſe
Le merveilleux concert qui retient leurs efforts:
Sans Ton éternelle Sageſſe,
Qui leur eût preſcrit ces accords?

* * *

Sans les ſecours qu'au ſec vient prêter le liquide,
Sans ceux qu'aux jours trop chauds prêtent des jours plus froids,

La Terre en feu ſeroit aride,
Ou ſe diſſoudroit par ſon poids.

* * *

Quand l'Univers nâquit à Ta Voix immortelle,
Tu voulus que ſon Corps, pour ſes divers emplois,
Prît une Ame intellectuelle
Et ſenſible & mixte à la fois.

* * *

Diviſée, elle emplit ces globes innombrables (80)
Où, tournant ſur ſoi-même, elle fait, ſans repos,
Donner aux Cieux, toujours ſemblables,
Des ſpectacles toujours nouveaux.

* * *

C'eſt par la même vûe & la même puiſſance,
Qu'elle anime nos Corps, en venant s'y loger:
Le Corps fragile, à ſa naiſſance
Devient pour elle un char leger.

* * *

De ce ſoufle divin chaque Etre participe;
Mais ſelon le degré qu'il en contient en ſoi,
Chacun retourne à ſon principe,
Le Corps au Néant, l'Ame à Toi.

* * *

Fais-nous monter, SEIGNEUR, à ce Trône, où le Juſte
Proſterné devant Toi, d'un œil reſpectueux,
Contemple de Ton Front auguſte
L'éclat toujours majeſtueux.

* * *

Dégage nos eſprits du poids de la matière;
A la ſource du Bien conduis nos foibles pas;
Permets qu'en voiant Ta Lumière,
Nos yeux ne s'en détournent pas.

* * *

Tu fais gouter aux Saints le repos & la joie,
Le Mortel, Te voiant, trouve en Toi ſon Salut,
Son Chef, ſon Principe, ſa Voie,
Et ſon Conducteur & ſon But.

* * *

Puis donc que vous avez vû l'image du Bien imparfait, & celle de ſon contraire, je veux dire du Bien parfait, je croi qu'il ne s'agit plus à préſent que de vous expliquer en quoi conſiſte la perfection de cette dernière Félicité. Pour cela j'eſtime, qu'il faut premièrement éxaminer, s'il peut éxiſter dans la Nature quelque Bien de cette eſpèce, tel que vous l'avez tantôt défini; afin que notre imagination ne nous trompe pas, en prenant une vaine chimère pour une choſe réelle & véritable. Mais il eſt impoſſible de nier ſon exiſtence & de n'accorder pas qu'il ſoit la ſource & le centre de tous les Biens. En effet tout ce qu'on dit être imparfait, n'eſt donné pour tel, que parcequ'il eſt moins parfait qu'un autre qui l'eſt pleinement. C'eſt pourquoi, ſi, en quelque genre que ce ſoit, une choſe paroît être imparfaite; néceſſairement il y en doit avoir quelqu'autre parfaite dans le même genre. Car ne ſuppoſant point cette perfection, il eſt impoſſible de concevoir d'où ce qui eſt donné pour imparfait, pourroit tirer ſon éxiſtence. Auſſi la Nature ne commence-t elle point ſes productions par des ouvrages médiocres & groſſiers; elle forme dabord les meilleurs, les plus purs & les plus accomplis; après quoi, ſe trouvant épuiſée, elle en crée de moindres en dernier lieu (81). Vous aiant donc fait voir, qu'il y a, dans les Biens paſſagers du monde, quelque Félicité imparfaite, j'en conclus qu'indubitablement il y en a quelqu'autre ſolide & parfaite.

BOËCE.

Cette concluſion ne ſouffre aucune difficulté.

LA PHILOSOPHIE.

Hé-bien! jugez, parceque je vais vous dire, où peut réſider cette dernière Félicité. Tout eſprit doué de ſens commun, trouve en lui la preuve que Dieu, étant l'Auteur de toutes choſes, ne doit être autre choſe qu'un Bien. Car puiſqu'on ne peut rien concevoir de meilleur que Dieu; eſt il à douter, que ce qui n'a point d'égal en Bonté, ne ſoit un Bien? Or la raiſon démontre tellement que Dieu eſt un Bien, qu'elle prouve évidemment qu'il y a en lui un Bien parfait. Si cela n'étoit pas, il ſeroit impoſſible que Dieu fût, comme il eſt, l'Auteur de toutes choſes; car il y auroit quelqu'autre choſe plus excellente, laquelle poſſèderoit un Bien parfait, qui auroit été probablement antérieur à Dieu; vû que toutes les choſes parfaites, ont précédé viſiblement les moins accomplies. Ainſi, pour ne pas conduire ce raiſonnement à l'infini, il faut accorder que Dieu, qui eſt la ſuprême Divinité, contient en Lui la plénitude d'un Bien ſuprême & parfait. Mais nous avons établi que le Bien parfait eſt la véritable Félicité. Néceſſairement donc la vraie Félicité réſide dans la Divinité ſuprême.

BOËCE.

J'admets ce principe: on n'y peut rien oppoſer.

LA PHILOSOPHIE.

Mais voions, je vous prie, de quelles preuves vous vous ſerviriez, pour appuier ſolidement ce que j'ai avancé: ſavoir, que la ſuprême Divinité, qui eſt Dieu, poſſéde la plénitude d'un Bien ſuprême.

BOËCE.

Comment le prouverois-je?

LA PHILOSOPHIE.

N'allez pas croire, que celui qui eſt l'Auteur & le Père de toutes choſes, poſſédant,

dant, comme nous l'avons dit, la plénitude du ſouverain Bien, l'ait reçu de dehors, ou l'ait naturellement de telle ſorte, que vous puiſſiez vous imaginer, que la ſubſtance de la Félicité qui eſt en Dieu, ſoit autre que celle de Dieu même, qui la poſsède. Car ſi vous vous figurez qu'il ait reçu ce Bien de dehors, vous devez penſer auſſi, que ce qui donne une choſe, eſt plus excellent que ce qui la reçoit. Mais nous confeſſons, comme nous le devons, qu'il n'y a rien de plus excellent que Dieu. Si ce Bien eſt naturellement en Dieu, mais d'une autre ſubſtance; il eſt inconcevable, reconnoiſſant Dieu pour l'Auteur de toutes choſes, qu'un autre ait uni ces deux ſubſtances, qui auroient été différentes. De plus une choſe qui différe d'une autre, n'eſt pas celle dont on conçoit qu'elle diffère. Par conſéquent, ce qui diffère du ſouverain Bien, dans ſon eſſence, n'eſt point le ſouverain Bien: ce qu'on ne ſauroit penſer de Dieu ſans blasphème; puisqu'il eſt conſtant qu'il n'y a rien de plus excellent que lui. Effectivement, il n'exiſte abſolument rien dont la nature ſoit meilleure que ſon principe. C'eſt pourquoi, dèsque je ſaurai qu'une choſe eſt le principe de toutes les autres, j'en conclûrai toujours, ſans me tromper, qu'elle eſt ſubſtanciellement le ſouverain Bien.

BOËCE.

Cela eſt très-juſte.

LA PHILOSOPHIE.

Mais vous m'avez accordé, que le ſouverain Bien étoit la vraie Félicité.

BOËCE.

Je l'avoue.

LA PHILOSOPHIE.

Il faut donc convenir auſſi que Dieu eſt cette même Félicité.

BOËCE.

Je ne conteſte, ni vos principes, ni cette conſéquence que vous en tirez.

LA PHILOSOPHIE.

Voions ſi l'on ne pourroit pas prouver mieux la même choſe, en faiſant voir que deux ſouverains Biens, qui ſeroient differens l'un de l'autre, ne ſauroient éxiſter. Il eſt certain que de pluſieurs Biens qui diffèrent entr'eux, l'un n'eſt pas ce qu'eſt l'autre. Donc aucun d'eux ne peut être parfait, ſi l'un manque à l'autre. Mais ſi ni l'un ni l'autre ne ſont parfaits, il eſt évident qu'ils ne ſont point le ſouverain Bien. Par conſéquent des Biens qui ſont tels ne diffèrent nullement entr'eux. Mais nous avons fait voir que Dieu & la Félicité étoient le ſouverain Bien. Donc il s'enſuit que la ſouveraine Félicité n'eſt autre que la Divinité ſuprême.

BOËCE.

Rien n'eſt plus conforme à la verité, à la raiſon, & à la Grandeur même de Dieu, que cette conſéquence.

LA PHILOSOPHIE.

Je veux préſentement imiter à votre égard les Géomètres, qui ajoutent ordinairement à leurs démonſtrations, ce qu'ils appellent des *Corollaires* (82).

Je dirai donc que, puiſque les hommes deviennent heureux par la jouiſſance de la Félicité, & que la Félicité n'eſt autre que la Divinité même, il eſt manifeſte qu'ils deviennent heureux par la jouiſſance de la Divinité. Mais comme ils deviennent juſtes ou ſages, par la participation de la ſageſſe ou de la juſtice; ainſi, en participant à la Divinité, il faut neceſſairement & par la même raiſon, qu'ils deviennent des Dieux. Par conſequent tout homme heureux eſt un Dieu: car bien qu'il n'y en ait qu'un par eſſence; rien n'empêche qu'il n'y en ait pluſieurs par communication.

BOECE.

Quelque ſoit ce que vous venez de me dire, *Corollaire* ou autre choſe (83): je le trouve admirable & d'un prix infini.

LA PHILOSOPHIE.

Ce que j'ai deſſein d'y joindre, eſt encore plus digne de votre admiration.

BOECE.

BOËCE.

De quoi donc voulez-vous parler ?

LA PHILOSOPHIE.

La Félicité paroiſſant être un aſſemblage de pluſieurs choſes ; ces choſes ſont elles des membres dont la réunion donne, pour ainſi dire, par la varieté de leurs parties, la forme d'une espèce de corps à la Félicité ; ou bien y en a-t-il quelqu'une qui en compoſe l'eſſence, & à laquelle toutes les autres ſe rapportent ?

BOËCE.

Je ſouhaiterois que vous vouluſſiez m'expliquer cela par des éxemples.

LA PHILOSOPHIE.

Ne croions-nous pas que la Félicité eſt un Bien ?

BOËCE.

Oui certes, & le ſouverain Bien.

LA PHILOSOPHIE.

Vous pouvez dire la même choſe de tous les autres : car on regarde, comme une ſouveraine Félicité, une parfaite Suffiſance, une Puiſſance ſuprême, un état Reſpectable, une grande Réputation, une vie Voluptueuſe.

BOËCE.

Qu'en voulez-vous conclure?

LA PHILOSOPHIE.

Toutes ces choſes; le Bien, la Suffiſance, la Puiſſance & le reſte: toutes ces choſes ſont-elles, pour ainſi dire, des membres de la Felicité; ou ſe rapportent-elles toutes au Bien, comme à la partie qui en eſt la capitale?

BOËCE.

Je comprends où vous avez deſſein d'en venir: mais je ſuis curieux d'entendre comment vous y viendrez.

LA PHILOSOPHIE.

Je vais vous l'apprendre: Ecoutez-moi: Si toutes ces choſes étoient des membres de la Félicité, il y auroit des différences entre elles: car ce n'eſt que par la diverſité des membres que ſe forme un corps compoſé naturellement de pluſieurs parties. Or je vous ai fait voir que ces choſes ne différoient point entre elles. Ce ne ſont donc point des membres, ſans quoi ces membres n'en feroient qu'un, dont la Félicité ſeroit compoſée, ce qui eſt impoſſible.

BOËCE.

Cela eſt indubitable: cependant voions la ſuite de ce raiſonnement.

LA PHILOSOPHIE.

Mais on ſait que toutes ces autres choſes dont nous avons parlé, ſe rapportent au Bien. Car ſi l'on ſouhaite avec paſſion d'avoir de quoi ſe ſuffire, c'eſt qu'on regarde cet état comme un Bien. Si l'on déſire de la Puiſſance, c'eſt parcequ'on y attache auſſi la même idée. Il en faut dire autant de la Vénération, de la Gloire, de la Volupté. Ainſi le motif & la fin de tous les déſirs, c'eſt le Bien. Quelle vrai-ſemblance y a-t-il en effet, que l'on ſouhaite ce qui n'a ni l'apparence ni la réalité d'un Bien? Au contraire il y a des choſes qui ne ſont point des Biens, mais que l'on déſire, croiant qu'ils ſont veritablement tels, parcequ'ils le paroiſſent. C'eſt ce qui fait que le bien, qu'on ſe propoſe dans tous ſes déſirs, en eſt le motif, le fondement & la fin; & c'eſt auſſi ce qui rend ces mêmes déſirs ſi violens. Par éxemple, ſi quelqu'un monte à cheval pour ſa ſanté (83), ce n'eſt pas tant cette action qu'il recherche, que l'effet ſalutaire qui en doit réſulter. Comme donc toutes choſes ſont deſirées dans la vûe du Bien, c'eſt beaucoup plus ce Bien, qui eſt deſiré de tout le monde, que les choſes-mêmes. Mais parceque ces dernières ſont la matière des déſirs, nous les avons regardées comme la Félicité. Ainſi c'eſt la ſeule Félicité qu'on recherche: d'où il s'enſuit que le Bien & cette Felicité n'ont qu'une ſeule & même ſubſtance.

BOËCE.

Je ne vois pas le moindre lieu de contredire cette verité.

LA PHILOSOPHIE.

Mais je vous ai fait voir, que Dieu & la vraie Félicité ſont une ſeule & même choſe.

BOËCE.

Je le ſais.

LA PHILOSOPHIE.

On peut donc en conclure ſûrement, que la ſubſtance de Dieu eſt auſſi la même que celle du ſouverain Bien.

* * *

Venez ici, vous tous, qui des frivoles Biens,
Trainez, en gemiſſant, les funeſtes liens:
Dieu vous tend de ſon Trône une main ſecourable.
Lui ſeul eſt des vrais Biens la ſource inépuiſable:
Il vous conſolera dans les plus grands malheurs,
Il ſaura tempérer l'excès de vos douleurs;
Et tandis qu'en ſon ſein vous aurez un azile,
Vous y conſerverez la paix la plus tranquille.

* * *

Ces Tréſors paſſagers des perfides Métaux, (84)
Que le Tage (85) & l'Hermus (86) roulent avec leurs eaux;
Tous ces vains Minéraux (87) de l'Inde Orientale, (88)
Le Rubis, le Saphir, l'Emeraude & l'Opale, (89)

Que la rareté ſeule a rendu précieux
N'éblouiſſent pas moins vos eſprits que vos yeux,
Ainſi les excremens d'un limon mépriſable
De vos vœux inſenſés ſont l'objet adorable!

* * *

Un éclat plus réel, des Biens plus relevés,
Provoquent les déſirs de vos cœurs dépravés:
Pour gagner à jamais le Celeſte Domaine
Il ne vous coûteroit ni diſgrace ni peine:
Et quel Domaine? ô Dieu! c'eſt Ton heureux ſéjour,
Où quiconque auroit vû Ta ſplendeur & Ta Cour,
Contemplant du Soleil la clarté vive & pure,
La trouveroit alors bien-ſombre & bien-obſcure.

* * *

BOËCE.

Je ſuis de votre avis. Car tout cela a été prouvé par des raiſons très-ſolides.

LA PHILOSOPHIE.

Si vous connoiſſiez donc ce que c'eſt que ce Bien, quel cas en feriez-vous?

BOECE.

Cette connoiſſance me feroit d'un prix infini, puiſque j'aurois en même tems celle de Dieu, qui eſt ce Bien.

LA PHILOSOPHIE.

Je vais vous la procurer par un raiſonnement inconteſtable, en nous tenant toujours aux principes que nous avons poſés.

BOËCE.

J'y conſens volontiers.

LA PHILOSOPHIE.

Ne vous ai-je pas fait voir clairement, que les choſes pour lesquelles la pluspart des hommes ont tant de paſſion, ne ſont pas des Biens véritables & parfaits, dèsqu'il y a des différences entre elles; & que l'une manquant à l'autre, elles ne peuvent donner un Bien complet & abſolu? Nous avons dit auſſi que le vrai Bien eſt celui qui eſt formé de l'aſſemblage de tous les Biens: de ſorte, par éxemple, que ſi ce Bien eſt pleinement ſuffiſant, il faut en même tems qu'il ſoit doué de Puiſſance. reſpectable, glorieux & rempli d'agrément. Sans la réunion de toutes ces choſes, y a-t-il rien en elles qui mérite de les faire déſirer?

BOECE.

BOËCE.

Vous m'avez déja ſi bien expliqué cela, qu'il ne m'eſt plus poſſible d'en douter.

LA PHILOSOPHIE.

Les choſes donc entre leſquelles il y a de la diverſité, ne ſont pas des Biens, & ne le deviennent que quand elles ont commencé à n'en faire plus qu'une. Dites-le-moi vous même: ne penſez-vous pas que pour être des Biens, il faut qu'ils participent de l'Unité?

BOËCE.

Cela me paroît vrai.

LA PHILOSOPHIE.

Mais penſez-vous auſſi, que ce qui eſt un Bien, ſoit tel par la participation d'un autre Bien? Trouvez-vous en cela quelque difficulté?

BOËCE.

Aucune.

LA PHILOSOPHIE.

Il faut donc que, par cette raiſon, vous m'accordiez, que l'Unité & le

Bien ſont le même. Car les choſes qui ne diffèrent pas naturellement dans leurs effets, ont néceſſairement la même ſubſtance.

BOËCE.

Je ne le puis nier.

LA PHILOSOPHIE.

Savez-vous donc que tout ce qui éxiſte, eſt permanent auſſi long-tems qu'il conſerve ſon Unité, mais qu' à l'inſtant qu'il la perd, il ſe diſſoud & s'anéantït?

BOËCE.

Et de quelle maniere?

LA PHILOSOPHIE.

Vous le voiez dans les Animaux: Lorsque l'ame & le corps reſtent étroitement joints en eux, & ne font qu'un; cela s'appelle *un Animal*. Mais dès que cette Unité vient à ſe détruire, par la ſéparation de l'un & de l'autre; c'eſt une choſe certaine que l'Animal périt & qu'il n'éxiſte plus. Vous en avez un éxemple auſſi ſenſible dans le corps Humain: tant que l'Unité de ſa forme ſubſiſte, par contrainte, renonce au penchant qu'il a pour ſa conſervation, & qui coure volontairement à ſa perte. Car tous les Animaux cherchant à ſe conſerver, évitent la mort & généralement tout ce qui leur eſt nuiſible (90). Mais à l'égard des Plantes, des Arbres, en un mot, de toutes les choſes abſolument inanimées; je doute fort qu'on en puiſſe dire autant.

LA PHILOSOPHIE.

Il eſt pourtant vrai que vous n'avez point lieu d'en douter; puisque vous voiez les Plantes, de même que les Arbres, naître dans les lieux qui leur conviennent (91) & où, autant que leur nature le comporte, les unes & les autres meurent & ſe fânent le moins. Car une partie naît dans les plaines, une autre ſur les montagnes, une autre dans les marais On en trouve qui ſont attachées aux rochers, ou qui croiſſent dans des ſables arides, d'où les transplantant ailleurs, on les y verroit ſécher. La Nature leur y donne à chacune ce qui leur eſt propre, & empêche qu'elles ne périſſent, pendant tout le tems qu'elles doivent ſubſiſter. Dirai-je que toutes ces Plantes tirent leur nourriture par leurs racines, qui ſont comme autant de bouches cachées ſous la Terre, d'où cette nourriture montant par le cœur & par l'écorce, communique & répand dans toutes leurs branches la vigueur néceſtaire? N'eſt-ce pas encore une choſe admirable, que la partie la plus délicate des Plantes, comme eſt la moëlle, ſoit renfermée au milieu de la tige, & entourée d'un bois, ou d'une matière ligneuſe, dure & ſolide, qui eſt elle même couverte d'une dernière écorce, propre à ſouffrir toutes les intempéries des ſaiſons & à l'en défendre? Quel ſoin, d'ailleurs, la Nature ne prend-t elle pas, pour multiplier ces mêmes Plantes, en multipliant leurs ſemences? Qui ne ſait que ce ſont des eſpèces de machines, qui ne ſubſiſtent pas ſeulement pour un tems, mais qui, pour ainſi dire, s'immortaliſent par une génération ſucceſſive & continuelle? Les choſes que l'on regarde comme inanimées, ne deſirent-elles pas auſſi, par la même raiſon, ce qui leur eſt convenable?

Car enfin qu'eſt-ce qui fait que la Flâme tend toujours en haut par ſa legereté; & que la Terre entrainée par ſa peſanteur gravite en bas? ſi ce n'eſt à cauſe que ces ſituations & ces mouvemens leur conviennent à chacune. Mais tout ce qui eſt convenable à une choſe la conſerve, comme ce qui lui eſt contraire, la détruit. De même auſſi les corps condensés tels que les Pierres, ont leurs parties fortement attachées les unes aux autres, & par-là ils réſiſtent à leur diſſolution. A l'égard des Liquides, comme l'Air & l'Eau, ils ſe laiſſent à la vérité diviſer ſans réſiſtance; mais ils ſe réuniſſent ſans difficulté. Et pour ce qui eſt du Feu, la rapidité avec laquelle il s'étend, fait voir qu'il ne craind rien tant que d'être coupé. Je ne parle point ici des mouvemens volontaires d'une Ame raiſonnable, mais ſeulement des opérations néceſſaires de la Nature: comme ſont par exemple, la digeſtion que nous faiſons de nos alimens ſans y penſer, & la reſpiration que nous avons en dormant, ſans le ſavoir. Car le déſir de ſubſiſter ne vient pas aux Ani-

maux

maux d'une volonté intellectuelle, mais ſeulement des principes naturels qui ſont en eux. C'eſt pourquoi l'on voit ſouvent que la volonté accepte la mort, pour certaines raiſons, quoique la Nature l'apprehende; & au contraire la même volonté modère quelquefois ces plaiſirs que la Nature ſouhaite toujours comme le ſeul moien de perpétuer le monde. Ainſi cet amour de ſoi-même n'eſt pas l'effet d'un mouvement de l'Ame, mais pluſtôt d'une impreſſion de la Nature. Car la Providence a donné à toutes les choſes qu'elle a créées, cet inſtinct, & très-grand inſtinct pour leur conſervation, afin qu'elles déſirent naturellement de ſubſiſter, autant qu'il eſt en elles. Vous ne devez donc nullement douter que toutes les choſes qui exiſtent, ne déſirent naturellement de ſubſiſter, & d'éviter leur ruine.

BOECE.

Je vous avoue que je ſuis revenu de l'incertitude où j'étois dabord ſur tout cela.

LA PHILOSOPHIE.

De plus, ce qui déſire de ſubſiſter & de ſe conſerver, ſouhaite de conſerver ſon Unité: car l'Unité ceſſant, rien ne peut continuer d'éxiſter.

BOËCE.

Cela eſt vrai.

LA PHILOSOPHIE.

Donc toutes choſes déſirent l'Unité,

BOËCE.

J'en ſuis tombé d'accord avec vous,

LA PHILOSOPHIE.

Mais je vous ai prouvé que l'Unité étoit la même choſe que le Bien.

BOËCE.

J'en ſuis convaincu.

LA PHILOSOPHIE.

Ainſi toutes choſes déſirent le Bien, d'où vous pouvez auſſi conclûre que le même Bien eſt ce que toutes les créatures déſirent.

BOËCE.

Il eſt impoſſible de penſer plus vrai : Car ou toutes choſes ſe rapportent à rien ; & ſe trouvant privées de l'Unité qui eſt pour ainſi dire leur tête, elles ſe conduiront à l'aventure, ſans que rien les dirige ; ou, ſi ce qu'elles deſirent eſt quelque choſe, ce ſera le ſouverain Bien & le comble de tous les Biens.

LA PHILOSOPHIE.

Ah! mon cher Diſciple, que j'ai de plaiſir de voir que votre eſprit ait touché le but de la vérité que je lui ai expoſée! Mais vous avez vû évidemment en cela ce que vous diſiez tantôt que vous ne ſaviez pas.

BOËCE.

Et quoi ?

LA PHILOSOPHIE.

La dernière fin de toutes choſes. Car c'eſt là veritablement ce que toutes choſes déſirent : & parceque nous avons montré que c'étoit le Bien ; il faut tenir pour conſtant que le Bien eſt la fin de toutes choſes.

* * *

Quiconque a pris pour but la Vérité ſuprême,
Et qui d'un faux ſentier veut écarter ſes pas,
S'il peut faire, en ſecret, un retour ſur lui-même,
Il verra, dans ſon cœur, ce qu'il croit n'avoir pas.

* * *

De quelque voile épais que l'erreur l'environne,
Quelque ſoit le dégré de ſon aveuglement,
Le clair flambeau du Vrai, qui dans ſon ſein raionne,
Y ſurpaſſe en éclat les feux du Firmament.

* * *

Si ſur la Vérité j'interroge un Impie,
Son cœur déſavoûra ſon eſprit & ſa voix:
Et pourquoi? direz-vous: c'eſt qu'alors qu'il l'oublie
Il conſerve toujours ce qu'il ſût une fois.

* * *

De là vient que Platon, diſoit, s'il faut l'en croire (92)
Que l'Homme tous les jours reconnoît malgré lui,
Qu'il ſe rappelle en la mémoire
Ce qu'il s'imaginoit avoir mis en oubli.

* * *

BOËCE.

Je ſuis fort de l'avis de Platon; auſſi ne faites-vous que me renouveller pour la ſeconde fois, un ſouvenir qui m'eſt échapé: premièrement par la maladie contagieuſe que le corps communique à l'ame, & enſuite par le poids de mes chagrins.

LA PHILOSOPHIE.

Si vous faites attention aux propoſitions que vous venez de m'accorder, vous allez bientôt vous reſſouvenir d'une choſe que vous ne ſavez pas, ſuivant l'aveu que vous m'en avez fait.

BOËCE.

De quoi donc?

LA PHILOSOPHIE.

Des reſſorts par lesquels le monde eſt gouverné.

BOËCE.

Je me ſouviens de vous avoir là deſſus avoué mon ignorance: mais quoique j'aie préſentement quelque idée de ce que vous m'allez dire, je ſouhaite cependant d'en être pleinement inſtruit par vous-même.

LA PHILOSOPHIE.

Vous trouviez tout à l'heure qu'il n'y avoit pas le moindre lieu de douter que le monde ne fut dirigé par la ſageſſe de Dieu.

BOËCE.

Je le penſe auſſi & je n'en douterai jamais. Si même vous voulez me le permettre, je vais vous expoſer en peu de mots les raiſons qui me portent à le croire. Non ſeulement je ſuis perſuadé qu'un monde comme celui-ci, n'auroit pû prendre une telle forme, ſi quelqu'un n'eut pris ſoin de lier tant de parties différentes & contraires dont ce monde eſt formé; mais même je croi que leur diverſité ſe contrariant à l'envi, romproit bientôt cette liaiſon, ſi celui qui l'a faite, ne la maintenoit. Aſſurément l'ordre qui régne dans la Nature ne ſeroit pas ſi certain; elle n'auroit pas des mouvemens ſi réguliers par rapport aux lieux, aux tems, à la production de ſes effets, à leur durée & à leurs qualités, s'il n'y avoit quelqu'un qui determinât ces viciſſitudes, ſans y être ſujet lui-même. Quelque ſoit ce quelqu'un par qui toutes choſes créées ſe meuvent & ſubſiſtent, je dis qu'il eſt DIEU (93), pour me ſervir du nom que toutes les Nations lui donnent.

LA PHILOSOPHIE.

Puiſque vous êtes dans un tel ſentiment, je croi qu'il me reſte peu d'ouvrage à faire, pour vous donner lieu de goûter la Felicité, & de retourner ſain & ſauf en votre Patrie. Mais examinons un moment la matière que j'ai touchée. N'avons-nous pas mis la Suffiſance au rang de la Félicité? Ne ſommes-nous pas auſſi convenus que la Felicité n'étoit autre que Dieu même?

BOËCE.

Cela eſt vrai.

LA PHILOSOPHIE.

Et Dieu a-t-il beſoin de chercher hors de lui-même des ſecours pour gouverner le monde? Non, ſans doute, puiſque, dans ce cas, il ne ſe ſuffiroit pas pleinement.

BOËCE.

Il n'en a pas beſoin non plus.

LA PHILOSOPHIE.

Il dirige donc toutes choſes par lui ſeul.

BOËCE.

On n'en peut pas disconvenir.

LA PHILOSOPHIE.

Mais je vous ai fait voir que Dieu n'eſt autre que le Bien ſuprême.

BOËCE.

Je m'en ſouviens parfaitement.

LA PHILOSOPHIE.

Ainſi Dieu dirige toutes choſes par le Bien, puiſqu'il les gouverne par lui-même, que nous avons dit être le Bien. Voila le timon ou le gouvernail par lequel la machine du Monde ſubſiſte invariablement & ſans altération.

BOËCE.

Je n'en doute nullement; & j'avois même quelque ſoupçon, mais fort leger, que vous en viendriez-là.

LA PHILOSOPHIE.

Je le croi: car, à ce qu'il me paroît, vous avez déja plus de diſpoſition à diſtinguer la Vérité. Mais ce que je vais vous dire ne contribuera pas moins à vous la faire découvrir entièrement.

BOËCE.

De quoi voulez-vous parler?

LA PHILOSOPHIE.

Puiſqu'on penſe avec raiſon que Dieu ſe ſert de ſa Bonté comme d'un gouvernail pour conduire toutes choſes, & que celles-ci, comme je vous l'ai enſeigné, tendent naturellement au Bien; peut-on douter qu'elles ne ſe laiſſent gouverner volontairement; & qu'une libre obéiſſance ne les ſoumette à la volonté de celui qui les gouverne?

BOECE.

Cela eſt néceſſaire; car autrement ce ſeroit pluſtôt un état de contrariété & de confuſion, que de conſervation & de bonne intelligence.

LA PHILOSOPHIE.

Il n'y a donc rien de tout ce qui tend à la conſervation de la Nature, qui aille contre les deſſeins de Dieu?

BOECE.

Abſolument rien.

LA PHILOSOPHIE.

S'il y avoit quelque choſe qui fût dans ce cas, que pourroit-elle contre celui que nous avons dit être ſouverainement Heureux, & avoir, par conſequent, une ſouveraine Puiſſance?

BOECE.

Véritablement elle ne pourroit rien.

LA PHILOSOPHIE.

Il n'y en a donc aucune, qui veüille ou qui puiſſe faire obſtacle à ce ſouverain Bien?

BOECE.

Je le penſe de même.

LA PHILOSOPHIE.

C'eſt donc le ſouverain Bien qui gouverne & dirige toutes choſes, avec autant de Puiſſance que de Bonté.

BOËCE.

La ſolidité de vos raiſons, & plus encore la manière dont vous les exprimez, eſt ſi agréable, que j'ai honte d'avoir été aſſez inſenſé pour les contredire.

LA PHILOSOPHIE.

Vous avez lû dans la Fable la guerre que les Géans (94) firent aux Dieux (95); mais en même tems vous y avez vû qu'ils furent punis, comme ils le méritoient. Voulez-vous à préſent que nous battions les mêmes raiſons les unes par les autres? peut être tirerons-nous de leur oppoſition quelque étincelle de verité.

BOECE.

Faites ce qui vous plaira.

LA PHILOSOPHIE.

Perſonne ne doute de la Puiſſance de Dieu ſur toutes choſes.

BOECE.

Il n'y a qu'un homme dépourvû de ſens commun, qui en puiſſe douter.

LA PHILOSOPHIE.

Or il n'y a choſe que ne puiſſe celui dont la Puiſſance s'étend ſur toutes.

BOECE.

Nulle choſe au monde.

LA PHILOSOPHIE.

Dieu donc peut-il faire le mal?

BOECE.

Cela eſt impoſſible.

LA PHILOSOPHIE.

Donc le mal n'eſt rien (96), puisque celui qui peut tout, ne le peut point faire.

BOËCE.

Vous jouez-vous de moi, en me jettant dans un Labyrinthe (97) ſi embaraſſant, & prenant plaiſir, comme vous faites, tantôt à y entrer par l'endroit que vous en ſortez, & tantôt à en ſortir par où vous y entrez? Quelle idée me donnez-vous de la Félicité Divine lorsque la tournant ainſi, vous m'en faites une espèce de cercle incompréhenſible? En effet, commençant dabord par cette Félicité, vous diſiez qu'elle étoit le ſouverain Bien; & qu'elle réſidoit dans un Dieu ſuprême, lequel étoit lui même le ſouverain Bien & la Felicité parfaite; d'où vous inferiez que perſonne n'étoit heureux qu'il ne devînt pareillement un Dieu. Vous avez ajouté à cela que le Bien étoit composé de la propre ſubſtance & de Dieu & de la Félicité; & que cette Unité étoit le même Bien, qui faiſoit l' objet des déſirs de toute la Nature. Vous avez dit encore que Dieu gouvernoit l'Univers par le miniſtère de ſa Bonté ; que toutes choſes lui obéiſſoient volontairement, & que le mal n'étoit naturellement rien. Enfin pour appuier ces vérités, vous n'en avez pas pris les preuves hors de leur propre eſſence, & vous les avez établies les unes par les autres.

LA PHILOSOPHIE.

Non, mon intention n'a pas été de vous faire illuſion. Nous avons, par la grace de Dieu, éxécuté l'important deſſein que nous nous étions propoſé, en invoquant ſon ſecours. Au reſte, c'eſt le propre de la ſubſtance Divine de ne ſortir pas hors d'elle-même, & de n'y admettre rien d'extérieur, mais comme dit Parmenides (98)

> Semblable au juſte point central
> D'un globe en ſa ſurface égal,

Elle donne le branle à la circonférence de l'Univers, pendant qu'elle reſte elle même immobile. Si j'ai mieux aimé auſſi tirer mes raiſons du ſujet que j'ai

traité,

traité, que de les emprunter d'ailleurs; ne vous en étonnez pas, puisque vous avez appris de Platon (99), qu'il doit y avoir de la liaiſon, &, pour me ſervir de ſes termes, une espèce de parenté entre les paroles & les choſes qu'elles expriment.

* * *

Heureux, qui du terreſtre abyme
A sû ſe dégager, en rompant ſes liens!
Heureux, qui d'un effor ſublime
A pû, volant aux Cieux, voir la ſource des Biens!

* * *

Du Chantre de la Thrace on raconte une Hiſtoire, (100)
Fabuleuſe, il eſt vrai, mais digne de mémoire.
Sa fidelle Eurydice aiant perdu le jour, (101)
Cet époux déſolé brûloit d'un fol amour,
Jour & nuit, en tous lieux, s'occupant à redire
Et le nom d'Eurydice & ſon cruel martire.
Au ſon de ſes ſanglots, aux charmes de ſa voix,
Il trainoit, après lui, les Rochers & les Bois,
Et ces Monts, que la Thrace à nos Alpes compare, (102)
Le Rhodope infertile & le fécond Iſmare. (103)
De l'Hèbre impétueux il ſuſpendoit le cours, (104)
Il enchainoit le Tigre (105), il apprivoiſoit l'Ours (106),

Il faiſoit aux Oiſeaux oublier leur ramage;
Attirant, raſſemblant, ſous un même feüillage,
La Biche, le Lion (107), Le cerf, le Loup-cervier (108)
Et le Perdreau timide, & l'avide Epervier (109.
Tandis qu'à ſes concerts la Nature eſt ſenſible,
Le Ciel, qu'il veut toucher, reſte ſeul inflexible.
Mais plein d'eſpoir encore, il quitte les deſerts,
Et d'un pas intrépide, il deſcend aux Enfers (110).
Là, joignant à ſa voix la douceur de ſa Lyre (111),
Tout ce qu'à ſon eſprit le dèſeſpoir inſpire,
Tout ce qu'au dèſeſpoir inſpire un tendre amour,
Il le dit aux Echos du ténébreux ſéjour, (112)
Cerbère en ſent dabord le charme inévitable;(113)
Interdit qu'il en eſt, ſa voix épouvantable
Expire, malgré lui, dans ſon triple goſier;
Il entend, il regarde, & n'oſeroit crier.
Le trouble qui ſaiſit les Parques inhumaines, (114)
Fait tomber les fuſeaux de leurs mains incertaines.
L'implacable Mégère & ſes horribles Sœurs, (115)
De leurs yeux égarés laiſſent couler des pleurs;
Pour entendre, à l'envi, leur oreille s'empreſſe;
De leurs affreux Serpens le long ſiflement ceſſe. (116)
Sur ſa fatale roüe Ixion étendu, (117)
Ne ſent point que le branle en eſt interrompu.
L'impatient Tantale, en cet inſtant, oublie (118)
Et ſa ſoif éternelle & les eaux qu'il envie.
Le Fils même d'Elare, amant infortuné, (119)
Du carnacier Vautour ſe trouve abandonné.
Enfin, juſqu'au Tyran de ce barbare Empire, (120)
Rien n'y peut reſiſter; tout gémit, tout ſoupire:

Qui que tu ſois, Mortel, s'écria le Dieu noir,
Ta tendreſſe éloquente a vaincu mon pouvoir.
Qu'Eurydice te ſuive ; & que ſon heureuſe Ombre (121)
Repaſſe ſur tes pas les bords du Fleuve ſombre! (122)
Je le veux, je la rends à tes divins concerts :
Mais avant qu'arrivés aux portes des Enfers, (123)
Vous aiez vû tous deux la lumière céleſte,
Ne va pas indiſcret, par un regard funeſte,
T'imaginant deux fois braver ma volonté,
Perdre le juſte prix de ta témérité.
Mais eſt-il ponr un cœur, quelque loi, quand il aime?
Non, l'Amour ne connoît d'autre loi que lui même (124).
Cet Epoux trop long-tems d'Eurydice privé
Aux rives d'Acheron n'etoit point arrivé (125),
Que dèsobeiſſant a l'ordre irrevocable
Qu'avoit determiné le Monarque implacable,
Il porta ſur ſa femme un regard curieux,
Et la vit pour jamais diſparoitre à ſes yeux.

* * *

O vous, qui déſirant la clarté la plus pure,
Savez qu'elle eſt au ſein de la Divinité,
De l'exemple d'Orphée & de ſon aventure,
Tirez une leçon pleine de vérité.
Mortels, de cette Fable apprenez à conclûre,
Qu'à l'unique flambeau des Cieux
Si vous devez n'ouvrir vos yeux,
Venant à les ouvrir dans cette Terre obſcure,
Vous perdez tout à coup votre objet précieux.

FIN
DU TROISIEME LIVRE.

REMARQUES

HISTORIQUES ET CRITIQUES

SUR

LE TROISIEME LIVRE.

(1) *La féconde Cerès couronne les travaux.*] Voiez ce qui a été dit de *Cérès* ſous la Note (72) du Liv. I.

(2) *La ſtérile Fougère & le Chardon ſauvage.*] L'épithète de *ſtérile* que je donne ici à la *Fougère*, doit être priſe dans le même ſens que Virgile l'a emploiée en parlant de l'Avoine.

> *Infelix lolium & ſteriles naſcuntur avenæ.*
> Eclog. V. vers 37.

La *Fougère* eſt une plante qui croît dans les bois, & dont la racine a cela de ſingulier, qu'étant coupée un peu de biais, elle repréſente un aigle à deux têtes, très-bien formé, d'un gris brun ſur un fond blanc. Les Botaniſtes diſtinguent deux ſortes de *Fougère;* la mâle & la femelle. L'une & l'autre reduites en cendre ſervent à la fabrique du verre. Cette cendre n'eſt nulle part auſſi commune qu'en Lorraine. Mais Boëce ne parle de cette herbe qu'à cauſe qu'elle eſt nuiſible aux grains: Ce qui a rapport à ce vers d'Horace:

Neglectis urenda filix innaſcitur agris.

Boëce a joint à la Fougère les *Ronces,* auſquelles j'ai ſubſtitué le *Chardon* qui revient au même pour le ſens. On donne le nom de *Chardon* à diverſes plantes, dont les fleurs ſont compoſées de pluſieurs petites feuilles longuettes & étroites, en forme de tuiaux, ramaſſées & preſſées enſemble en manière de tête, & dont les feuilles ſont très epineuſes.

(3) *Le Miel paroît plus doux après l'abſynthe amer.]* Boëce ne parle pas formellement d'*abſynthe*, s'étant ſervi du mot *malus ſapor*, qui ſignifie *toutes choſes dèsagréables au goût.* Mais la pluspart des Commentateurs l'ont expliqué par celui d'*amaritudo,* amertume, ce qui revient aſſez à l'*abſynthe* qui eſt une herbe très-amère, & très-commune, ſuivant les Anciens, dans le Pont-Euxin. A l'égard du *Miel* Voy. la Note (42) du Liv. II. La penſée de Boëce me rappelle cette deviſe qu'avoit dans ſa boutique un certain Apothicaire de Paris: *Dulcia non meruit qui non guſtavit amara.*

(4) *Après le mauvais tems un plus beau tems arrive.]* Claudien dit à peu près la même choſe dans ce vers:

Commendat placidum maris inclementia portum.

(5) *Et la naiſſante Aurore, au ſortir de la mer.*] Suivant la Fable, l'*Aurore* étoit fille d'Hyperion & de Thia, ou de Titan & de la Terre, ou encore du Géant Pallas & d'Æthra. On feint qu'elle épouſa Tithon, fils de Laomédon & qu'elle fut mère de Memnon. Les Poëtes diſent qu'elle ouvre les portes du Ciel, & qu'après avoir mis les chevaux au char du Soleil, elle le précède, étant auſſi trainée dans un chariot. Si l'on en croit les Poëtes, qui ſans doute ont voulu peindre par leurs expreſſions les couleurs dont le Ciel brille au lever du Soleil, tout étoit vermeil chez cette Déeſſe: ſon teint, ſa bouche, ſes doigts, ſes habits, & ſon char même. Ils ont ſuppoſé que la roſée ſe formoit des larmes de l'*Aurore*; & dans leurs fictions, ils ſe ſont fort étendus ſur ſes amours, & ſur les enlevemens qu'elle fit, de pluſieurs jeunes hommes qu'elle aima. Mais il faut obſerver que les Anciens, pour marquer la mort prématurée d'un jeune homme, ſuppoſoient qu'il avoit été enlevé par cette Déeſſe. Delà s'étoit établie la coutume d'enterrer, avant le lever du Soleil, ceux qui mouroient à la fleur de leur âge.

(6) Pour me renfermer dans le ſtyle du Dialogue, j'ai été obligé d'écarter en cet endroit une phraſe du Texte, conçûe en ces termes: *Tum defixo paululum viſu, & velut in anguſtam ſuæ mentis ſedem recepta, ſic cœpit.* C'eſt à dire: *Alors la Philoſophie aiant fixé ſa vûe, & s'étant comme retirée au dedans d'elle-même, prit la parole & me dit.* Il m'étoit im-

poſſible de faire entrer dans le Dialogue cette réflexion peu importante de Boëce: il me ſuffira de l'avoir inſerée ici.

Tous les ſoins, tous les deſirs des hommes ont pour unique but la Felicité, quoiqu'ils y tendent par des voies différentes.] Murmel a pris la peine d'exprimer en vers latins les principaux endroits de cette Proſe de Boëce. Je rapporterai ici ſes vers pour la ſatisfaction des Curieux.

Cernis ut ad finem cuncti contendimus unum
Quam variis vitæ conſiliique viis.
Hic inhiat gazis, congeſto pauper in auro,
Divitiisque putat pulchrius eſſe nihil.
Ille ſibi magnos petit ambitioſus honores,
A venerabundis gaudet ubique coli.
Sunt quibus eſſe bonum præclara potentia viſa eſt,
Quos juvat innumeris imperitare viris.
Hi ſe vel reges optant, vel regibus addi,
Omnibus & votis plurima poſſe petunt.
Sunt quos dilatæ delectat gloria famæ,
Hi clarant nomen qualibet arte ſuum.
Implicat illecebris fallax plerosque voluptas,
Qui nimio ſtudio delicioſa petunt.
Pars hominum florent, quibus eſt ſapientia cordi,
Et qui ſe rerum cognitione beant.
Nonnulli tanquam finem ſectantur honeſtum,
Pro virtute quibus vix datur umbra boni.

Nam dum prudentes per ſe juſtique videri
Conantur, pereant, præque tumore crepant.
Hic certe nemo dicetur jure beatus,
In cœli ſummum permanet arce bonum.
Illud in æternâ pax eſt (ut ſentio) vitâ,
Ipſe vel exundans fons bonitate Deus.
Illuc juſtitiæ gradibus nitamur, amice,
Qui fruitur tali, nil cupit ille, bono.

(7) *Ainſi l'on recherche la Nobleſſe].* Chez les Romains on regardoit comme *Nobles* ceux dont les ancêtres avoient éxercé les charges publiques, de quelque naiſſance qu'ils fuſſent. Les premiers de chaque famille qui entroient dans les charges, étoient appellés Hommes nouveaux, *novi Homines.* On conſervoit leurs portraits ou leurs buſtes dans les familles ; & celles où l'on en voioit un grand nombre, étoient réputées *Nobles:* d'où vient que pour marquer qu'un Homme étoit d'une famille illuſtre, on diſoit qu'il étoit Homme de pluſieurs portraits, *vir multarum imaginum.* Il paroît par un paſſage de la VII. Satire de Juvenal, que les Romains d'une naiſſance diſtinguée portoient un croiſſant ſur des ſouliers noirs.

. . . . Et nobilis & generoſus
Appoſitam nigræ lunam ſubtexit alutæ.

Sa VIII. Satire eſt toute entiere contre les défauts des *Nobles.* Voy. la Note (55) de ce III. Livre.

(8) *Et la faveur du Peuple].* Elle procuroit chez les Romains les charges de la République. Mais il n'étoit pas permis de briguer cette *faveur*, par des moiens trop empreſſés, comme par des largeſſes extraordinaires, par des menaces ou à force ouverte. Ces brigues étoient défendues par pluſieurs Loix, dont la plus conſidérable fut celle qui ſe fit ſous le Conſulat de Cicéron, & que l'on appella de ſon nom *Lex Tullia.* Cette loi défendoit de donner au Peuple des combats de Gladiateurs, deux années avant que de prétendre à quelque charge; de faire aucun feſtin public, ni de ſe faire ſuivre par une troupe de Cliens. On puniſſoit un Senatenr qui avoit brigué, par un exil de dix ans: on impoſoit aux autres des amendes; & ils étoient incapables de jamais parvenir aux dignités. On peut voir ſur cela les harangues de Cicéron contre Vatinius & Sextius. Malgré cela le désordre en ce genre alla ſi loin, qu'on avertiſſoit publiquement les Tribus des ſommes d'argent qu'on leur promettoit pour avoir leurs ſufrages; & cela, dit Cicéron, s'appelloit *pronunciare in Tribus.* Ils ſe ſervoient pour ce ſujet de trois ſortes de perſonnes, qu'ils appelloient: *Interpretes*, des Entremetteurs, qui aidoient à faire le marché, *per quos pactio inducebatur*, dit Aſconius Pedianus; *Sequeſtres*, les Dépoſitaires entre les mains deſquels on conſignoit l'argent dont on étoit convenu; & enfin les Diſtributeurs, *Diviſores*, qui avoient le ſoin de partager l'argent à chaque particulier de la Tribu.

(9) *On ſouhaite d'avoir une Femme & des Enfans.*] Voy. la Note (106) du II. Livre.

(10) *Pour ce qui eſt des Amis.*] J'ai parlé de l'*Amitié* ſous la Note (107) du Livre II.

(11) *De la Fortune.*] Voy. ce que j'en ai dit ſous la Note (3) du Livre II.

(12) *Mais de la Vertu.*] La *Vertu* étoit répréſentée dans le Paganiſme, ſous la forme d'une Femme triſte, affligée, mal-vêtue & fort mal traitée de la Fortune. Les Romains lui avoient élevé un Temple, qui étoit joint à celui de l'honneur, de ſorte qu'on ne pouvoit entrer dans ce dernier que par le premier, pour montrer qu'il falloit poſſéder la *Vertu*, ſi l'on vouloit acquerir de l'honneur.

(13) *La Force.*] Celles d'Hercule, de Samſon & de Milon le Crotoniate, ont immortaliſé leurs noms, ſoit dans la Fable, ſoit dans l'Hiſtoire. Samſon, quoique ſans armes, prit un lionceau par la gueule & le déchira en pièces. Il tua trente hommes en une fois & mille en une autre, avec une ſimple machoire d'âne. Il arracha les portes de la ville de Gaza, avec les ſerrures & les poteaux, & les porta ſur ſes épaules jusqu'au ſommet d'une montagne voiſine. Enfin il ébranla deux colonnes, de telle ſorte qu'il les fit tomber avec la voûte qu'elles ſoutenoient, & fut accablé ſous les ruines, avec plus de Philiſtins qu'il n'en avoit tué pendant ſa vie. Milon tua un Taureau d'un coup de poing dans les Jeux Olympiques, & après l'avoir

porté ſur ſes épaules l'eſpace d'une Stade, il le mangea tout entier le même jour. Peu après étant dans un Bois, il voulut séparer en deux avec les mains un gros chêne, qu'on avoit déja fendu avec des coins de fer: mais ces coins étant tombés par l'effort qu'il fit, le chêne ſe referma, & lui ſerra tellement les mains, que ne les pouvant retirer, il fut retenu dans ce lieu déſert & dévoré par les bêtes ſauvages. A l'egard d'Hercule, voy, ce qui en a été dit ſous la Note (65) du Liv. II.

(14) *La Grandeur d'un homme.]* On a vû dans tous les Siècles des hommes d'une *grandeur* extraordinaire. L'Hiſtoire ſainte parle de pluſieurs Géans. S. Auguſtin aſſure avoir vû dans le port d'Utique la dent d'un Géant qui égaloit cent de nos plus groſſes dents. Tomiel dit qu'il y a dans l'Egliſe des Barnabites à Verceil, une dent qui eſt à peu près de la groſſeur de celles dont parle S. Auguſtin. Sous l'Empereur Claude, on vit à Rome un nommé Gabbare, qui avoit 9 pieds 9 pouces de hauteur. Aventin, dans le IV. Liv. de ſes Annales de Bavière, parle d'un certain Géant nommé Ænothère, qui etoit né dans un village de Suabe & qui ſervit dans les troupes de Charlemagne en qualité de Cavalier. Ce géant paſſoit les rivières à pied, conduiſant ſon cheval par la bride. Il moiſſonnoit, comme du foin, les Vénèdes & les Avarois ſes ennemis; & après les avoir tués, il les enfiloit à ſa lance, comme des alouettes, & les portoit ainſi ſur ſon dos. Delrio aſſûre qu'en 1572, il vint a Rome un Piémontois haut

de plus de 9 pieds. Plutarque raconte que l'on trouva le corps du Géant Antée dans la ville de Tingis en Mauritanie, & que Sertorius aiant vû ſon cadavre, qui étoit de la longueur de 60 coudées, lui fit offrir des ſacrifices, & le fit couvrir de terre. En 1041. ou 1054. on découvrit le corps de Pallas fils d'Evandre, lequel étoit ſi haut qu'il ſurpaſſoit les plus hautes murailles de la Ville de Rome. On aſſure que dans le XVII. Siècle, on trouva dans une prairie en Dauphiné, des dents d'homme qui peſoient chacune dix livres; & qu il y en avoit une avec une partie de la machoire inférieure, à laquelle elle étoit encore attachée, qui peſoit tout enſemble dix ſept livres. On trouva dans la même prairie, des oſſemens, la pluspart pourris & en pièces, mais un, aſſez entier, qui avoit 7 pieds 3 pouces de long & deux pieds de circonférence. Je me ſouviens d'avoir vû dans ma jeuneſſe à l'entrée du cloître des Dominicains de la ville d'Amiens en Picardie, une côte de cinq à ſix pieds de long ſuſpendue à une chaîne de fer, & que l'on dit être celle d'un ancien Géant. Mais je croi que c'eſt plustôt une côte de Baleine, étant certain que ce poiſſon vient quelquefois échouer ſur les Côtes maritimes de Picardie. Boëce dit qu'il y a du mérite à être grand, & l'on n'en peut pas douter après les ſommes immenſes qu'ont dépenſé quelques Monarques de nos jours, pour attirer à leur ſervice ce qu'il y avoit de plus hauts hommes en Europe.

(15) *Une belle perſonne.]* La ſeule *Beauté* a rendu illuſtres, comme dit ici Boëce, pluſieurs perſonnes de l'Antiquité. La réputation de Laïs, fameuſe courtiſane de Corinthe, qui enchantoit tous ceux qui la voioient, engagea Demoſthènes à partir exprès d'Athènes pour l'aller voir. Mais comme elle lui eût demandé dix mille drachmes pour une ſeule nuit, il lui répondit qu'il n'achetoit pas ſi cher un repentir. Il y eut à Athènes une jeune perſonne nommée Agariſte, laquelle avoit une ſi rare beauté que les jeunes gens de la Grèce les mieux faits, qui en étoient épris, célébroient à l'envi des jeux publics pour mériter ſa tendreſſe.

(16) *Un bon Danſeur.]* Il en eſt de la *Danſe*, comme de la Beauté, de la Grandeur & de la Force, dont j'ai parlé dans les Notes prècedentes. La *Danſe* ſe trouve en uſage chez tous les Peuples tant civiliſés que barbares. Elle a pourtant été eſtimée chez quelques uns & mépriſée par les autres. Socrate apprit à *danſer* d'Aſpaſie. Ceux de Sparte & de Crète alloient à l'aſſaut en *danſant.* Au contraire Cicéron fait reproche à Gabinius, homme Conſulaire, d'avoir *danſé.* Tibère chaſſa de Rome les *Danſeurs.* Domitien bannit du Sénat quelques Sénateurs pour avoir *danſé.* On regarde plus favorablement aujourd'hui la *Danſe* & les *Danſeurs.* Les François paſſent pour exceller en cet Art. Les noms de la Camargo, de la Salé, de Lani, & de quelques autres vivront auſſi long-tems que les perſonnes raiſonnables aimeront cet éxercice innocent.

(17) *Un Coureur infatigable.*] Alexandre le Grand avoit un *Coureur* Lacédémonien, nommé Aniſtius, qui fit à pied en un jour, à ce que dit Solin, le chemin de Sicyon à Elide, qui étoit de douze cens ſtades, c'eſt à dire de cent cinquante milles. Martial parle d'un autre *Coureur*, nommé Athas, dans ce vers : *ſive levem curſu vincere quæris Atham.* Ce *Coureur* étoit un jeune garçon d'une legereté & d'une vîteſſe merveilleuſe à la courſe, lequel ſous le Conſulat de Vipſanius, fit depuis midi juſqu'au ſoir, une courſe de ſoixante quinze mille pas, ſans en être incommodé, au grand étonnement de tout le monde. La legèreté de ces deux *Coureurs* étoit pourtant peu de choſe au prix de celle de la célébre Amazone Camille, dont Virgile parle au VII. Liv. de l'Enéide, mais plus en Poëte, qu'en Hiſtorien. Voici ce qu'il en dit :

Hos ſuper advenit Volſca de gente Camilla,
Agmen agens equitum & florentes ære catervas,
Bellatrix : non illa colo calathiſve Minervæ
Fœmineas aſſueta manus : ſed prælia virgo
Dura pati, curſuque pedum prævertere ventos.
Illa vel intactæ ſegetis per ſumma volaret
Gramina, nec teneras curſu læſiſſet ariſtas :
Vel mare per medium fluctu ſuſpenſa tumenti
Ferret iter, celeres nec tingeret æquore plantas.

(18) *La Santé.*] C'eſt ſans doute un des plus grands biens que l'homme puiſſe avoir en cette vie. Elle eſt ordinairement le fruit de la vertu, puiſqu'il

n'y a rien qui lui ſoit plus nuiſible que la débauche & la mauvaiſe conduite. Cependant on a vû des gens d'un tempérament ſi fort que malgré leur incontinence, ils n'ont pas laiſſé de vivre long tems. Thomas Park qui nâquit en 1483. & mourut en 1635. agé de 152. ans, fut appellé en juſtice à l'age de cent ans & convaincu d'avoir fait un enfant à une jeune fille; pour réparation de quoi il fut condamné à faire amende honorable devant l'Egliſe de St. Paul.

(19) *Epicure.]* Voy. ce qui en a été dit ſous la Note (18) du Liv. I.

(20) *Combien grande eſt la force de la Nature.]* Horace l'a fort bien exprimé dans ce vers ſi connu de ſes Epitres:

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.

Ce que quelqu'un a rendu en François par ces deux autres:

Quand la fourche à la main Nature on chaſſeroit
Nature cependant toujours retourneroit.

(21) *Un Lionceau nourri dans les Libyques plaines.]* L'Afrique & en partie la *Libye* produit des *Lions* d'une grandeur & d'une férocité terrible. Les Maures ne laiſſent pas d'en prendre & de réuſſir même à les apprivoiſer, quand ils ſont jeunes. On dit que le premier qui s'aviſa d'en mener un de ville en ville, ainſi apprivoiſé, fut un Dace de nation, nommé Androdus ou Androclus, lequel étant eſclave d'un Romain en Afrique, avoit pris la fuite, pour

éviter la colère de ſon maitre, & s'étoit retiré dans une caverne. Cette caverne étoit celle d'un Lion, qui s'abaiſſant à ſes pieds lui préſenta la patte, d'où Androdus lui arracha une épine. Quelque tems après cet homme fut arrêté, & condamné à être expoſé aux bêtes dans l'Amphithéatre. Le Lion qu'il avoit ſoulagé, avoit été pris, & fut par hazard celui auquel on l'expoſa: mais au lieu de le dévorer, l'aiant reconnu il lui fit mille careſſes. Cette aventure ſurprenante valut la liberté à Androdus, qu'on délivra, & à qui l'on donna le Lion dont il ſe faiſoit ſuivre par tout. J'en ai vû pluſieurs, qui paſſoient pour être apprivoiſés: mais leurs Maitres ne s'y fioient que de bonne ſorte. En effet un d'eux qui, pour divertir les ſpectateurs, avoit coûtume de mettre ſa tête dans la gueule de ſon Lion, l'aiant fait un jour que l'animal ſe tronvoit de mauvaiſe humeur, en fut malheureuſement égorgé. Un autre qui avoit choiſi pour ſon théatre la place d'un jeu de paûme, emmenant ſon Lion pour le faire rentrer dans ſa cage, qui étoit à la porte de la rue, ſentit à ſa chaîne que l'animal, qui le ſuivoit d'aſſez loin, faiſoit réſiſtance & n'avançoit point: il retourna ſur ſes pas & trouva dans le milieu de l'allee du jeu de paume, le Lion déchirant, au pied d'un eſcalier, une ſervante qui s'y étoit imprudemment arrêtée pour le voir paſſer. Et le maitre eut toutes les peines du monde à ſe garantir de ſa fureur.

(22) *Il mange avec dedain le Biſcuit & l'Alpiſte.]* Le Biſcuit eſt une patiſſerie fort connue. Pour l'*Alpiſte*, c'eſt une graine qui ſert de nourriture aux

oiſeaux, ſur tout dans le tems de leur ponte, quand on veut les échauffer. Cette graine eſt ovale, d'un jaune pâle, tirant ſur iſabelle, brillante & comme luſtrée, C'eſt ce qu'on nomme vulgairement *graine de Canarie.*

(23) Voy. ce qui a été dit du lever & du coucher du *Soleil*, ſous la Note (16) du Liv. I.

(24) Voy. ce qui a été dit de l'*Horizon*, ſous la Note (27) du Liv. II.

(25) *Des plus brillans Métaux une abondante pluie.*] J'ai réduit en quatre vers François la penſée que Boëce avoit étendue en ſix vers Latins ſur l'Avare; & je n'ai point traduit ces deux ci qui n'ajoutent rien au premier.

Oneret que baccis colla rubri littoris
Ruraque centeno ſcindat opima bove.

(26) *C'eſt pourquoi Catule.*] *Caius* ou *Quintus Valerius Catule*, Poëte Latin, nâquit à Veronne ſous le ſeptième Conſulat de Caïus Marius & ſous le ſecond de Lucius Cornelius Cinna, 86. ans avant la naiſſance de J. C. & 668. de la fondation de Rome. On dit qu'il vint la première fois à Rome, à la ſuite de Manlius. Il y fut ami de Cicéron, de Plancus, de Cinna, & des plus grands hommes de ſon tems. Jules-Céſar le conſidéra auſſi, quoique ce Poëte l'eût traité peu favorablement dans ſes écrits; & l'on dit même qu'aiant vû des vers qu'il avoit faits contre

lui, il ſe contenta d'une legère ſatisfaction, & le pria le même jour à ſouper. Nous avons encore de lui 117. Epigrammes, ou autres petites pièces de poëſie; les autres étant perdues. Son ſtyle eſt du bon Siècle; mais il y a beaucoup d'obſcénités dans ſes vers.

(27) *Catule parlant de Nonius.]* C'eſt dans la IV. Epigramme que Catule s'apoſtrophant lui-même parle de *Nonius* & de Vatinius en ces termes:

> *Quid eſt, Catulle, quid moraris emori?*
> *Sellâ in curuli Struma Nonius ſedet:*
> *Per conſulatum pejerat Vatinius.*
> *Quid eſt, Catulle, quid moraris emori?*

Ce que j'interprète ainſi:

> Que tardes-tu, pauvre Catule,
> A deſcendre au rivage noir?
> Tu vois dans la chaiſe curule
> Nonius aujourd'hui s'aſſeoir.
> Vatinius, ſon digne émule,
> Bien que Conſul, ne fait pas voir
> Dans ce rang moins de ridicule,
> Ni de vices dans ſon pouvoir.
> Que tardes-tu, pauvre Catule,
> A deſcendre au rivage noir?

J'ai exprès ſupprimé de cette Epigramme le mot *Struma*, pour faire voir que ce n'eſt pas ſur ce mot que roule la penſée & ce qu'on appelle la pointe de l'Epigramme. Boëce dit que Catule appelle Nonius, *Struma*, ce qui eſt vrai : mais il ne paroît pas que Catule ait emploié ce terme autrement que comme un ſurnom de Nonius, auquel on l'avoit donné ſans doute, à cauſe qu'il avoit une des incommodités que les Latins appelloient *Struma*. Ces ſortes de ſurnoms ou de ſobriquets tirés d'une marque ou d'un défaut perſonnel, étoient ordinaires chez les Romains & ne dèshonoroient point ceux qui les avoient. Temoins les ſobriquets de *Cicéron*, de *Lentulus*, de *Cocles*, de *Luſcus*, de *Ceſar*, de *Fronton*, de *Brutus*, de *Rufus*, d'*Agrippa*, de *Craſſus*, d'*Axilla*, de *Barbatus*, de *Calvus*, de *Scævola*, de *Balbus* & de tant d'autres, que la mémoire ne me fournit pas en ce moment. D'ailleurs Catule auroit-il eu bonne grace de plaiſanter un homme ſur un défaut naturel dont nous ne ſommes point les maitres de nous corriger? Que dire donc de Boëce qui a emploié cette plaiſanterie, en l'attribuant fauſſement à Catule, qui n'avoit eu apparemment deſſein dans ſon Epigramme que de reprocher à Nonius ſon luxe extravagant? Nonius étoit un Senateur Romain, qui fut proſcrit par Antoine à cauſe d'une pierre précieuſe (Pline dit que c'étoit une Opale) qu'Antoine vouloit avoir, & que Nonius ne vouloit ni lui vendre ni lui donner. Il abandonna ſa charge & ſes biens, & s'enfuit avec cette bague que l'on eſtimoit 20. mille ſeſterces.

(28) *Dans la chaiſe curule.]* Voy. la Note 22. du Liv. II.

(29) *L'appelle* STRUMA.] Le mot *Struma*, dans le ſens propre ſignifie *Loupe*, *Boſſe* ou *Ecrouelles*, & dans le figuré, *perte*, *honte* ou *opprobre*. Cicéron s'en eſt ſervi dans ce dernier ſens.

(30) *Tel que Decoratus.*] On trouve dans Caſſiodore une Lettre écrite par le Roi Théodoric à un perſonnage de ce nom, auquel ce Prince donne la qualité de *Vir Devotus*, qui étoit propre aux Aſſiſtans, c'eſt à dire, aux Magiſtrats qui aſſiſtoient aux jugemens que rendoit le Maitre des Offices, pour en dreſſer les Actes & les écrire. Ce qu'il étoit néceſſaire de remarquer, afin de faire voir que cette qualité honoraire n'étoit donnée qu'à l'Officier, & nullement à ſon mérite perſonnel, puiſque *Decoratus* à qui Théodoric la donnoit, eſt traité par Boëce de Calomniateur & d'infame Bouffon. On croit que ce *Decoratus* étoit fils d'un Queſteur de même nom, frère ainé d'Honoratus qui lui ſucceda dans ſa charge, comme le dit Caſſiodore.

(31) *Du Conſulat.*] Voy. ce qui a été dit de cette charge ſous la Note (62) du Liv. I.

(32) *La Charge de Preteur.*] On lit dans pluſieurs Exemplaires *Præfectura*, c'eſt à dire, *la charge de Préfet de Rome.* Cette Préfecture fut établie par Auguſte. Meſſala Corvinus y fut le premier nommé, & ſe démit ſix jours après de cette Magiſtrature, diſant qu'elle étoit *incivilis*, c'eſt à dire que ſon autorité étoit trop grande & odieuſe aux Citoiens Romains. Tacite dit que ce fut Auguſte

qui dépoſa Meſſala, comme n'étant pas capable d'exercer cette charge. Quoiqu'il en ſoit, depuis il y eut toujours des Préfets de la Ville de Rome, dont la juriſdiction s'étendoit à cent milles à la ronde. Leur pouvoir étoit ſi grand ſous les Céſars, qu'ils connoiſſoient dans Rome des crimes de tous les Citoiens, & qu'en l'abſence de l'Empereur ils en tenoient la place. Mais du tems de Boëce, le Roi Théodoric poſſédant l'Italie, le Préfet avoit ſi peu d'autorité que ſa charge ne lui donnant pas dequoi la ſoutenir, les Sénateurs étoient obligés d'y contribuer de leurs deniers. C'eſt pourquoi Boëce dit que cette charge leur étoit onéreuſe. C'eſt le ſentiment de Murmel. Cependant j'ai cru, devoir ſuivre, avec les meilleurs Interprètes, les exemplaires où l'on lit *Préture* au lieu de *Préfecture*. La Préture étoit la ſeconde dignité de Rome. Ceux qui en étoient revêtus avoient toute l'autorité dans la ville en l'abſence du Conſul, dont ils étoient comme les collègues. Ils avoient comme eux la robe *prétexte*, la chaire *curule*, marchoient avec ſix Licteurs, & n'étoient qu'un an en charge, comme les Conſuls. Leurs fonctions étoient de rendre la juſtice aux Citoiens & aux étrangers, de préſider aux jeux publics, d'avoir ſoin des ſacrifices, de convoquer des aſſemblées du Peuple, d'indiquer des fêtes publiques, & d'en ordonner. Spurius Furius Camillus fut le premier qui exerça cette charge l'an 398. de la fondation de Rome. Or comme dans le tems de Boëce, les Sénateurs qui en étoient revêtus,

tus, étoient obligés de donner des jeux publics à leurs dépens; Voilà pourquoi il dit qu'elle leur étoit onéreuſe.

(33) *Aux Sénateurs.]* Voy. ce qui en a été dit ſous la Note (21) du Liv. II.

(34) *La Préfecture des Vivres.]* Ce qui prouve que cette charge avoit été autrefois très-honorable, c'eſt qu'Auguſte la reçut du Peuple Romain & la conſerva tant qu'il vécut, ou du moins ne s'en démit que peu de tems avant ſa mort en faveur de C. Turranius. Quelques uns diſent que cette charge fut établie la 15. année après l'expulſion des Rois de Rome ſous le Conſulat de M. Claudius Sabinus & de P. Servilius Priſcus l'an 260. de cette ville, 494. avant J. C. Mais il eſt plus certain qu'il n'en fut queſtion que trois ans après ſous le Conſulat de T. Geganius Macerinus & de P. Minucius Augurinus, auquel tems il y eut à Rome une grande chéreté de vivres; & l'on envoia en Sicile P. Valerius & L. Geganius pour en faire venir du bled. D'autres cependant veulent que L. Minutius ait été le premier Préfet des Vivres. Du moins eſt-il ſûr que cette charge ne fut créée qu'à l'occaſion d'une diſette de grains. Voy. les deux Notes ſuivantes.

(35) *Paſſoit pour un grand Perſonnage.]* Boëce ſemble faire ici alluſion au ſurnom de *Grand* que le Peuple Romain donna à Pompée, en reconnoiſſance des proviſions de bled qu'il avoit fait entrer dans

Rome en un tems de famine, comme le diſent Dion, Plutarque & Caſſiodore.

(36) *Qu'y a-t-il de plus avili que cette charge?*] Ce qui aviliſſoit la Préfecture des vivres au tems de Boëce, c'eſt que les fonctions de cette charge étoient unies à celles de Préfet du Pretoire, de telle ſorte que le Préfet des vivres n'avoit plus de juriſdiction, à ce qu'il paroît par Caſſiodore, que ſur les Boulangers & les Marchands de cochons.

(37) Le *malheureux Néron*] Voy. ce qui en a été dit ſous la Note (71) du Liv. II.

(38) *La Pourpre.*] Boëce parle de la *Pourpre Tyrienne* qui étoit reſervée aux Rois & aux Sénateurs Romains. C'étoit une étoffe teinte de la couleur d'une roſe parfaitement rouge. Je renvoie le Lecteur à ma Diſſertation ſur la Teinture des Anciens que je publierai inceſſamment à la tête de mes Mémoires des Arts.

(39) *Et les Rubis.*] Voy. ce qui en a été dit ſous la Note (38) du Liv. II.

(40) *Du Sénat.*] Voy. la Note (48) du Liv. I.

(41) *Les Siècles paſſés & le préſent ne donnent que trop d'exemples des calamités auſquelles les Têtes Couronnées ſont ſujettes.*] Pour ſervir d'éclairciſſement & de preuve à ce paſſage, je me ſuis propoſé de donner à la fin de cet ouvrage une *Hiſtoire abrégée des*

Princes malheureux dans toutes les Monarchies du Monde: Cette pièce étant trop longue pour trouver place dans ces Remarques.

(42) *Un Tyran qui connoiſſoit tous les dangers attachés à ſa condition*] Boëce parle de *Denys I.* Tyran de Syracuſe, devant lequel un certain Flateur nommé *Damoclès*, vantoit un jour le bonheur de la Roiauté. *Denys* voulant lui faire connoître combien cet état étoit miſerable par les alarmes & les périls qui en étoient inſéparables, le convia à un feſtin & le fit aſſeoir ſur un lit magnifique, au deſſus duquel il avoit fait ſuſpendre par un fil une épée nuë, prête à tomber à tout moment ſur la tête de *Damoclès*. Ce que celui-ci aiant remarqué, il en eut une telle fraieur, qu'il pria le Tyran de lui faire quitter une place ſi honorable mais ſi dangereuſe. Surquoi Denys lui dit alors: *Hé bien! voila l'image de mon bonheur qui vous paroiſſoit ſi digne d'envie. C'eſt ainſi que j'ai toujours la mort devant les yeux, me voiant environné d'ennemis qui ne cherchent qu'à ſe défaire de moi. Croiez que le vrai bonheur conſiſte à n'avoir rien à craindre.* Ce Tyran étoit fils d'un ſimple Citoien nommé Hermocrate, & fut dabord Capitaine général des Syracuſains contre les Carthaginois. En la 4. année de la XCIII. Olympiade, 405. ans avant J. C. il ſe rendit maitre abſolu de l'Etat, s'étant défait des autres Generaux ſes Collègues qu'il avoit accusés de trahiſon. Pour établir ſa Tyrannie, il augmenta la ſolde des Soldats, rappella les bannis, & ſe fit donner des gardes par le

Peuple. Depuis il ſoutint preſque toujours la guerre contre les Carthaginois; & après divers ſuccès il les chaſſa de Sicile. La ville de Reggio ſentit les effets de ſa cruauté, l'aiant priſe à diſcrètion l'an 387. après un Siège d'onze mois. Les Siciliens voulurent ſe délivrer de ſa domination; mais leur deſſein n'aiant pas réuſſi, ils augmentèrent le poids de leurs chaines, bien loin de les briſer. *Denys* avoit une paſſion extrême de paſſer pour bel eſprit, & ſur tout pour Poëte; mais ce fut inutilement. De grands hommes qu'il avoit auprès de lui, ſe moquèrent de ſes vers; & les Grècs en firent de même dans une aſſemblée célèbre. Ce qui le mit ſi fort en colère, que ne pouvant ſe venger de ces railleurs, il en devint plus cruel envers ſes ſujets. Son peu de reſpect pour les choſes ſacrées, eſt une marque de ſon naturel tyrannique. Il pilla grand nombre de Temples; & l'on remarque ſur tout qu'aiant ôté un manteau d'or à la ſtatue de Jupiter, il dit en ſe moquant, que ce manteau étoit trop froid en Hyver, & trop peſant en Eté; & que ce bon fils de Saturne devoit ſe contenter d'un manteau de laine qu'il lui donna. Une autrefois il arracha une barbe d'or à une figure d'Eſculape, ajoutant que c'étoit mal à propos qu'il en portoit une, puiſque ſon père Apollon n'en avoit point. Il mourut après un regne de 38. ans, âgé de 63. la I. année de la CIII. Olympiade, 386. ans avant J. C. Les Auteurs ne ſont pas d'accord ſur le genre de ſa mort, bien que tous conviennent qu'elle fut violente. Pluſieurs ont cru qu'il mourut d'un excès de bouche, qu'il fit en réjouiſſance de ce qu'il avoit été proclamé victorieux à Athènes aux jeux qu'on nommoit *Lénéens*, en l'honneur du Dieu Bacchus & des vendanges. Voy. la Note ſuivante. Horace fait mention de l'aventure de *Damoclès* dans ces vers du ſecond Livre:

Diſtrictus enſis cui ſuper impiâ
Cervice pendet, non Siculæ dapes
Dulcem elaborabunt ſaporem,
Non avium citharæque cantus
Somnum reducent.

(42*) *Un homme qui craind encore plus qu'il n'eſt craint.]* Le même *Denys* dont j'ai parlé dans la Note précédente étoit ſi craintif & ſi défiant, qu'on prétend qu'il avoit fait bâtir un palais ſouterrain où il s'enfermoit. Nul n'y pouvoit entrer habillé, pas même ſa femme ni ſon fils, de peur qu'ils n'euſſent des armes cachées ſous leurs habits. On ajoute qu'il n'oſoit ſe fier à un Barbier pour ſe faire raſer, & qu'il ſe brûloit la barbe. On raconte la même choſe de *Commode*, Empereur Romain, qui vivoit ſur la fin du ſecond Siècle de J. C. On dit auſſi qu'*Aléxandre*, Tyran de Phérès dans la Theſſalie, n'alloit jamais dans l'appartement de Thébé ſa femme quoi qu'il l'aimât paſſionnement, qu'à la ſuite d'un Barbare Thrace qui marchoit devant lui l'epée nue au poing; & qu'il envoioit toujours auparavant quelques uns de ſes Gardes qui fouilloient dans la garderobe de la Reine, pour voir s'il n'y avoit point d'armes cachées. Etoit-il poſſible qu'il doutât plus de la fidélité de ſon épouſe que de celle d'un Barbare? En effet malgré toutes ces précautions, elle ne laiſſa pas de trouver le moien de l'aſſaſſiner avec l'aide de Tiſiphonus, de Licophron & de Pitholaus frère de ce Tyran.

(43) *Que vous dirai-je de leurs Favoris?]* Solon a comparé les Favoris d'un Prince à des Jettons ou à des chiffres qu'un Banquier fait valoir ce qu'il veut, ſelon la place qu'il leur donne en calculant. Un autre a dit que des Favoris ſont ſemblables à des grains de ſable que le Prince ramaſſe à ſes pieds, qu'il élève autant qu'il lui plait, & quelquefois même au deſſus de ſa tête, mais qu'il fait retomber à terre auſſitôt qu'il ouvre la main. J'ai promis dans la Note (41) de donner à la fin de cet Ouvrage, une *Hiſtoire abregée des Princes malheureux dans toutes les Monarchies du Monde.* J'ai deſſein d'y joindre auſſi celle *des Favoris disgraciés*, & même *de tous les Grands hommes infortunés en toutes ſortes d'états*, ſi l'étendue de ce Volume me le permet.

(44) *Néron.]* Voy. ce qui en a été dit ſous la Note (71) du Liv. II.

(45) *Fit à Sénèque.]* Voy. ce qui en a été dit ſous la Note (24) du Liv. I.

(46) *Antonin.]* Boëce parle de *Baſſien Antonin*, ſurnommé *Caracalla* à cauſe d'un certaine caſaque à la Gauloiſe dont il voulut introduire l'uſage

à Rome. Ce Prince devint Empereur après la mort de ſon père Séptimius Sévère l'an 211. de l'Ere Chrétienne. Il étoit né à Lion dans le Palais de l'Antiquaille le 4. Avril 188. lorsque ſon père gouvernoit cette Province, & il y fut proclamé Empereur près de Vimi. Il avoit ſuccé dans ſon enfance le lait du Chriſtianiſme, aiant eu pour un de ſes Gouverneurs, Evodus de qui la femme & le fils étoient imbus de la Religion Chrétienne: enſorte qu'il donnoit des ſignes d'un fort beau naturel, ce qui le faiſoit aimer de tout le monde. Mais ſon père lui aiant ôté ceux qui lui inſpiroient des ſentimens de piété, il étouffa ces ſemences de vertu, & en fit un monſtre, penſant en faire un grand Prince. Ce fils impie & dénaturé voulut uſurper l'Empire par un parricide; car aiant tiré ſon épée pour tuer ſon père qu'il ſuivoit un jour, il eut conſommé ce crime, ſi ceux qui étoient à l'entour, faiſant un grand cri, n'euſſent fait tourner la tête à Sévère, à qui l'horreur d'une action ſi noire cauſa tant de chagrin, qu'il en mourut environ un an après. *Caracalla* venant alors à Rome pour prendre la Pourpre, fit mettre à mort les Médecins de ſon père pour n'avoir pas abregé ſa vie. Enſuite il poignarda ſon frère Géta, entre les bras de ſa Mère, ne voulant pas avoir de Compagnon ſur le Trône; & fit auſſi périr tous les Serviteurs de ce malheureux Prince, de même que ceux de ſon père: de ſorte que les Hiſtoriens de ce temslà comptent jusqu'à 20. mille perſonnes qu'il fit maſſacrer. Quelques uns ajoutent qu'il épouſa Julie, Veuve de ſon père, mais cela n'eſt confirmé, ni par Dion Caſſius, Auteur contemporain, ni par Hérodien. *Caracalla* étant paſſé en Orient, remplit la ville d'Aléxandrie du ſang de ſes habitans, parcequ'on lui avoit rapporté qu'ils avoient laiſſé échaper quelques paroles contre ſa perſonne. Abgare, Roi d'Edeſſe, l'étant venu voir à titre d'allié de l'Empire, *Caracalla* s'aſſûra de ſa perſonne & ſe rendit maître de ſes Etats. Il en uſa de même à l'égard du Roi d'Arménie & de ſes enfans, & envers Artaban Roi des Parthes, qu'il traita d'une manière ſi indigne, après les avoir trompés lâchement par une longue ſuite de fourberies & d'artifices. Tant de cruautés avancèrent ſa mort: quelques Officiers conſpirèrent contre lui; & comme il alloit d'Edeſſe à Carrhes, ville de Méſopotamie, un de ſes Centurions, nommé Martial, l'aſſaſſina, par ordre de Macrin, Préfet du Prétoire, qui lui ſucceda: il fit le coup dans le tems que *Caracalla* étoit deſcendu de cheval, pour aller à quelque néceſſité naturelle, & qu'il étoit éloigné de ſes Gardes. Ce fut une juſte punition de ſes crimes; car il étoit devenu l'objet de la haine de tout l'Empire & des Princes étrangers. Son règne fut de ſix ans deux mois & quatre jours depuis le 4. fevrier 211. juſqu'au 8 Avril 217. Il s'etoit fait donner le ſurnom de *Germanique*, après avoir vaincu certains Peuples d'Allemagne qui s'étoient revoltés, & voulut qu'on y ajoutât celui de *Parthique* & d'*Arabique*: ce qui fit dire à Helvius Pertinax, fils de l'Empereur de ce nom, qu'il y falloit encore ajouter celui de *Gétique*. C'étoit une équivoque dans laquelle Pertinax faiſoit malignement alluſion à la mort de Gèta, quoiqu'elle pût avoir rapport aux Goths qui étoient auſſi nommés Gètes: cette raillerie lui coûta la vie. On a des médailles de ce Prince, qui nous le repréſentent aiant l'entre deux des ſourcils froncé, les yeux enfoncés & la narine un peu retirée en haut, ce qui marque, dit-on, un homme penſif, diſſimulé & méchant: auſſi fut-il un des plus cruels Princes du Monde. Avec cela, il étoit adonné au vin & aux femmes, fier, inſolent, fourbe, haï de la Milice & de ſes Domeſtiques même. Il étoit de fort petite taille, presque chauve, bûvoit & mangeoit beaucoup: Son tempéramment mal ſain lui cauſoit de grandes incommodités qu'il prenoit ſoin de cacher. Ce qui eſt ſurprenant, c'eſt qu'un ſi méchant homme ait été mis au nombre des Dieux. Peut-être que Macrin, qui étoit l'auteur de ſa mort, voulut, en lui ſuccédant, ſe juſtifier de ce meurtre par cet honneur qu'il lui fit rendre. Peut-être auſſi que c'étoit l'eſprit de ce Siècle d'eſclavage, de donner aux plus mauvais Princes les plus baſſes flateries. Le Poëte Auſone a fait l'hiſtoire de *Caracalla* en quatre vers qui méritent de trouver place ici.

Diſſimilis virtute patri, & multo magis illi
Cujus adoptivo nomine te perhibes:
Fratris morte nocens, punitus ſine cruento,
In riſu populi tu Caracalla magis.

Ce qui revient à ceux-ci:

En courage, en vertu, diſſemblable à ton Père,
Et plus digne que lui du ſurnom de *Sévère*,
D'un fratricide afreux tu profanas tes mains,
Comme un autre en ton ſang dèshonora la ſienne:
Mais ton Frère à ſa mort fit pleurer les Romains
Et toi, *Caracalla*, tu fis rire à la tienne.

(47) *Papinien.]* C'étoit un célèbre & très-intègre Juriſconſulte, que Spartien appelle *l'Honneur de la Juriſprudence & le Tréſor des Loix.* Il vivoit dans le III. Siècle, & fut Avocat du Fiſc, puis Préfet du Prétoire ſous l'Empereur Sévère. Il eut beaucoup de part aux bonnes graces de ce Prince, qui lui fit l'honneur de lui recommander, en mourant, ſes deux fils, Antonin Caracalla & Septimius Géta, & de les mettre ſous ſa Tutelle. Tous deux aiant appris la mort de leur Père, dans la Grande Bretagne où ils étoient, revinrent enſemble à Rome, pour prendre poſſeſſion du Trône qu'ils devoient occuper, ſuivant les dernières volontés de Sévère. L'Animoſité qui les diviſoit, les tenoit réciproquement ſur la défiance. Géta étoit fort aimé du Peuple, à cauſe de ſes manières douces & honnêtes. Caracalla au contraire en étoit haï à cauſe de ſa brutalité. Ce dernier aiant dreſſé à ſon Frère pluſieurs embûches, que la prudence de *Papinien* rendit inutiles, prit enfin le parti de s'en défaire à force ouverte, & lui paſſa ſon épée au travers du

corps, entre les bras même de Julie leur mère commune, ſelon quelques Auteurs, ou mère de Gèta ſeulement, ſuivant les autres. Ce Prince n'avoit que 23. ans, lorsqu'il périt ſi indignement en l'année 212. Caracalla aiant commis ce crime, eut recours, dit-on, à *Papinien*, le priant de l'en juſtifier dans le Sénat & en public: Mais *Papinien* lui répondit, *qu'il étoit moins aiſé de pallier un parricide que de le commettre.* On ajoute qu'il refuſa de dicter un diſcours dans lequel Caracalla vouloit que pour rendre ſa cauſe meilleure, on outrageât la mémoire de ſon Frere; & que *Papinien* lui dit: *Accuſer un Frère innocent qu'on a tué, c'eſt un ſecond parricide.* Une ſi grande fermeté ne trouva point d'excuſe auprès d'un Prince dans l'ame duquel le crime avoit pris la place de la vertu. Il regarda cet homme incorruptible comme un ſecret complice de Gêta, & ſous ce prétexte il le fit mourir. On rapporte qu'étant entre les mains des Soldats, qui le trainoient au Palais pour le tuer, il dit, *que celui qui lui ſuccederoit dans la Préfecture, ſeroit le plus inſenſé des hommes, s'il ne vengeoit cette dignité que l'on attaquoit ſi cruellement.* Ces paroles furent une eſpèce de prédiction qui ne tarda pas à s'accomplir. Car Macrin, qui fut après lui Préfet du Prétoire, fit aſſaſſiner Caracalla & devint ſon ſucceſſeur à l'Empire, moins cependant par l'affection de l'Armée que par la néceſſité des affaires. *Papinien*, frappé d'un coup de hâche, tomba mort aux pieds de Caracalla, qui dit au Soldat par qui le coup avoit été porté: *C'étoit avec l'épée & non pas avec la hâche, que tu devois faire* *cette éxécution que je t'avois commandée.* Car il y avoit plus d'ignominie à périr par la hâche que par l'épée.

(48) *Sénèque offrit même à Neron de le mettre en poſſeſſion de ſes biens.]* Boëce parle d'un diſcours de *Sénèque* à Néron, qu'on lit au Livre XIV. des Annales de Tacite. Ce diſcours mérite de trouver place ici pour l'inſtruction des jeunes gens. „Voici, CESAR, la quatorzième année que j'ai „l'honneur d'être auprès de vous, & la huitième de „votre Empire. Depuis ce tems-là, vous m'avez „comblé de tant de biens & de richeſſes, qu'il ne „manque rien à ma félicité, que de la réduire dans „les bornes de la modération. Pour obtenir de „vous cette grace, je vous rapporterai de grands „exemples, que je ne prendrai point dans ma condition, mais dans la vôtre. AUGUSTE votre quadris-aieul, accorda à M. AGRIPPA ſon gendre, la „permiſſion de ſe retirer à Mitylène, & à C. MECENAS celle de prendre dans Rome même le répos „qu'il auroit pû trouver au dehors. Le premier „avoit acquis autant de gloire dans les Armes, que „l'autre dans les Affaires; & tous deux avoient reçu „de leur Maitre, d'amples mais de juſtes récompenſes de leurs grands ſervices. Moi, par quel endroit ai-je pû m'attirer vos libéralités? Si ce n'eſt, „par des études acquiſes dans l'obſcurité de mon „cabinet; mais devenues glorieuſes à la vérité par „l'honneur qu'elles ont eu d'être emploiées à l'inſtruction de votre jeuneſſe. En voila tout le

„mérite & le prix. Cependant vous avez eu tant de
„bontés pour moi, & vous m'avez ſi prodigieuſement
„enrichi, que je ne puis m'empêcher de dire ſouvent
„en moi-même: *Eſt-ce que de ſimple Chevalier ſorti*
„*du fond de la Province, je ſuis devenu un Grand-Seigneur?*
„*Ma nouvelle Nobleſſe va-t-elle de pair avec*
„*les plus anciennes? Où eſt en moi cet eſprit content de*
„*la médiocrité? Je ne penſe qu'à orner tant de jardins,*
„*à les rendre ſi magnifiques, à m'égarer dans mes maiſons*
„*de plaiſance, & je regorge des biens que me produit*
„*le revenu de tant de terres.* Ce qui me juſtifie cependant,
„c'eſt qu'il n'étoit pas de mon devoir de
„refuſer vos préſens. Mais nous avons tous deux
„mis le comble à la meſure, vous, en donnant comme
„Prince, tout ce que vous pouviez donner à un
„ami, & moi, en recevant comme ami, tout ce que je
„pouvois recevoir d'un Prince. Cependant cela
„même excite la jalouſie qui eſt véritablement au
„deſſous de votre grandeur, comme toutes les choſes
„mortelles, mais parcequ'elle me touche perſonnellement,
„c'eſt à moi d'y remédier. Si j'avois
„blanchi ſous les armes, ou que j'euſſe fait de longs
„voiages, je demanderois à me repoſer. Ainſi me
„trouvant au bout de la carriere de ma vie, incapable
„de ſupporter les moindres chagrins, & dans l'impuiſſance
„de ſoutenir le poids de mes richeſſes:
„je ſerois bien aiſe qu'un autre en prît le fardeau
„ſur lui. Ordonnez à vos Intendans de vous en
„mettre en poſſeſſion & de les adminiſtrer à votre
„profit. Je n'en ſerai pas plus pauvre. Au contraire
„j'y gagnerai le tems que je perds à embellir

„ces jardins & ces maiſons de campagne. Après
„tout il ſera glorieux pour vous d'avoir donné beau-
„coup à ceux qui ſavoient ſe contenter de peu.

(49) *La Fortune]* Voy. ce qui en a été dit ſous la Note (3) du Liv. II.

(50) *Si la proſpérité vous a fait un ami, l'adverſité vous en fera un ennemi.]* Ces amis ſont les images du Vertumne & du Protée de la Fable. Pétrone leur addreſſe fort à propos ces vers:

Cum Fortuna manet, vultum ſervatis amici:
Cum cecidit, turpi vertitis ora fuga.

On peut y joindre ces deux autres ſi connus d'Ovide:

Donec eris felix, multos numerabis amicos:
Tempora ſi fuerint nubila, ſolus eris.

Tout cela revient à cette parodie de la Strophe de l'Ode de Rouſſeau ſur la Fortune.

Montrez-nous, Amis peu ſolides,
Votre fauſſe ſincerité:
Voions comment vos cœurs perfides
Soutiendront notre adverſité.
Tandis que du Deſtin propice
Nous vivons ſous l'heureux auſpice,
Notre *bonheur vous éblouit.*
Mais au moindre revers funeſte,
Le masque tombe, l'homme reſte,
Et l'Amitié *s'évanouit.*

(50) De

(51) *De l'Aurore au Couchant s'étende]* Voy. la Note (11) du Liv. I.

(52) *Je veux que de l'Inde]* Il eſt ici queſtion des *Indes* Orientales: car pour l'Amérique, que les François & les Eſpagnols nomment *Indes* occidentales, quoiqu'improprement, elle n'étoit pas encore découverte au tems de Boëce. Les *Indes* orientales ont pris leur nom du fleuve *Indus* qui leur ſert de bornes au couchant. Les naturels du païs & ſur tout ceux de deça le Gange, l'appellent *Indoſtan*. C'eſt une des grandes régions de l'Aſie, qui s'étend depuis le 106. degré jusqu'au 150. de longitude & du 7. au 41. de latitude Septentrionale. Ce païs eſt ſéparé de la Perſe à l'occident, par une longue chaîne de montagnes; au Levant il eſt borné par le Gange, & par les monts Damaſiens & le Méandre qui le ſeparent de la Chine; au Midi par le Golfe de Bengale & la mer des Indes, en deſcendant jusques à Calecut; & au Septentrion par le mont Imaüs. Le fleuve Indus ſort du mont Paropamiſe, qui fait partie du Caucaſe & reçoit dans ſon lit dix-neuf autres fleuves, dont l'Hydaſpe & l'Hypaſis ſont les plus renommés.

(53) *A l'Iſlande.]* J'ai rendu par ce terme, celui de *Thule*, dont Boëce s'eſt ſervi, & que l'on trouve auſſi dans ces vers du I. Liv. des Georgiques de Virgile:

> . . . *ac tua Nautæ*
> *Numina ſola canant, tibi ſerviat ultima Thule.*

Auſſi bien que dans ceux-ci de la Medée de Séneque:

Venient annis
Sæcula ſeris, quibus Oceanus
Vincula rerum laxet, & ingens
Pateat tellus, Tiphyſque novos,
Detegat orbes, nec ſit terris
Ultima Thule.

Et encore dans ce paſſage de Solin, chap. 25. *Multæ & aliæ circum Britanniam inſulæ, è quibus Thule ultima, in qua æſtive ſolſtitio ſole de Cancri ſydere, faciente tranſitum, nox pœne nulla.* C'eſt à dire: „Il y a pluſieurs autres Isles aux environs „de la Bretagne (Les Anciens appelloient ainſi l'Angleterre) dont la dernière eſt *Thulé*, dans laquelle „il n'y a presque pas de nuit dans le ſolſtice d'Eté, „lorsque le Soleil paſſe au ſigne de l'Ecreviſſe. Il paroît par là que la *Thulé* des Anciens étoit la plus ſeptentrionale de Isles Orcades à l'extremité de l'Ecoſſe. En effet il n'eſt guères vraiſemblable que les Romains aient eu connoiſſance des Isles qui pouvoient être plus loin, puisqu'ils n'étendirent point leurs navigations de ce côté-là. Cependant il a plû aux Auteurs modernes d'appliquer à l'*Islande* ce que les Anciens ont dit de la *Thulé*, quoique la découverte de l'*Islande* ſoit plus récente; & à leur éxemple, j'ai cru pouvoir en uſer de même. Cette Isle dont la longueur eſt de deux cens lieuës françoiſes, & ſa largeur d'environ cent lieuës, fut reconnue par un Capitaine appellé Nadocus, qui la nomma *Sneland*, c'eſt à dire, *païs de neiges*. En 872. un Suédois nommé Gardanus ou Gardarus, la reconnut plus éxactement, & l'appella de ſon nom *Gardas-holm*, c'eſt à dire, *Isle de Gardarus*. Enſuite un Pirate de Norwege, appellé Flocco, lui donna le nom d'*Island*, qui lui eſt demeuré, & qui ſignifie, *païs de glaces*. Dans le tems de ſa découverte, elle étoit déſerte, mais les Norwegiens l'ont peuplée. Son plus long jour d'Eté, lorsque le Soleil entre au premier degré de l'Ecreviſſe, eſt de 24. heures, & la nuit n'eſt que d'un inſtant: comme au contraire en Hiver, lorsque le Soleil entre au Capricorne, il n'y a qu'un moment de jour, & la nuit eſt de 24. heures. Ce récit, qui eſt tiré du Moreri & de la Martinière, revient en partie à ce que Solin dit de ſa *Thulé*. Mais il n'eſt pas tout à fait contraire à l'idée que Céſar & Pline avoient d'*Albion*, c'eſt à dire de l'Angleterre jointe à l'Ecoſſe. „Dans un Isle de ce païs-là, dit „le premier, quelques uns prétendent qu'il y a trente jours de nuit en hiver, ce qui n'eſt pas certain: „on remarque ſeulement, par des horloges d'eau, „que les nuits ſont plus courtes en ces quartiers-là „qu'en Gaule. Il appelle cette Isle *Monë*, & ajoute „qu'elle eſt entre la terre d'*Albion* & l'Hibernie. „On a connu de notre tems, dit l'autre Hiſtorien, „que cette terre d'*Albion* étoit une Isle, après en „avoir fait le tour du côté du Septentrion, où l'on a „découvert encore d'autres Isles plus éloignées, „qu'on appelle *Orcades*,* & l'Hibernie même qu'un

„éternel

„éternel hiver déroboit à notre vûe. Il parle enſuite de l'Ecoſſe, & ajoute: „Les jours y ſont plus ‚longs que parmi nous, & la nuit fort claire, principalement vers le bout de l'Iſle, où il y a peu de ‚diſtance entre la fin du jour & le commencement d'un autre. On dit-même qu'en un tems „clair & ſerein, on ne perd pas tout à fait la „lumière, & qu'on la voit tourner ſur l'Horizon; de ‚ſorte qu'à le bien dire, on n'y voit jamais lever ni ‚coucher le Soleil.„ Tacite dit que cette Iſle eſt bornée au Septentrion, par une vaſte mer qui eſt ſans bornes & ſans limites; d'où l'on peut, ce ſemble, inférer que l'*Islande* n'étoit point encore découverte; que par conſéquent elle n'eſt point la *Thulé* que l'on connoiſſoit dès-lors; & que cette dernière étoit les *Orcades*, comme je l'ai dit ci-deſſus, ou peut-être les Iſles de *Schetland*, qui ſont à 80. milles au Nord-Eſt des *Orcades*, du côté de la Norwege au 61 & 62 degré de latitude.

(54) *D'où vient qu'un Poëte Tragique*] Ce Poëte eſt *Euripide*, qui nâquit dans l'Iſle de Salamine, la première année de la LXXV. Olympiade, 480. ans avant J. C. Le paſſage que Boëce en rapporte, eſt tiré de ſa Tragédie grèque d'Andromaque. Le voici en entier, tel que George Rataller l'a traduit en Latin:

Opinio, ô opinio; quam multa tu
Milia hominum nihili, loci que nullius,
Inflas tumente ſpiritu! Sed gloriam,
Quæ fonte vero profluit, egregiam puto:
Quæ falſa origine naſcitur, flocci æſtimo.
Fortunæ enim acceptum hoc referre convenit.

Mais ce paſſage prouve bien qu'on peut être perſuadé d'une choſe que l'on ne pratique point. Car *Euripide* étoit le plus vain de tous les hommes. Un jour le peuple d'Athènes ſouhaitant qu'il retranchât un certain endroit d'une de ſes Tragédies; il ſe préſenta ſur la Scène, & dit tout haut: *je ne compoſe point mes ouvrages, pour prendre des leçons de vous, mais pour vous en donner.* Une autre fois ſe plaignant au Poëte Alceſte, que depuis trois jours il n'avoit pû faire que trois vers, quoiqu'il eût travaillé ſans relâche: l'autre lui répondit qu'il en avoit fait une centaine fort aiſément. *Mais*, reprit Euripide, *il y a cette différence entre les miens & les vôtres, que les miens perceront toute l'étendue des Siècles, & que les vôtres ne dureront que trois jours.* A l'entendre pourtant, il trouvoit mauvais que l'*Opinion*, enflât d'orgüeil des hommes de néant (*nihili, locique nullius*, dit-il ci-deſſus). Mais qu'étoit-il autre choſe? Sa Mere vendoit des herbes à Salamine. Il fut élevé, comme on élevoit chez les Grècs ceux dont on vouloit faire des Athlètes. Ses pièces remportèrent rarement le prix aux jeux Olympiques. Ariſtophane le traita même ſi ignominieuſement dans ſes Comédies, qu'il le contraignit à quitter le Théatre. Je conviens qu'il n'a pas tenu à Solin d'en faire un Perſonnage de conſéquence, jusqu'à dire que ce Poëte s'étant retiré à la Cour du Roi Archélaüs, il y fut élevé au rang de Miniſtre d'Etat. Mais, outre que Solin n'étoit point ſon contemporain, & qu'il pourroit avoir été mal informé de ce fait, il eſt peu vrai-ſemblable qu'un homme qui avoit paſſé ſa vie à compoſer des Tragedies, arrivant dans une Cour étrangère, en ait aſſez connu les intérêts, je ne dis pas, pour y accepter cette place (car il avoit aſſez de préſomption pour croire qu'il la méritoit) mais je dis, pour perſuader à cette Cour, qu'il en étoit véritablement digne. Perſonne ne doute, par exemple, du mérite de M. de Voltaire, qui eſt plus grand à tous égards que celui du Poëte Grèc. Cependant ſeroit-il croiable que cet homme d'eſprit venant à une Cour telle que celle de Berlin, qui eſt ſans contredit celle où l'on rend le plus de juſtice à ſes talens, on lui confiât, en arrivant, l'adminiſtration des affaires de l'Etat.

(55) *Ce qu'on appelle communément Nobleſſe.*] J'en ai déja parlé ſous la Note (7) de ce Livre. Mais il ne ſera pas inutile d'y joindre ici quelques autres remarques. „La Nobleſſe, dit Ariſtote, a paſſé preſque univerſellement pour une „choſe honorable. Tous les hommes en ont fait „cas, parcequ'il eſt vraiſemblable que des hom„mes meilleurs que les autres doivent produire „des Enfans qui leur reſſemblent: car être Noble „n'eſt autre choſe, que d'hériter avec le ſang, le „mérite & la vertu de ceux dont on eſt ſorti. C'eſt dans cette perſuaſion que les Romains avoient coutume de préférer les Nobles & fils de Nobles, hommes de bien, pour les élever aux charges; n'imitant point en cela les Athéniens, qui tiroient leurs Magiſtrats indifféremment de tous les ordres de

leur République. „Nous autres, dit Cicéron, nous „favoriſons toujours ceux qui joignent l'avantage „d'une naiſſance diſtinguée à leur probité perſonnelle, tant parcequ' il eſt utile à la République „que les Nobles ſoient dans une condition digne de „leurs ancêtres, qu'à cauſe que nous chériſſons la mémoire de ceux qui ont bien mérité de la Patrie, „tout morts qu'ils ſont. „ Dans les derniers tems de la République, le titre de *Nobleſſe* devint ſi conſidérable, que les fils des Empereurs, qui étoient nommés Céſars, joignoient à cette qualité celle de *Nobiliſſime*, qui fut même donnée ſéparément aux enfans de Conſtantin, auſſi bien qu'aux femmes de Criſpus & de Jules Conſtance, & encore depuis aux enfans de Charlemagne. Au reſte, pour appliquer ici ce que Deſpréaux a dit dans ſa Satyre contre les *Nobles*, imitée de la VIII. de Juvenal:

> Si *la Nobleſſe* enfin *n'eſt pas une chimère,*
> *Quand ſous l'etroite loi d'une vertu ſévère,*
> *Un homme iſſu d'un ſang fécond en demi-Dieux,*
> *Suit* conſtamment *la trace où marchoient ſes Aieux*:

Il faut convenir cependant qu'il y a bien des *Nobles* à qui l'on pourroit reprocher, ce que ces Deux Poëtes ont reproché aux Nobles de leur tems. „De „quel mérite ſont pour vous, leur diroit-on, les „armoiries dont vous chargez vos écuſſons? A quoi „bon faire parade d'une ancienne origine, & ex„poſer dans un veſtibule une longue ſuite des por„traits de vos ancêtres à demi effacés, ou de leurs

„ſtatues mutilées & méconnoiſſables? Quoi! l'avantage que vous avez d'être de la race des Corvins, „ſe terminera-t-il à montrer avec une longue baguette, que celui ci étoit votre tris-aieul, qui a „fait tels ou tels exploits, ſi vous déshonorez ſes „grandes actions, par une vie infame & ſcandaleuſe; ſi vous paſſez les nuits au jeu ou ailleurs; ſi „vous ne commencez à dormir qu'à l'Aurore naiſſante, au moment que vos Ancêtres, ces braves „Capitaines, mettoient en marche leur armée? „Vous êtes du ſang de ce Fabius qui défit les Allobroges. Hercule, à qui l'on a érigé des autels, eſt „un de vos aieuls: j'en conviens: mais pourquoi „vous en glorifier, ſi vous êtes un lâche, un traître, „un fourbe, un esclave des plus brutales paſſions? „Quoi, votre buſte eſt placé parmi ceux de tous ces „illuſtres Perſonnages! Qu'on l'abatte, qu'on le „briſe; il les avilit & les dégrade. Vous avez beau „vous y faire repreſenter en Héros: cela ne m'éblouit point. *La vertu ſeule eſt la vraie Nobleſſe.* „Soiez un Druſus, un Coſſus, un Paul Emile; mais „ſoiez-le par l'intégrité de vos mœurs. Si vous êtes „Conſul, que vos vertus marchent devant vos faisceaux. Le *premier de tous les biens, c'eſt d'avoir les belles* „*qualités de l'ame.* Vos actions, vos diſcours, vous „ont-ils acquis la reputation d'un homme plein de „candeur, de droiture & de probité? En ce cas, je „vous reconnois pour Noble; je trouve en vous ce „que j'y cherche; vous êtes un Coſſus, un Silanus, „tout ce qu'il vous plaira; choiſiſſez. J'applaudis „à votre Patrie, de ce que le Ciél lui a fait préſent

„d'un citoien ſi rare & ſi accompli. Hé! pour quoi „ne m'écrierois-je pas alors? *Le voila cet homme incomparable!* Les Egyptiens font bien la même exclamation, quand ils ont trouvé leur bœuf Apis. „En effet un homme indigne de ſa naiſſance, & qui „ne m'offre qu'un vain nom, doit-il paſſer pour „Noble? Quand nous voulons rire & nous divertir; nous diſons du Nain d'un de nos grands „Seigneurs, que c'eſt un Géant, un Atlas; que ſon „Nègre eſt blanc comme un Cygne; que ſa fille, „quelque petite & contrefaite qu'elle ſoit, eſt une „autre Europe. A-t-il de vilains chiens, galeux, pelés? ce ſont des animaux tout charmans. A ce „compte, vous, Monſeigneur, qui vous piquez d'être „d'une illuſtre naiſſance, ſi vous n'y prenez garde, „vous ſerez ſur ce ton-là le premier homme du monde. C'eſt à vous, Rubellius, oui c'eſt à vous-même „que je parle. Vous deſcendez de la famille des „Druſus en droite ligne: vous en êtes tout fier; „comme ſi, par vos actions, vous vous étiez rendu „digne de cette haute Nobleſſe. Méritez-vous d'avoir pour mère une petit-fille d'Iulus, plus-tôt que „quelque femme du commun? *Allez, Canaille,* dites vous, *miſérables que vous êtes, pouvez-vous ſeulement dire de quel païs étoient vos grand peres? Mais „moi! je ſuis un deſcendant de Cécrops!* Grand bien „vous faſſe, digne fils de Cécrops! Je vous félicite „d'une ſi illuſtre extraction. Puiſſiez-vous en joüir „long-tems & avec joie! Cependant ces citoiens „que vous mépriſez, parcequ'ils ne ſont pas de „qualité, plaident ordinairement pour les gens de

„votre rang, fort ignorans pour la plus-part. Car
„n'eſt-ce pas de la lie du Peuple que nous voions
„ſortir tous les jours d'excellens Advocats, d'habiles
„Juriſconſultes? Mille jeunes gens, tout roturiers
„qu'ils ſont, ne laiſſent pas d'avoir du cœur:
„ils prenent le parti des armes, vont combattre les
„ennemis ſur les frontières de l'Empire, & tenir les
„Bataves dans l'obéiſſance & le reſpect. Mais vous!
„vous êtes fils de Cécrops & puis c'eſt tout: vous
„reſſemblez à une ſtatue de pierre, on ne peut
„mieux. Votre tête n'en eſt pas à la vérité, car
„elle remue d'une manière même aſſez ridicule: à
„cela près, c'eſt la même choſe. Dites moi un peu,
„illuſtre deſcendant de Cecrops, qui ſont ceux
„d'entre les animaux qu'on eſtime le plus?

On fait cas d'un Courſier, qui fièr & plein de cœur,
Fait paroître, en courant, ſa bouillante vigueur:
Qui s'eſt cent fois *couvert d'une noble pouſſière*
Et volant le premier au bout de *la carrière,*
A laiſſé loin de lui les autres en chemin:
Mais la poſtérité de Corythe ou d'Hirpin,
Sans reſpect pour le ſang *dont elle eſt deſcendue,*
Quand ce n'eſt qu'une roſſe, au hazard eſt vendue.

„On n'a égard ni à la nobleſſe ni aux victoires de
„ſes aieuls: On la donne à vil prix: On lui fait tirer
„la charrue, ou bien on la conduit au moulin
„pour y tourner la meule. Afin donc qu'on
„admire dans vous votre propre mérite, & non
„pas un mérite étranger; faites de belles actions,
„qui

„qui nous donnent ſujet d'ajouter de nouveaux titres à ceux dont on a honoré vos ancêtres, à qui vous devez tout. Rubellius, on dit que vous êtes ſuperbe, bouffi de gloire & tout fier d'avoir droit de dire: L'*Empereur mon Couſin.* O qu'il eſt rare dans cette élevation, d'avoir un peu de ſens commun! Vous comptez ſi fort ſur la gloire de vos parens, que vous ne vous mettez nullement en peine d'en acquérir. Mais *c'eſt un grand malheur, de n'être appuïé que ſur le mérite d'autrui. Ces bâtimens ſoutenus de colomnes, tombent dès qu'on les a retirées. La vigne rampante a recours aux échalas pour s'élever.* Ce que je viens de vous dire, ne ſont pas des ſentences vaines, & ſeulement de belles maximes: Ces choſes ne ſont pas moins vraies que les Oracles de la Sybille. Si vous êtes homme d'honneur, fidèle ami; alors ſoiez iſſu, ſi vous voulez, de Picus, des Titans, de Promethée même: feuilletez les Hiſtoires: voiez de quels Héros, de quels Monarques il vous plaît de deſcendre: je vous le permets. Mais ſi l'amour & toutes les autres paſſions vous poſſédent: ſi vous paſſez le jour dans votre lit & la nuit entre les bras d'une courtiſane; ſi vous n'avez pas honte de renoncer pour elle à la Société de vos meilleurs amis & des plus honnêtes gens; ſi enfin vous vous rendez mépriſable aux yeux de vos propres Domeſtiques: tous vos aieux dépoſent alors contre vous: leur mérite éclatant eſt une eſpèce de flambeau à la faveur duquel on découvre votre ignominie. *Plus un homme a de naiſſance, plus il eſt élevé en dignité, & plus le crime qu'il commet, paroît énorme.*

„Finiſſons. Que Therſite, le lâche, le miſérable Therſite, ſoit votre père; qu'importe? Si vous êtes un autre Achille en courage & en valeur: cela vous eſt plus glorieux que ſi vous étiez fils d'Achille & que vous ne fuſſiez qu'un Therſite. Et cependant, quelle folie! pour reprendre de bien-haut l'origine de votre race, vous allez remonter à quelque infâme ſcelerat. Allez, le premier de votre famille étoit peut-être un Vacher, ou. . . . . Le dirai-je? Non. Taiſons-nous.

(56) *Un certain homme trouva ſes bourreaux dans ſes propres enfans.]* C'eſt le triſte, mais le trop ordinaire fruit d'une mauvaiſe éducation; car nous naiſſons malheureuſement vicieux; & il n'y a que l'éducation, aidée d'un naturel facile à dompter, qui puiſſe corriger en nous notre penchant au mal. De là vient qu'un certain homme, comme le raconte Ariſtote, aiant été accuſé d'avoir battu ſon père, s'en excuſa, *par la raiſon*, diſoit-il, *que mon père battoit le ſien dans ſon tems; & que celui-ci*, en montrant ſon jeune Enfant, *me battra auſſi quand il ſera grand. Car cela eſt naturel à notre famille.* Le P. Baptiſte Mantoüan, Poëte Latin du XV. Siècle, a peint dans ſes vers le malheur d'un Pere, tel que celui dont parle Boëce. Voici ce qu'il en dit:

Sæpius in natis ſævum pater educat hoſtem,
Cum que ſuo ignorans interfectore jocatur.
Sæpe ſibi lachrymas, ſperant dum gaudia matres,
Atque ſuæ paſcunt ventura opprobria genti.

C'eſt à dire:

Souvent dans un enfant qu'il eleve en ſon ſein,
Un pere infortuné nourrit ſon aſſaſſin.
O Prodige d'horreur! il baiſe le perfide,
Qui dans ſon cœur cruel médite un parricide:
Tels ſont les fruits amèrs d'un agréable éſpoir
Qu'une mère crédule oſoit en concevoir,
Lorsque, pour le malheur de ſa triſte patrie,
Elle même allaita ſon enfance chérie.

Les Romains n'avoit point fait de Loix contre les Parricides, parcequ'ils ne croioient pas qu'il y eût un homme aſſez méchant pour tuer ſon père ou ſa mère. *L. Oſtius* fut le premier qui tua ſon père 500. ans après la mort de Numa; & alors la Loi *Pompeia* fut faite, qui ordonnoit que celui qui ſeroit convaincu de ce crime, après avoir été fouetté jusqu'à l'effuſion du ſang; ſeroit enfermé dans un ſac de cuir, avec un chien, un ſinge, un coq & une vipère, & jetté ainſi dans la mer ou dans le plus prochain fleuve.

(57) *Une penſée d'Euripide.]* Voy. plus haut ſous la Note (54) ce qui a été dit en général de ce Poëte. La penſee que Boëce en cite ici, eſt de ſa Tragédie d'Andromaque dans laquelle Ménélaüs dit, ſuivant l'interpretation de Ratallerus:

- - *Mortalibus ſunt omnibus*
Jucundiores liberi vita, ipſa ſunt

Illi anima. Qui dictum hoc, inexpertus negans
Suggillat, ille & angitur animo minus,
Eaque in ipsâ adverſitate beatus eſt.

C'eſt à dire:

Les dignes fils d'un Père à qui l'on porte envie
Font ſes plaiſirs, ſa joie & l'ame de ſa vie.
Quiconque a le malheur d'ignorer cet état
Pour avoir conſtamment gardé le célibat,
A l'éſprit moins troublé d'une peine importune,
Et devient même heureux par ſa propre infortune.

On raconte à ce ſujet une hiſtoire de Solon qui peut trouver place ici. Thalès de Milet s'entretenant un jour avec lui, le diſcours tomba ſur le mariage, & ſur les enfans qui en ſont les ſuites. Solon qui, quoique Philoſophe, étoit marié, exageroit les avantages de cet état, & paroiſſoit ſurpris de ce que Thalès avoit toujours eu de l'éloignement pour le mariage. Celui-ci voulant avoir ſa revanche, gagna un homme pour l'engager à dire qu'il avoit fait depuis peu un voiage d'Athènes à Milet; où il n'y avoit rien de nouveau, ſinon qu'il y étoit mort le fils unique d'un homme diſtingué, qui n'étoit pas citoien de Milet; que toute la ville étoit affligée de cette perte; que le nom du père lui étoit échapé; mais que s'il l'entendoit prononcer, il pourroit s'en reſſouvenir. Le lendemain cet homme, comme il en étoit convenu avec Thalès, vint l'aborder dans la place publique, où il ſe promenoit avec Solon, ſuivant leur coutume. Dès qu'il eut fait mention du jeune homme mort, Solon attentif à ce recit, lui demanda tout troublé: Si le père ne s'appelloit pas *Solon?* & l'autre lui aiant dit *oui*; il ſe laiſſa aller à un ſi grand déſeſpoir, qu'oubliant & ſon caractère & le lieu public où il étoit, il ſe roula par terre, s'arracha les cheveux & la barbe, & attira toute la populace au bruit de ſes gemiſſemens. Thalès, temoin de cette Scène dont il avoit été l'auteur à deſſein, s'approchant alors de Solon & lui prenant la main: *Raſſurez-vous,* lui dit-il, *Solon; votre fils n'eſt pas mort. Mais j'ai voulu vous faire éprouver à quel point d'extravagance l'amour paternel porte les hommes, & combien eſt ſage celui qui peut avec bienſéance fuïr cette gêne d'eſprit.*

(58) *L'Abeille.*] Voy. ce qui en a été dit ſous la Note (42) du Liv. II. On dit que les *Abeilles* laiſſent leur aiguillon dans la piqueure qu'elles font, & meurent auſſitôt après. Mais c'eſt un conte. On dit auſſi que leur Roi ou leur Reine n'a point d'aiguillon. C'eſt pourquoi, quand le Pape Urbain VIII. qui portoit pour armes trois *Abeilles*, monta ſur le St. Siège, on fit à ſa louange cette Epigramme en forme de Dialogue entre un François, un Eſpagnol & un Italien:

Le François.

Gallis mella dabunt, Hiſpanis ſpicula figent.

L'Eſpagnol.

Spicula ſi figent, emorientur Apes.

L'Italien.

Cunctis mella dabunt, nulli ſua ſpicula figent,
Spicula nam Princeps figere neſcit Apum.

(59) *De Flore.]* Voy. ce qui en a été dit ſous la Note (68) du Liv. I.

(60) *Avec le Papillon]* Ce n'eſt pas ſans raiſon que je joinds ici cet inſecte à l'Abeille. Le Papillon eſt le ſymbole de l'inconſtance, qui eſt auſſi le caractère des Plaiſirs, des Amours & de la Volupté.

(61) *Partage la douce Ambroſie.]* Je parle du ſuc des Fleurs, dont l'Abeille compoſe ſon miel. Les Poëtes ont feint que les Dieux ſe nourriſſoient d'*Ambroſie*, qui étoit ainſi nommée, parceque ceux qui en mangeoient, devenoient immortels.

(62) *Laiſſe en fuiant ſon aiguillon]* Voy. ci deſſus la Note (58).

(63) *Les Elephans en groſſeur.]* L'*Eléphant* eſt non ſeulement le plus gros, mais encore le plus ſpirituel de tous les animaux terreſtres à quatre pieds, s'il en faut croire les merveilles que les Anciens & les Modernes en racontent à l'envi. Il a un poil ras ſemblable à celui des Bufles. Son cuir eſt noir, épais & dur à percer, quoiqu'on le ſente doux au toucher. Il a la tête groſſe, mais peu proportionnée

à la groſſeur énorme de ſon corps. Ses yeux ſont très petits; ſon coû fort court; & ſes oreilles larges de deux palmes, pendantes, & faites à peu près comme les ailes des Chauves-ſouris. Son nez, qu'on appelle ſa Trompe, eſt long & creux comme une groſſe Trompette, & il lui ſert de main pour prendre avec adreſſe tout ce qu'il veut, ou pour puiſer de l'eau, qu'il boit ou qu'il rejette en ſe jouant. C'eſt pourquoi Ciceron l'appelle *Manus*. Il eſt fait d'un gros cartilage qui lui pend entre les dents. Ses dents ſont recourbées: on les nomme *Morfil*, quand elles ſont entières, & *Yvoire* quand elles ont été ſciées & miſes en œuvre par les Tabletiers: elles ſont au nombre de deux qui ſortent de chaque côté de la machoire. Les dents des Elephants des Indes n'ont guères que trois ou quatre pieds de long; mais celles des Eléphans d'Afrique, ſur tout de Bombain & de Mozambique, n'ont pas moins de dix pieds; & deux hommes auroient aſſez de peine à en ſoulever une ſeule. Ses jambes ſont rondes & d'égale groſſeur par tout, avec des jointures propres à les plier, & dont effectivement il ſe ſert à ſe mettre à genoux & à ſe coucher, malgré l'ancienne & fabuleuſe opinion qui lui refuſoit cette commodité. Il a le pied rond, large de deux ou trois palmes, tout couvert de durillons, & a 25. ongles ſemblables aux coquilles de S. Michel. Son pied eſt ſi sûr qu'il ne fait jamais un faux pas, en quoi il eſt bon à paſſer les montagnes. De ſon ſimple pas il atteint le hommes à la courſe, & il fait 3000. pas par heure. Enfin ſa queue eſt faite comme celle du Bufle des Indes & a trois palmes de long. Il nage mieux qu'aucun autre animal que ce ſoit. Il s'en trouve en Afrique une ſi grande quantité qu'on les y voit errer par troupes, comme on voit ailleurs les troupeaux de taureaux & de vaches les plus nombreux. On les prend en les faiſant tomber dans des foſſes couvertes de branches d'arbre & de terre.

(64) *Les Taureaux en force.]* Il eſt vrai que les *Taureaux* ſont très forts. Oppien en a écrit beaucoup de choſes dans le Liv. 2. de ſon Poëme de la Chaſſe, depuis le vers 43. jusqu'au 175. Avant lui, Virgile en avoit parlé dans le Liv. 3. de ſes Georgiques, & tous deux ont pris plaiſir à décrire les combats furieux que ces Animaux ſe livrent entre eux. Les Poëtes comptent entre les grands travaux d'Hercule, la défaite d'un *Taureau* qui déſoloit l'Isle de Crète. Les Relations de l'Amérique diſent que ceux qui y vont à la chaſſe du *Taureau* ſauvage, ſe couvrent, à l'approche de l'animal, de quelque gros arbre, pour ſe mettre à couvert de ſa fureur, s'il n'a pas été tué du premier coup, n'y aiant rien de ſi terrible que ces animaux lorsqu'ils ſont bleſſés. Leur principale force eſt dans la tête & dans les cornes, avec lesquelles ils font de larges & de profondes bleſſures. C'eſt ce qui a fait dire à Virgile dans la deſcription de leurs combats.

Illi alternantes multa vi prœlia miſcent
Vulneribus crebris: lavit ater corpora ſanguis,

Verſa que in obnixos urgentur cornua vaſto
Cum gemitu.

(65) *Les Tigres à la courſe.*] Le *Tigre* doit ſon nom à ſa vîteſſe; car le mot *Tigre* dans la langue des Médes, ſignifie une *Flêche*; & c'eſt auſſi ce qui a fait donner ce nom à un Fleuve d'Aſie, qui eſt extrêmement rapide. Le *Tigre* eſt un animal féroce & cruel, qui a les yeux brillans, le coû fort-court, les dents, ainſi que les ongles, très-aigues, & la peau tachetée. Le Malabar eſt le païs où l'on trouve le plus de *Tigres*. Il y en a de trois ſortes, qui ſe diſtinguent par la grandeur. Le plus petit eſt comme un gros chat d'Eſpagne, aiant un cri effraiant & ſemblable au mugiſſement du bœuf. Le *Tigre* de la ſeconde eſpèce eſt gros comme un mouton ou un petit veau: c'eſt le plus commun, & il eſt très-cruel; mais il ne l'eſt pas tant que celui de la troiſième eſpèce. Ce dernier s'appelle *Tigre Roial*; & il n'eſt guères moins grand qu'un cheval. Pline vante la vîteſſe extrême des *Tigres* d'Hircanie & des Indes. Oviede & Pierre Martyr les comparent pour la grandeur au Lion. J'en ai vû deux en 1720. dans la Ménagerie de Chantilli qui étoient de cette taille. Ils n'étoient rien moins qu'apprivoiſés. Cependant il y avoit depuis long-tems dans leur Loge, un jeune Loup qui y avoit été jetté pour leur ſervir de pâture, & auquel ils s'étoient contentés de manger une oreille. Le Concierge voulut nous perſuader, que les Tigres avoient été touchés des cris pitoiables que ce pauvre animal avoit faits,

lorsqu'ils s'étoient jettés ſur lui pour le dévorer, & que c'étoit la raiſon pour laquelle ils ne lui avoient pas fait plus de mal. Ce que je trouvai de plus admirable & qui arrivoit tous les jours, c'eſt que le Concierge leur apportant à manger dans une Loge communiquant à celle qu'ils habitoient, les deux Tigres ſautoient à bas de leur lit pour aller prendre leur repas; & alors on voioit le Loup tapi dans un coin, friſſonnant & tremblant de tous ſes membres, juſqu'à ce que les Tigres étant revenus & remis en leur place, il alloit à ſon tour manger la portion qu'ils avoient l'attention de lui laiſſer; après quoi il revenoit dans la première Loge comme il en étoit ſorti, c'eſt à dire, côtoiant les murs avec toute la circonſpection d'un inférieur pour ſes ſupérieurs. Je proteſte que je n'écris rien en cela que ce que j'ai vû de mes propres yeux. Le Concierge nous aſſura qu'un des deux Tigres s'étoit échapé de ſa Loge un jour qu'il y avoit beaucoup de Peuple de Paris qui ſe promenoit dans les jardins de Chantilli, à l'occaſion de quelque fête que feu M. le Duc y donnoit. Le Tigre prit ſa route de ce coté là, & aiant franchi d'un ſaut le canal des Caſtors quoique fort large, il arriva dans le jardin, où tout le monde, à ſon approche, courut ſe jetter dans les baſſins, n'ayant point d'autre reſſource pour l'éviter. Un homme, ſa femme & un jeune enfant qu'ils promenoient par la main, n'eurent pas le tems de recourir à cette précaution. Le Tigre arracha l'enfant de leurs bras; & le tenant avec les dents, mais heureuſement par ſa robe, il l'emportoit, lorsque le Concierge qui venoit d'apprendre ſa fuite, accourut à ſa rencontre. Il s'etoit muni d'un foüet, & d'une arme à feu pour s'en ſervir au beſoin. Mais au premier coup de foüet, l'animal quitta priſe & ſe laiſſa enchainer & ramener fort tranquillement. L'enfant ne laiſſa pas d'en mourir, par les violentes ſecouſſes que l'animal lui avoit données en courant.

(66) *L'immenſe étendue des Cieux.]* Voy. ce qui en a été dit ſous la Note (10) du Liv. I.

(67) *Comme dit Ariſtote.]* J'ignore avec tous ceux qui ont travaillé jusqu'à préſent ſur Boëce, de quel endroit d'Ariſtote il a tiré le paſſage qu'il rapporte. Il paroît, par ce paſſage, qu'Ariſtote étoit perſuadé du peu de cas qu'il falloit faire de la beauté la plus parfaite du corps humain. Mais comment ce Philoſophe accordoit-il ce ſentiment avec les extravagances qu'on lui vit faire pour ſa femme Pythias, à laquelle on aſſûre qu'il offrit des ſacrifices? Il faut avoüer que l'on nous a inſpiré pour le mérite de ces prétendus Sages de l'Antiquité, un reſpect ſouvent bien mal fondé. Auſſi étoit-ce avec grande connoiſſance de cauſe, qu'une certaine Courtiſane d'Athènes, dont le nom m'eſt échapé, diſoit: *Je ne ſais en quoi vous faites conſiſter la ſageſſe de vos Philoſophes, car il me ſemble qu'ils viennent fraper à ma porte auſſi ſouvent que les autres.*

(68) *Des yeux de Linx.]* Le *Lynx* eſt un animal dont les Anciens ont beaucoup parlé, mais que nous

ne connoiſſons plus aujourd'hui, du moins ſous ce nom. On le prend communément pour le *Loup Cervier*, qui ſe trouve egalement dans le Nord & au Levant: Au moien dequoi, l'on pourroit concilier Pline avec lui-même, quand il dit que les *Lynx* ſe trouvent en Ethiopie & les *Loups Cerviers* dans les contrées Septentrionales. Le Loup Cervier eſt une animal ſauvage très-farouche, un peu plus grand que le renard, aiant les yeux étincelans, la vûe perçante, l'air gai, les oreilles courtes, garnies en haut d'un toupet de poil fort noir, la barbe comme celle du chat, avec lequel il a beaucoup de rapport, les pieds fort velus & diviſés comme ceux du Lion ou du Tigre, le dos roux marqué de taches noires, le ventre & le dedans des jambes d'un gris-cendré, marqueté des mêmes taches, mais plus grandes & plus rares. Chaque poil dans ſa longueur eſt de trois couleurs, aiant la racine d'un gris-brun, ſa partie du milieu tirant ſur le roux, & ſon extrémité blanche. Mais ces animaux diffèrent en eſpece & en couleur, ſuivant les païs où ils naiſſent. Ils habitent pour l'ordinaire les montagnes couvertes de bois, où ils ne ſe repaiſſent que de bêtes ſauvages qu'ils y ſurprenent; ſe perchant quelquefois ſur des arbres, d'où ils s'élancent à corps perdu ſur les animaux à quatre pieds, particulierement ſur le Cerf, d'où il y a apparence qu'ils ont pris leur nom de Loups Cerviers. Ce qui fait qu'on les confond avec le Lynx des Anciens, c'eſt que celui-ci avoit auſſi la peau tavelée & la vûe très-fine: non qu'il faille croire cependant tout ce que ces Auteurs, prodigues en éxagérations, ont pris plaiſir à raconter & de cet Animal & des hommes auſquels ils en ont attribué la ſagacité: car, comme ſi ce n'étoit pas aſſez que Plutarque, dans ſon Traité contre les Stoiciens, eût écrit que la vûe d'un certain Lyncée perçoit les corps des rochers & des arbres; Apollonius de Rhodes, enchériſſant encore là deſſus dans ſon Poëme des Argonautes, ne s'eſt point fait ſcrupule d'ajouter qu'elle découvroit au travers de la Terre tout ce qui ſe faiſoit dans les Enfers. Ce Lyncée, l'un des Argonautes, étoit différent d'un autre de même nom, qui étant Roi de Scythie, fut changé en Loup-Cervier ſuivant la Fable, pour avoir voulu tuer Triptolème. Et voila peut-être ſur quel fondement on a donné le nom de *Lynx* au Loup-Cervier.

(69) *Un corps auſſi beau que celui d'Alcibiade.]* *Alcibiade* étoit un homme des mieux faits d'Athènes. Sa nobleſſe lui donnoit autant d'avantages ſur ſes Concitoiens, que leur ville en avoit ſur toutes les autres de la Grèce. Il etoit fils de Clinias, Capitaine Athènien, & fut diſciple de Socrate. Etant jeune, il refuſa d'apprendre à joüer de la flûte, diſant qu'il étoit né pour recevoir du plaiſir, pluſtôt que pour en donner. Il étoit bien reçu dans les meilleures Compagnies, & préféroit ſouvent les appas de la volupté aux charmes de la Philoſophie. Depuis aiant commencé de porter les armes, il ſe ſignala dans toutes les occaſions. Il paſſa au ſervice des Lacédémoniens, puis à celui des Perſes, & rentra triomphant dans ſa patrie, qu'il avoit abandonnée par mé

contentement. Il la ſervit enſuite fort-utilement ſur mer & ſur terre. Cependant la perte qu'il fit d'une bataille aiant donné à ſes ennemis une nouvelle occaſion de le faire proſcrire, il fut encore obligé de s'expatrier. Mais ſes ſentimens genereux ne lui permettant pas de voir que ſa République, toute ingrate qu'elle étoit, gemît ſous l'eſclavage des Spartiates, il ſe donna de grands mouvemens pour l'en délivrer. Enfin des traîtres gagnés par les Lacédemoniens pour le tuer, le ſurprirent la nuit dans une cabane à laquelle ils mirent le feu. Il s'éveilla & voulant ſe ſauver des flammes, il ſortit de la maiſon & fut tué à coups de flèches, la première année de la XCIV. Olympiade, l'an 404. avant J. C.

(70) *Ni vous ne cueillez point les Perles au Sarment.]* Les *Perles* ſe trouvent dans une eſpèce d'huitre qu'on pêche dans les mers de l une & l'autre Inde & en quelques endroits de l'Europe. Les plus eſtimées ſont celles qui naiſſent aux environs de l'Arabie dans la mer rouge du côté de la Perſe. Les *Perles* ſont molles, tant qu'elles reſtent dans la mer, & s'endurciſſent dès qu'on les en a tirées. La pêche s'en fait par des Plongeurs que l'on deſcend au fond de la mer, & qui vont arracher aux rochers les huitres où elles ſe forment. Tavernier dit que le Prince qui regnoit dans la Perſe en 1633. avoit la plus groſſe *Perle* du Monde. Il l'avoit achetée d'un Arabe 32. mille tomans, qui faiſoient 3. cens 68. mille 2. cens ecus d'Allemagne ſur [illegible] pied de 6. ecus 4. gros 6. fenins que valoit alors le marc

d'argent, c'eſt à dire, argent de france, 14. cens 72. mille 8. cens livres ſur le pied de 27. Liv. le marc.

(71) *Pour chaſſer aux Taiſſons.]* Le *Taiſſon* eſt la même choſe que le *Blaireau*, animal ſauvage à quatre pieds, un peu plus grand que le Renard, auquel il a quelque rapport, quoiqu'il tienne auſſi du porc & du chien. Il habite dans des terriers, & ſe nourrit de vermine, de charogne & de fruit. Il ſent mauvais & s'engraiſſe en dormant comme le Loir. Au reſte, j'ai ſubſtitué le *Taiſſon* au *Chevreuil*, la contrainte du vers m'y aiant forcé, & la choſe m'aiant paru très indifférente.

(72) *Courir de l'Océan les liquides campagnes.]* Voy. la Note (78) du Liv. I.

(73) *Et la Perle.]* Voy. ci-deſſus la Note (70).

(74) *Et la Pourpre.]* Eſpece d'Huitre ou de Poiſſon teſtacé, dans lequel eſt une liqueur rouge dont les Anciens, ſur tout les Tyriens, ſe ſervoient pour teindre leurs étoffes. Caſſiodore dit que cette Teinture fut découverte fortuitement par un chien, qui aiant trouvé de ces coquillages ſur le rivage de Tyr, teignit les poils de ſon muſeau en les dévorant. Voy. plus haut la Note (38).

(75) *Et les Poiſſons divers.]* Pour rendre littéralement les termes de Boëce, il auroit fallu traduire *le Poiſſon délicat & les Heriſſons de mer armés d'aiguillons.*

lons. Mais l'expréſſion générique dont je me ſuis ſervi, m'a paru préférable.

(76) *Au deſſus des deux Poles]* Ces deux *Poles* ſont l'*Arctique* au Nord, & l'*Antarctique* au Midi, ſur leſquels on feint que les Cieux tournent.

(77) *Comme dit Platon]* Voy. ce qui a été dit de ce Philoſophe ſous la Note (8) du Liv. I.

(78) *Dans ſon Timée.]* Timée étoit un Philoſophe Pythagoricien plus ancien que Platon, & Auteur d'un petit Traité ſur la nature & l'ame du Monde, qui s'eſt conſervé juſqu'à ces derniers tems. Platon a compoſé un dialogue intitulé du nom de ce Philoſophe qu'il y introduit s'entretenant avec Socrate qui lui addreſſe ces paroles: *Il eſt donc de votre intérêt, ô Timée, de commencer cet entretien, après avoir invoqué la Divinité ſuivant la regle ordinaire.* Timée lui répond: *Socrate, vous me donnez un bon conſeil. Car puiſque tous ceux qui ont le moindre raion du ſens commun, ont toujours coûtume d'invoquer Dieu, lorsqu'ils entreprenent quelque choſe d'important ou non; à plus forte raiſon le devons-nous faire, nous autres, qui nous propoſons de diſputer ſur la Nature Univerſelle, ſoit créée ſoit increée.* Platon avoit tiré cette pieuſe maxime du Traité même de Timée, qui l'avoit trouvée dans ces vers de Pythagore ſon maître;

- - Α'λλ' ἔρχου ἐπ ἔργον
Θεοῖσιν ἐπουξάμενος τελέσαι

C'eſt à dire: *Commencez par demander à la Divinité le ſuccès de l'ouvrage que vous entreprenez;* Penſée que Pibrac a ainſi paraphraſée dans ſes Quatrains ſi connus par la naïveté du ſtyle:

Avec le jour commence ta journée,
De l'Eternel le ſaint Nom beniſſant:
Le ſoir auſſi ton labeur finiſſant,
Beni-le encore, & paſſe ainſi l'année.

* * *

Adore aſſis, comme le Grèc ordonne,
Dieu en courant ne veut être honoré.
D'un ferme cœur il veut être adoré,
Mais ce cœur-là il faut qu'il nous le donne.

* * *

Ne va diſant ma main a fait cet œuvre,
Ou ma vertu ce bel œuvre a parfait;
Mais dy ainſi, Dieu par moi l'œuvre a fait,
Dieu eſt l'Auteur du peu de bien que j'œuvre.

* * *

(79) *Aux paroles de ce Cantique.]* Cette pièce de Poeſie, telle que Boëce l'a faite en latin, eſt de l'aveu de tous ſes Interprètes, l'endroit le plus ſublime & en même tems le plus difficile à traduire. Pour en faire juge le Lecteur, je vais l'inſerer ici tout au long.

O qui perpetua Mundum ratione gubernas,
Terrarum, Cæli que Sator, qui tempus ab ævo
Ire jubes, ſtabiliſque manens das cuncta moveri,
Quem non externæ pepulerunt fingere cauſæ
Materiæ fluitantis opus, verum inſita ſummi
Forma boni, livore carens: Tu cuncta ſuperno
Ducis ab exemplo, pulchrum pulcherrimus ipſe
Mundum mente gerens, ſimilique in imagine formans
Perfectas que jubens perfectum abſolvere partes.
Tu numeris elementa ligas, ut frigora flammis,
Arida conveniant liquidis; ne purior ignis
Evolet, aut merſas deducant pondera terras,
Tu triplicis mediam naturæ cuncta moventem
Connectens animam, per conſona membra reſolvis.
Quæ cum ſecta duos motum glomeravit in orbes,
In ſemet reditura meat, mentemque profundam
Circuit & ſimili connectit imagine Cœlum.
Tu cauſis animas paribus, vitasque minores.
Provehis, & levibus ſublimes curribus aptans
In Cælum, Terramque ſeris; quas lege benigna
Ad te converſas reduci facis igne reverti.
Da, Pater, auguſtam menti conſcendere ſedem,
Da fontem luſtrare boni, da luce reperta
In te conſpicuos animi defigere viſus.
Diſjice terrenæ nebulas & pondera molis.
Atque tuo ſplendore mica; Tu namque ſerenum,
Tu requies tranquilla piis; Te cernere finis,
Principium, vector, dux, ſemita, terminus idem.

Boëce a puiſé dans le Timée de Platon la plus grande partie de cette pièce, ſur laquelle St. Thomas d'Aquin a fait un commentaire.

(80) *Ces Globles innombrables.]* Boëce dit ſimplement *deux Globes*, parcequ'il entend par le premier, celui du Firmament & par l'autre tous ceux des Planètes, y comprenant la Terre; ce qui ne fait à la vérité que huit Globes; mais qui ſait ſi les Etoiles ne ſont pas auſſi de ce nombre; & ſi elles ne nous paroiſſent pas fixes à cauſe de leur trop grand éloignement, qui nous empêche de voir leur circulation, & qui peut-être en dérobe à nos yeux, un plus grand nombre que nous n'en voions?

(81) *Auſſi la Nature ne commence-t-elle point ſes productions par des ouvrages médiocres & groſſiers: elle forme dabord les meilleurs, les plus purs & les plus accomplis; après quoi ſe trouvant epuiſée, elle en crée de moindres en dernier lieu.]* Il ne faut point prendre ceci de la *Nature incréée* qui eſt Dieu même, car s'il étoit ſuſceptible d'épuiſement, il s'en ſuivroit de là que non ſeulement il ne ſeroit pas Dieu, mais encore que les hommes étant le dernier ouvrage de la Création, ſeroient inférieurs à toutes ſes autres productions antérieures, & par conſéquent aux plus vils animaux. Il faut donc n'appliquer le paſſage de Boëce qu'à la Nature créée, telle que ſont la Terre, les hommes, les animaux, &c.

(82) *Des Corollaires.]* Un *Corollaire*, eſt une conſéquence qui réſulte néceſſairement de ce qui a

été avancé; ou une propoſition qui emporte une conſéquence néceſſaire par ce qui a été démontré auparavant.

(83) *Corollaire ou autre choſe.*] Boëce dit dans le texte, *ſoit que vous l'appelliez Poreſme ou Corollaire,* mais j'ai cru devoir écarter le premier de ces deux mots comme étant purement Grèc & inuſité dans notre Langue.

(84) *Des perfides Métaux.*] L'or & l'argent. voy. ce qui en a eté dit ſous la Note (37) du Liv. II.

(85) *Que le Tage*] Le *Tage* que les Eſpagnols nomment aujourd'hui *Tajo* & les Portugais *Tejo*, eſt la plus conſiderable rivière d'Eſpagne, qui prend ſa ſource dans la Caſtille Nouvelle qu'il traverſe, d'où paſſant à Tolède & en quelques autres endroits, il entre dans le Portugal & va deux lieues au deſſous de Lisbonne ſe décharger dans l'Océan, après avoir fait un cours d'environ 410. milles. On diſoit autrefois, comme fait ici Boëce, que ce fleuve rouloit de l'or avec ſon ſable. C'étoient apparemment des paillettes d'or, qu'on n'y trouve plus préſentement: Mais on ne doit pas s'en étonner puiſqu'il eſt défendu d'y en chercher.

(86) *Et l'Hermus.*] Cette autre rivière, qu'on appelle à préſent *Sarabat*, a ſa ſource dans la petite Aſie près de Doryles ville de Phrygie, & après avoir reçu le Pactole, elle va arroſer le terroir de Smyrne, où elle ſe jette dans la mer Egée. Boëce,

comme tous les Anciens, croioit que ce fleuve rouloit de l'or avec ſon ſable, de même que le Pactole. *Auro turbidus Hermus*, dit Virgile au Liv. II. des Georgiques.

(87) *Tous ces vains Minéraux.*] Sous le genre des *Minéraux*, on comprend les pierres, tous les ſels foſſiles, les Mineraux inflammables, les vrais Métaux, en un mot tous les corps foſſiles qui ſe tirent du ſein de la Terre.

(88) *De l'Inde Orientale.*] Boëce dit que l'*Indus* (fleuve qui a donne ſon nom aux Indes) roule dans ſon lit des Diamans & des Emeraudes: ce qui doit être entendu des *Indes* même où il ſe trouve des mines de Diamans. Il y en a trois actuellement très riches, une à Raolconde, qui eſt à cinq journées de Golconde, une à Gani, qui en eſt à ſept journées, & l'autre à Soumel, dans le Roiaume de Bengale. Voy. plus haut la Note (52).

(89) Le *Rubis*, *le Saphir*, *l'Emeraude & l'Opale.*] Voy. ce qui en a été dit ſous la Note (38) du Liv. II.

(90) Les *Animaux cherchent à ſe conſerver, évitent la mort & généralement tout ce qui leur eſt nuiſible.*] Ovide avoit exprimé la même penſée dans ces vers:

> *Accepit Mundus legem, dedit arma per omnes,*
> *Admonuit que ſui: vitulus ſic namque minaci*

Qui nondum gerit in tenerâ jam cornua fronte,
Sic damæ fugiunt, pugnant virtute leones,
Et morſu canis, & caudâ ſic ſcorpius ictu:
Concuſſiſque levis pennis ſic evolat ales:
Omnibus ignotæ mortis timor, omnibus hoſtem
Præſidium que datum ſentire & noſcere teli
Vimque minasque ſui.

Ce qu'on peut rendre en François par ceux-ci:

Tous les Etres ſortis des mains de la Nature
Sont inſtruits par ſa voix à rechercher leur bien:
En naiſſant, quels qu'ils ſoient, ils ont une arme ſure
Pour leur propre défenſe & leur commun ſoutien.
D'un Taureau jeune encor déja le front eſſaïe
Contre un jeune Taureau ſa naiſſante fierté:
Le timide Chevreüil que le Chaſſeur effraïe
En trompe les deſirs par ſon agilité.
Ce qu'eſt le bois au Cerf, au Lion le courage,
La queue au Scorpion, & la langue au Serpent:
Ce qu'eſt la patte à l'Ours, aux Oiſeaux le plumage
A l'Abeille eſt ſon dard, au Chien même eſt ſa dent.
Sous quelque forme enfin que Dieu les ait fait naître,
Contre qui les attaque ils ont un promt ſecours;
Ils craignent tous la mort, ſans pourtant la connoître,
Et ſavent les moiens d'en garantir leurs jours.

(91) *Vous voiez les Plantes & les Arbres naître dans les lieux qui leur conviennent.]* C'eſt ce qu'avoit dit Virgile dans le ſecond Liv. des Georgiques.

Nec vero terræ ferre omnes omnia poſſunt.
Fluminibus ſalices, craſſis que paludibus alni
Naſcuntur: ſteriles ſaxoſis montibus orni.
Littora myrtetis lætiſſima: denique apertos
Bacchus amat colles, aquilonem & frigora taxi.

Et Ovide dans le premier Liv. de l'Art d'aimer:

Nec tellus eadem parit omnia, vitibus illa
Convenit, hæc oleis, hic bene farra virent.

(92) *De là vient que Platon diſoit.]* Deux vers de Boëce m'ont fourni cette Strophe: les voici:

Quod ſi Platonis Muſa perſonat verum,
Quod quiſque diſcit, immemor recordatur.

Ce que j'avois dabord rendu de cette manière;

Ainſi c'eſt à bon droit que Platon votre Maitre
Dans ſes doctes écrits autrefois publioit,
Que ce qu'en apprenant, l'homme avoit ſçu connoître,
Il s'en reſſouvenoit alors qu'il l'oublioit.

Faiſant enſuite réfléxion que Boëce citoit Platon, je fus curieux de voir de quelle manière ce dernier s'étoit exprimé. Je trouvai que dans ſon Phédon, il fait ſouvent dire à Socrate: Ὅτι ἡμῖν η μαθησις ουκ ἄλλὸ τι ἢ ἀνάμνησις τυσχάνει οὖσα: c'eſt à dire, *apprendre, pour nous autres, ce n'eſt autre choſe que nous reſſouvenir.* Dans le Menon du même Auteur, Socrate interroge un enfant ſur la dimenſion d'un quarré geométrique. L'enfant lui répond fort juſte, *parcequ'il a,* dit-il, *déja ces notions dans lui.* Arnobe l'*Ancien,* dans le ſecond Livre de ſon Traité contre les Gentils, a attaqué ce dernier paſſage. *Quid in Menone,* dit-il, *ô Plato, quædam rationibus numeri admota ex puerculo ſciſcitaris? & in ejus niteris reſponſionibus comprobare, quæ diſcamus non diſcere, ſed in eorum memoriam quæ antiquitus noveramus redire.* D'où il conclud que ce paſſage de Platon eſt abſurde. Mais comme Arnobe, étoit un Régent de Rhétorique qui ne s'étoit propoſé dans ſon ouvrage, que de temoigner ſon Zèle pour la Religion chrétienne qu'il avoit tout nouvellement embraſſée, il ne faut pas être ſurpris s'il traite ici Platon comme un petit Ecolier. Il n'entendoit pas ſon paſſage qui ſignifie que l'ame étant une portion de la Divinité avoit naturellement les plus ſublimes connoiſſances qui étoient cependant offuſquées par la corruption du corps humain où elle venoit s'enfermer. Suivant cette idée, je ſupprimai les quatre vers que j'ai rapportés ci-deſſus & je leur ſubſtituai ceux-ci:

De là vient, que Platon diſoit, s'il faut l'en croire,
Que l'homme en apprenant ne fait à ſon inſçu

Que rappeller en ſa mémoire
Ce qu'autrefois il a connu.

Mais en reliſant après cela les vers de la ſtrophe précédente, je n'y trouvai aucune liaiſon avec celle-la. Ainſi je pris le parti de m'écarter de la penſée de Platon, pour me rapprocher de celle de Boëce, & je refis la ſtrophe comme elle eſt dans l'ouvrage.

(93) *Je dis qu'il eſt* DIEU, *pour me ſervir du nom que toutes les Nations lui donnent.]* C'eſt le nom de l'Etre ſuprême, éternel, infini, incompréhenſible, qui a créé le Monde par ſa puiſſance, qui le gouverne par ſa ſageſſe, & qui le conſerve par ſa bonté. Ce ſaint Nom eſt en quatre lettres dans les principales Langues du Monde. Le nom Hebreu eſt יהוה; le Grèc Θεός; le Latin *Deus;* l'Arabe *Alla*; le Perſan *Syre*; l'Egyptien *Teut*; dans la Langue des Mages *Orſi*; & dans l'Allemande Gott. Les Philoſophes apportent quantité de démonſtrations de l'exiſtence de cet Etre ſouverain. Je m'en tiendrai uniquement à celle de Des-cartes: „Aiant „en moi, dit-il, l'idée d'un Etre infiniment parfait, „laquelle ne peut point avoir été formée par moi „qui ſuis borné & fini, il faut néceſſairement que „cet Etre infiniment parfait exiſte, de qui je reçois „l'idée d'une infinité de perfections, puisqu'il faut „qu'il y ait autant de réalité dans la cauſe que dans „l'effet. Et comme par cet Etre infiniment parfait, „j'entens *Dieu* même; de ce que j'ai en moi l'idée „de l'infini, je dois conclurre que *Dieu* éxiſte. „D'ailleurs, ſuppoſé que l'Etre infiniment parfait

„n'éxiſte point, comment pourrois-je éxiſter, moi „qui ai l'idée de cet Etre infiniment parfait? Serois- „je l'auteur de mon éxiſtence, ou bien quelque „autre moins parfait que *Dieu*? Mais ſi j'éxiſtois „par moi-même, je ne douterois point, je ne m'épui- „ſerois point en deſirs, je poſſederois toutes les „perfections dont j'ai quelque idée: car m'étant „donné l'exiſtence, rien n'eût empêché que je ne „me fuſſe orné de toutes ces perfections, & ainſi je „ſerois cet Etre infiniment parfait que nous cher- „chons. Je ne tire point auſſi mon éxiſtence d'un „autre qui ſoit moins parfait que *Dieu*; car ou cet „autre éxiſte par lui même, ou par un autre; s'il „éxiſte par lui-même, c'eſt *Dieu* lui-même, „comme nous venons de le prouver; & s'il éxiſte „par un autre, il faudra demander ſi cet autre éxiſte „encore par lui-même ou par un autre, jusqu'à ce „qu'on vienne à un premier Auteur, qui exiſtant „par lui-même, poſsède toutes les perfections que „ceux là n'ont pas, & par conſéquent il faut avouer „que *Dieu* éxiſte.„ Les premiers hommes ont connu & adoré ce vrai *Dieu*; mais depuis aiant laiſſé corrompre leur jugement, ils ont rendu un culte aux Aſtres, & enſuite ont admis cette multitude de Divinités dont ils ont fait des Idoles, devant lesquelles ils ſe ſont proſternés. La connoiſſance & l'adoration du vrai *Dieu*, qui avoit presque été abolie ſur la Terre, fut renouvellée par Abraham, & conſervée par ſes deſcendans dans la nation Juive, c'eſt à dire dans un petit canton de la Terre, pendant que tout le reſte du Monde étoit plongé dans l'Idolatrie.

(94) *La guerre que les Géans.]* Ces *Geans* étoient, ſuivant la Fable, fils de la Terre & de Saturne ou de Titan. Les Poëtes ont feint qu'ils firent la guerre aux Dieux, & qu'ils furent écraſés ſous les monts qu'ils avoient entaſſés pour eſcalader les Cieux. Les principaux de ces *Géans* etoient *Briarée* ou *Egeon*, *Encelade*, *Ephialte*, *Othus*, *Typhon*, &c. On dit qu'ils habitoient dans les champs Phlégréens. On regarde cette Fable comme une copie défigurée de l'édification de la Tour de Babel. Nemrod un des petits fils de Cham, qui étoit un des trois enfans de Noé, forma, dit-on, le deſſein d'elever cette Tour jusqu'au Ciel, non ſeulement pour immortaliſer ſa mémoire, mais auſſi pour en faire un aſyle en cas qu'il arrivât un nouveau déluge. Il choiſit pour cette entrepriſe une vaſte campagne dans la terre de Sennaar, qui a été depuis connue ſous le nom de *Chaldée.* C'etoit 146. ans après le déluge, Le corps de l'ouvrage fut fait de briques, liées avec du bitume qui eſt fort commun en ce païs-là. Lorsque cette Tour fut élevée à une certaine hauteur, le travail en fut interrompu, comme il arrive dans toutes les entrepriſes qui ſont au deſſus des forces humaines. Ainſi les Poëtes Grècs & Latins qui ſont venus plusieurs Siècles après, aiant oui parler confuſement de cette hiſtoire, l'ont embellie à leur manière, & ont feint que les *Géans* voulant monter jusqu'au Ciel pour en chaſſer les Dieux, entaſsèrent pluſieurs montagnes les unes ſur les autres; mais que Jupiter, aidé des autres Dieux, accabla ces Téméraires

ſous les ruines de ces mêmes montagnes. C'eſt à dire que Nemrod qui étoit d'une taille gigantesque auſſi bien que ſes ſujets, eſt répréſenté avec eux par les *Géans* des Poëtes. La Tour, qui devoit être d'une largeur & d'une hauteur prodigieuſe eſt ce que les Poëtes ont nommé les monts Pelion, Oſſa, &c. élevés les uns ſur les autres. Mais c'eſt ſans fondement qu'on attribue l'entrepriſe de la Tour de Babel à Nemrod, & qu'on ſuppoſe qu'il avoit eu le deſſein de ſe mettre, par cet édifice, à couvert d'un nouveau déluge, puisque Moïſe ne dit rien de tout cela.

(95) *La Guerre que les Géans firent aux Dieux.*] De la manière que les Poëtes racontent cette *Guerre*, les *Dieux* eurent une chaude alarme. *Briarée* ou *Egéon*, qui étoit à la tête de ces *Géans*, avoit cinquante têtes & cent bras avec lesquels il pouſſoit lui ſeul à la fois cent rochers contre le Ciel. *Encelade* avoit cent pieds avec autant de jambes. *Ephialte* & *Otbus*, qui étoient frères gemeaux, croiſſoient tous les ans d'une coudée en groſſeur & d'une aune en hauteur: de ſorte que dès l'age de neuf ans ils étoient déja d'une grandeur prodigieuſe. Ce fut à peu près alors qu'ils entreprirent de déraciner le mont Oſſa & de le mettre ſur l'Olympe, & celui de Pelion par deſſus, afin de s'en ſervir comme d'échelle pour monter aux Cieux. Après ce coup d'eſſai, ils ſe joignirent aux autres *Géans*, & déclarèrent la *Guerre* à *Jupiter*. Ils mirent le *Dieu Mars* dans les fers, & le renfermèrent dans une priſon

pendant treize mois, d'où il ne ſortit que par l'adreſſe de *Mercure*. *Ephialte* prétendoit avoir *Junon* pour femme, & *Othus*, *Diane* pour la ſienne. Mais par l'adreſſe de *Diane* il ſe tuèrent l'un l'autre. *Typhon* avoit une taille prodigieuſe; car d'une main il touchoit l'Orient & de l'autre l'Occident. Sa tête s'élevoit jusqu'aux Etoiles: ſes yeux etoient tout de feu: il vomiſſoit des flammes par la bouche & par les narines: ſon corps étoit couvert de plumes entortillées de ſerpens: ſes cuiſſes & ſes jambes avoient la figure de deux gros Dragons. Ce monſtre ſe préſenta avec les autres *Géans* pour combattre & détroner les *Dieux*, ausquels il fit une ſi grande peur, qu'ils furent contraints de s'enfuir en *Egypte*, où ils ſe transformèrent en differens Animaux. Enfin Apollon le tua à coups de flèches, ou, ſelon d'autres, Jupiter le foudroia & l'enſevelit ſous le mont Gibel. Celui des *Dieux* à qui il avoit fait le plus de peur, étoit *Pan*. Pour s'en garantir, il prit la forme d'un Bouc qui avoit une queuë de poiſſon, & qui fut enſuite placé au Ciel ſous le nom de *Capricorne* par Jupiter qui avoit admiré cette ſubtilité d'eſprit. C'eſt ainſi que les Poëtes Grècs & Latins ſe ſont joues de leurs *Dieux*.

(96) *Donc le mal n'eſt rien.]* C'eſt dans ce ſens que St. Auguſtin a dit dans ſon Traité de la Cité de Dieu: *Mali enim nulla natura eſt, ſed amiſſio boni, mali nomen accepit.* Mais pour faire une application de ce paſſage à celui de Boëce: ſi le mal n'eſt point une choſe réelle, Dieu ne le pouvant faire;

le nom de mal que l'on donne à la perte d'un bien n'eſt pas plus réel, puiſque Dieu n'eſt point ſuſceptible non plus d'une telle perte.

(97) *En me jettant dans un Labyrinthe ſi embaraſſant.]* Boëce emploie ici figurément le terme de *Labyrinthe*, qui eſt auſſi reçu au même ſens dans la Langue Françoiſe. Dans le ſens propre, un *Labyrinthe* étoit chez les Anciens, certain lieu rempli de tours, de détours & de différentes routes, qui communiquoient les unes aux autres: de ſorte qu'il étoit très difficile à ceux qui s'y engageoient de s'en pouvoir retirer. Il y en a eu quatre fameux, ſuivant Pline: celui de l'isle de *Crète*, bâti par *Dédale*, où fut enfermé le Minotaure; celui d'*Egypte*, bâti dans l'isle de *Mœris*, ouvrage admirable & que Pline, qui l'appelle *portentiſſimum humani ingenii opus*, attribue à *Peteſucus* autrement *Peteſuphis* ou à *Tithoës*. Pomponius Mela dit que c'étoit un vaſte enclos de marbre qui enfermoit 3000 édifices, entre leſquels il y avoit douze maiſons roiales, & que quand on croioit être ſorti d'un lieu, on y revenoit inſenſiblement ſans y prendre garde. Le troiſième *Labyrinthe* étoit celui de *Lemnos*, eſtimé par la magnificence de ſes colomnes; & le quatrième celui d'*Italie*, que *Porſenna* Roi d'Etrurie deſtina pour ſa ſépulture, & pour celle de ſes ſucceſſeurs.

(98) *Comme dit Parménides.]* *Parménides* étoit un Philoſophe d'Elée, diſciple de Xenophanes, ou ſelon d'autres d'Anaximandre. Il vivoit ſous la

LXXVI. Olympiade vers l'an 436. avant J. C. Il croioit que la Terre etoit ronde, placée au milieu du monde, & admettoit deux Elémens, le Feu & la Terre. Il ajoutoit que la première génération des hommes eſt venue du Soleil; que cet aſtre eſt froid & chaud, qui ſont les deux principes de toutes choſes; & qu'il y a deux ſortes de Philoſophie, dont l'une eſt fondée ſur la verité, & l'autre conſiſte dans l'opinion. Il avoit mis ſa Philoſophie en vers. Platon a écrit un dialogue intitulé *Parmenides* ou *des Idées*. Nous avons quelques fragmens de ſes vers que Henri Etienne a recueillis & publiés ſous le titre *de Poeſi Philoſophicâ*. C'eſt dans ces fragmens que l'on trouve le paſſage que Boëce cite en partie, & qui eſt tel dans toute ſon étendue, tant en Grèc qu'en Latin:

Πάντοθεν ουκύκλȣ σφαίρας ἐναλίτκιον
ὄτκῳ
Μεαςίθεν ἰσοφαλὲς πάντη τὸ γαρ
ȣ̓τε τι μεῖζον
Οὔτε Βεβαιότερον πελη.

Perſimile æqualis nam ſpheræ eſt undique moli
Undique de medio ſpatia æque diſtat ad ima:
Illo nil majus, nihil eſt & firmius illo.

(99) *Vous avez apris de Platon.]* Voy. ce qui a été dit de ce Philoſophe ſous la Note (8) du Liv. I. Le paſſage qu'en cite Boëce eſt du *Timée*.

(100) *Du chantre de la Thrace.]* Boëce déſigne ici *Orphée* Liberien, de *Thrace*, fils d'Oenagre, diſciple de Linus & maitre de Muſée. C'étoit, s'il a jamais exiſté, un ancien Poëte Grèc, qui fleuriſſoit avant Homère, & même avant le ſiège de Troye, & qui avoit fait, dit-on, trente neuf poëmes qui ſont perdus. Car on doute que les *Argonautes*, les *Hymnes* & les autres poëſies qui portent aujourd'hui ſon nom, ſoient de lui: Strobée & Strabon prétendent au contraire qu'elles ſont d'Onomacrite; & d'autres les attribuent à Pythagore ou à un Philoſophe de ſa Secte. Les Fables qu'on a débitées au ſujet d'Orphée, ont ſans doute été cauſe qu'Ariſtote & quelques autres, ont cru qu'il n'y avoit jamais eu perſonne de ce nom. Voſſius a ſuivi cette opinion, & dit que le mot *Orphée* eſt Phénicien, qui ſignifie un *ſavant homme*. D'autres conjecturent qu'il vient de l'Hebreu *rapha*, *guérir*, ce qui eſt d'autant plus probable, qu'on dit qu'*Orphée* avoit une grande connoiſſance de la Médecine & peut-être de la Nécromancie, car quelques Anciens l'ont cru un Egyptien ſavant dans la Magie. Quoi qu'il en ſoit, la Fable a feint qu'il étoit fils d'Apollon; que les rivières s'arrêtoient, les arbres & les rochers marchoient, & les bêtes même les plus farouches s'adouciſſoient au ſon de ſa voix. Elle l'a auſſi fait deſcendre dans les Enfers, pour en retirer ſon épouſe Eurydice. Il y fléchit par la douceur de ſon harmonie, les cœurs impitoiables de Pluton & de Proſerpine; & il obtint le retour de ſon épouſe à la vie, à condition de ne la point regarder,

garder, qu'elle ne fût hors de l'enceinte des Enfers; mais l'impatience amoureuſe d'*Orphée* lui aiant fait tranſgreſſer cette loi, ſa chère Eurydice lui fut arrachée pour jamais. Depuis il eut une ſi grande indifference pour le Sèxe, que les femmes de *Thrace* irritées de ce mépris, le tuèrent. Mais les Muſes eurent ſoin de ſon corps, & ſa Lyre fut placée dans le Ciel. La *Thrace*, ſa patrie, eſt une grande Province de l'Europe, qu'on appelle préſentement *Romanie*. Elle eſt ſituée entre le mont Hœmus, qui la ſépare de la Mœſie ou Bulgarie, le Pont Euxin, la Propontide, la mer Egée & le fleuve Strymon. Elle appartient aujourd'hui aux Turcs. Au reſte la pièce de vers de Boëce ſur *Orphée*, eſt tirée de celle que Virgile en avoit faite au IV. Livre des Georgiques, & de laquelle je donnerai un extrait dans la Note ſuivante.

(101) *Sa fidèle Eurydice aiant perdu le jour.]* *Eurydice*, femme d'Orphée, fut piquée d'un ſerpent & en mourut le jour même de ſes nôces. Ariſtée qui en étoit amoureux, la pourſuivit; & ce fut en le fuiant que ſon accident lui arriva. Les Nymphes, pour ſe venger d'Ariſtée, firent mourir ſes abeilles; mais moiennant un ſacrifice de quelques taureaux, il recouvra ce qu'il avoit perdu. Virgile raconte tout cela dans le IV. Liv. des Georgiques, en mettant ces vers dans la bouche de Protée qu'Ariſtée alloit conſulter ſur la cauſe de la mort de ſes abeilles:

Non te nullius exercent numinis iræ.
Magna lues commiſſa: tibi has miſerabilis Orpheus
Haud quaquam ob meritum pœnas, ni fata reſiſtant,
Suſcitat; & rapta graviter pro conjuge ſævit.
Illa quidem, dum te fugeret per flumina præceps,
Immanem ante pedes hydram moritura puella
Servantem ripas alta non vidit in herba.
At chorus æqualis Dryadum clamare ſupremos
Implerunt montes: flerunt Rhodopeiæ arces,
Altaque Pangæa, & Rheſi Mavortia tellus,
Atque Getæ, atque Hebrus, & Actias Orithyia.
Ipſe cava ſolans ægrum teſtudine amorem,
Te, dulcis conjux, te ſolo in litore ſecum,
Te veniente die, te deſcedente canebat;
Tænarias etiam fauces, alta oſtia Ditis,
Et caligantem nigra formidine lucum
Ingreſſus Maneſque adiit, regemque tremendum,
Neſciaque humanis precibus manſueſcere corda.
At cantu commotæ Erebi de ſedibus imis
Umbræ ibant tenues, ſimulacraque luce carentum:
Quam multa in foliis avium ſe millia condunt,
Veſper ubi aut hibernus agit de montibus imber:
Matres, atque viri defunctaque corpora vita
Magnanimûm heroum, pueri, innuptæque puellæ,
Impoſitique rogis juvenes ante ora parentum,
Quos circum limus niger, & deformis arundo
Cocyti, tardaque palus inamabilis unda
Alligat, & novies Stix interfuſa coercet.

Quin ipſæ ſtupuere domus, atque intima Lethi
Tartara, cæruleosque implexæ crinibus angues
Eumenides, tenuitque inhians tria Cerberus ora,
Atque Ixionii vento rota conſtitit orbis.
Jamque pedem referens caſus evaſerat omnes,
Redditaque Eurydice ſuperas veniebat ad auras,
Pone ſequens; namque hanc dederat Proſerpina legem:
Cum ſubita incautum dementia cepit amantem,
Ignoſcenda quidem, ſcirent ſi ignoſcere Manes.
Reſtitit, Eurydicenque ſuam jam luce ſub ipſâ
Immemor, heu, victuſque animi reſpexit ibi omnis.
Effuſus labor, atque immitis rupta tyranni
Fœdera, terque fragor ſtagnis auditus Avernis.
Illa: Quis & me, inquit, miſeram, & te perdidit Orpheu?
Quis tantus furor? en iterum crudelia retro
Fata vocant, conditque natantia lumina ſomnus.
Jamque vale: feror ingenti circumdata nocte,
Invalidaſque tibi tendens, heu non tua, palmas.

Pour dédommager ceux qui n'entendent pas le Latin, de cette longue tirade de vers, je vais leur donner une petite pièce en François de ma façon ſur la mort d'*Eurydice.*

Eurydice, en amour neuve autant que craintive,
Cherchoit dans les forêts, quelque ſombre détour,
Qui pût la dérober à la flamme trop vive
D'un amant effronté comme un homme de Cour.

Mais un ſerpent piqua l'aimable fugitive,
(Le ſerpent eſt funeſte au conjugal amour)
Elle en mourut : l'Epoux, bravant le noir ſejour,
Oſa l'aller chercher ſur l'infernale rive.
Qu'en eut-il après tout ? la curioſité
Lui fit perdre le prix de ſa témérité :
Sur le pauvre benêt on referma la porte.
Pour moi, loin d'admirer ce voiage nouveau,
J'en conclus qu'un mari, lorsque ſa femme eſt morte,
Doit, ſous cent cadenas, la garder au tombeau.

(102) *Et ces Monts que la Thrace à nos Alpes compare.]* J'ai expliqué ſous la Note (100) la ſituation de la *Thrace* ; & j'expliquerai dans la ſuivante quels ſont ces *Monts* dont je veux parler. Il ne reſte donc plus dans celle-ci qu'à dire un mot des *Alpes* dont Boëce ne dit rien, mais que j'ai nommées dans cette Traduction pour faire connoître qu'elle a été composée en Allemagne. Les *Alpes* ſeparent ce païs de l'Italie & l'Italie de la France, s'étendant depuis la mer Liguſtique ou de Genes, jusques à la mer Adriatique ou Golfe de Veniſe dans le Frioul. Ces Montagnes ſont très hautes & en pluſieurs endroits chargées de vignes qui produiſent d'excellent vin.

(103) *Le Rhodope infertile & le fécond Iſmare.]* Le *Rhodope* & l'*Iſmare* ſont deux montagnes de Thrace. La première eſt nommée par les Italiens *Monte Argentaro*, & par les Grècs *Baſiliſſa*, comme

qui diroit *Reine des Montagnes*, parceque la Tradition veut qu'il y ait eu autrefois des Mines d'argent qu'on n'y découvre plus. Au reſte je lui donne l'épithète d'*infertile*, à cauſe qu'elle eſt toute couverte de neige. Elle eſt d'une exceſſive hauteur. L'*Iſmare* qui eſt auſſi fort élevé, étoit, au contraire, très *fertile* en vignobles, & en oliviers. On dit qu'elle étoit habitée par Orphée. C'eſt pourquoi j'ai cru pouvoir en faire mention dans mes vers, quoique Boece n'en ait point parlé dans les ſiens.

(104) *De l'Hèbre impétueux il ſuſpendoit le cours.]* L'*Hèbre*, aujourd'hui *la Mariza*, eſt un fleuve de Thrace célèbre dans les écrits des anciens Poetes. Il a ſa ſource dans le mont Hœmus, maintenant Balkan, ſur les frontières de la Macédoine. On dit que ce fleuve roule des ſables d'or. Les Bacchantes y jettèrent la tête d'Orphée.

(105) *Il enchainoit le Tigre.]* Voy. ce qui en a été dit ſous la Note (65).

(106) *Il apprivoiſoit l'Ours.]* L'*Ours* eſt un animal féroce, qui ſe retire ordinairement dans les Montagnes. Il n'eſt pas ſi gros en naiſſant que le petit d'une chienne, à ce que dit Ariſtote; & alors ce n'eſt qu'une maſſe de chair dans laquelle on ne diſtingue ni les yeux ni les membres. Mais d'autres croient avec beaucoup d'apparence, que cela vient de ce qu'il eſt envelopé de la ſecondine, qui eſt la membrane dont les animaux, comme les enfans,

ſans, ſont couverts dans le ſein de leur mère. L'*Ourſe* en débaraſſe ſes petits à force de les lêcher ; & c'eſt ainſi qu'il faut entendre ce que l'on dit d'elle : ſavoir, qu'elle forme les membres à ſes petits en les lêchant. *Urſaque lambendo catulos ceu format inertes.* Dans la ménagerie de Chantilli dont j'ai parlé ſous la Note (65), je vis en 1720. un *Ourſon* vivant qui n'avoit point de pattes & qui ne laiſſoit pas de ſe rouler avec beaucoup d'adreſſe. On m'aſsûra que ſa mere les lui avoit mangées en le lêchant.

(107) La *Biche*, *le Lion.*] La *Biche* eſt la femelle du Cerf, dont elle diffère en ce qu'elle n'a point de bois ſur la tête, & que ſa taille eſt plus petite. A l'égard du *Lion*, voy. la Note (21).

(108) Le *Cerf*, *le Loup-cervier.*] Le *cerf* eſt un animal ſauvage, fort leger à la courſe, & qui porte ſur ſa tête un grand bois branchu. Le *Loup-cervier* eſt ſon ennemi. Voy. la Note (68).

(109) *Et le Perdreau timide & l'avide Epervier.*] C'eſt à dire, tous les oiſeaux de proie qui font la guerre aux autres oiſeaux.

(110) *Il deſcend aux Enfers.*] Les Poetes diſent que les Enfers ſont au plus profond de la Terre. Les Anciens les plaçoient dans l'Epire, parceque les premiers habitans de ce païs là, travaillant aux mines qui y étoient, faiſoient périr quantité d'eſclaves. C'eſt pour cela qu'on avoit donné à quelques fleuves

& à quelques étangs de ce païs-la des noms qui ſignifioient, que ceux qui les traverſoient pour y aller, les paſſoient pour la dernière fois. Voy. plus bas la Note (122).

(111) *La douceur de ſa* Lyre. *]* La *Lyre* eſt un ancien inſtrument de Muſique de figure presque circulaire, avec un petit nombre de cordes qu'on pince avec les doigts. Quelques uns en attribuent l'invention à Orphée: Du moins jouoit-il en perfection de cet inſtrument qu'il avoit reçu d'Apollon, à qui Mercure en avoit fait préſent. Après la mort d'Orphée, ſa *Lyre* fut miſe par les Muſes au rang des Aſtres. C'eſt, ſuivant l'Aſtronomie fabuleuſe, le ſigne céleſte qui en porte le nom, mais qui ne le doit qu'à la ſituation de dix étoiles, qui ſe lèvent en même tems que le ſigne de la Balance.

(112) *Il le dit aux Echos.]* L'*Echo* n'eſt autre choſe qu'une répétition de la voix, qui ſe fait par la réfléxion de l'air reçu dans des cavités, & renvoié avec les mêmes modulations. Mais, ſuivant les Poëtes, c'eſt une Nymphe, morte de douleur par l'inſenſibilité de Narciſſe, & qui aiant été métamorphoſée en pierre, n'a retenu que l'uſage de la voix & la faculté de répéter le dernier mot des interrogations qu'on lui fait. Il y a même des *Echos* qui répètent jusqu'à ſix & ſept fois. Ovide dans le troiſième Liv. de ſes Métamorphoſes, rapporte une converſation d'*Echo* avec Narciſſe. On ne ſera pas faché de la trouver ici; *Echo* n'y répète qu'une fois:

Dixerat: Ecquis adeſt? *&* adeſt, *reſponderat Echo:*
Voce, veni, *magnâ clamat: vocat illa vocantem.*
Reſpicit, & rurſus nullo veniente; Quid, *inquit,*
Me fugis? *& totidem, quot dixit, verba recepit.*
Perſtat, & alternæ deceptus imagine vocis,
Huc coëamus, *ait: nullique libentius unquam*
Reſponſura ſono, coëamus, *retulit Echo.*

Voici une imitation de ces vers où je fais répéter l'*Echo* deux fois:

Sur le bord d'un ruiſſeau, Narciſſe à ſon image,
Dans le criſtal de l'onde. adreſſant ſon hommage,
Echo de cet ingrat répétoit l'entretien.
Le fol Amant dit en lui même,
C'eſt elle aſſûrement, c'eſt la Beauté que j'aime.
Vien! lui dit-il tout haut. L'Echo répond:
vien, vien!
Il ſe tourne auſſitôt du côté qu'on l'appelle:
Mais Echo ſe taiſant au moment qu'il ſe taît,
Il la cherchoit envain d'un regard inquiet:
Il dit en ſoupirant: *Tu me fuis, ô Cruelle?*
Elle? Elle? repéta-t-elle.
A ce mot il ſe trouble, abuſé par la voix,
Qu'il croit ſortir de l'onde où ſa Nymphe réſide;
Et ſoudain ſe jettant dans le miroir liquide:
Reçoi les doux baiſers d'un Amant aux abois!
Dit-il à l'image perfide.

Echo lui répondit pour la dernière fois,
Bois! Bois!

(113) *Cerbere en ſent dabord le charme inévitable.]* Les Poëtes feignent que la porte des Enfers eſt gardée par *Cerbere*, qui eſt un chien à trois têtes & à trois gueules, avec des ſerpens au lieu de poil. Ils le diſent né du Géant Typhon & d'Echidna. Il careſſe les ames malheureuſes qui vont aux Enfers, & dévore celles qui en voudroient ſortir, ou les hommes vivans qui y voudroient entrer. On croit que le mot *Cerbere* vient du Grec κρεοβόρον c'eſt à dire *devorant la chair*, en latin *carnivorum*; & que ce prétendu chien n'eſt autre choſe que la Terre, dont le propre eſt de conſumer les corps morts. D'autres diſent qu'il eſt la figure du Tems qui devore toutes choſes, *Tempus edax rerum*; & que ſes trois têtes déſignent le paſſé, le préſent & l'avenir.

(114) *Le trouble qui ſaiſit les Parques inhumaines.]* Les Poetes diſent que ce ſont trois ſœurs, qu'ils nomment *Clotho, Lacheſis & Atropos*. Ils les font arbitres de la vie des hommes, depuis la naiſſance jusqu'à la mort. Ils ſuppoſent qu'elles la filent; que *Clotho* tient la quenouille & tire le fil; que *Lacheſis* tourne le fuſeau, & qu'*Atropos* coupe le fil.

(115) *L'implacable Mégère & ſes horribles ſœurs.]* Ce ſont les *Furies* ou les *Eúmenides*, & proprement les *Remords*, Déeſſes de l'Enfer, que les Poëtes diſent être les vengereſſes des crimes. Il y en a trois qui ſont *Mégère*, *Tiſiphone* & *Alecton*, noms qui ſignifient la *Vindicative*, l'*Inquiète* & l'*Odieuſe*.

Quelques uns en ajoutent une quatrième, qu'ils nomment *Lyſſa*, c'eſt à dire la *Rage*. On les fait filles de l'Achéron & de la Nuit; & on les peint avec des ſerpens au lieu de cheveux, & avec des torches & des fouets à la main. Voy. la Note ſuivante.

(116) *De leurs affreux ſerpens le long ſifflement ceſſe.]* C'eſt le Poëte Eſchyle qui a le premier donné des *ſerpens* aux Furies; enquoi Virgile. Claudien & quelques autres encore plus modernes, l'ont imité.

(117) *Sur ſa fatale roue Ixion étendu.]* Suivant les Poëtes, *Ixion* étoit fils d'Ætion Roi des Lapithes, ou de Phlégias, ou même de Jupiter qui l'admit un jour à la table des Dieux, ce qui lui donna la hardieſſe d'en conter à Junon qui en avertit Jupiter. Ce Dieu voulant éprouver *Ixion*, forma une nuée qui reſſembloit parfaitement à *Junon*, & la fit paroître devant lui dans un lieu ſecret. L'amoureux *Ixion* l'embraſſa pour Junon. Delà vinrent les Centaures. Mais Jupiter, voiant que ce Téméraire ſe vantoit d'avoir joui de Junon, le précipita d'un coup de foudre dans les Enfers, où il eſt attaché avec des ſerpens ſur une *roue* qui tourne ſans ceſſe.

(118) *L'impatient Tantale en cet inſtant oublie.]* *Tantale*, fils de Jupiter & de la Nymphe Ploté, étoit Roi de Phrygie & de Paphlagonie. Un jour aiant reçu chez lui Jupiter & les autres Dieux, & voulant

éprouver leur Divinité, il leur fit ſervir parmi d'autres viandes, ſon fils Pelops coupé en morceaux & apprêté en forme de mèts. Les Dieux s'apperçurent de la ſuppoſition, & n'y voulurent point toucher, à l'exception de Cerès, qui ſongeant à ſa fille Proſerpine, mangea, ſans y penſer, l'epaule gauche de Pelops. Jupiter en raſſembla tous les autres membres, & y ajoutant une épaule d'yvoire, il en forma un corps qu'il reſſuſcita. A l'égard de *Tantale*, il fut précipité dans les Enfers, où il eſt tourmenté d'une faim & d'une ſoif perpetuelle, étant jusqu'au menton au milieu d'un lac dont l'eau s'enfuit quand il veut boire, & aiant devant ſa bouche une branche d'arbre chargée de fruits, qui ſe retire quand il y veut mordre. Hygin & Lucrèce diſent auſſi qu'il y a au deſſus de ſa tête une groſſe pierre ſuſpendue en l'air & toujours prête à l'écraſer.

(119) *Le Fils même d'*Elare*, amant infortuné.*] C'eſt le Géant *Tityus*, fils de Jupiter & de la Nymphe E*lare* fille d'Orchomène. Il fut tué par Apollon, ou, ſelon d'autres, foudroié pour avoir voulu attenter à l'honneur de Latone mère d'Apollon. Les Poëtes feignent que dans les Enfers où il eſt, un Vautour lui ronge le cœur, ſans le faire mourir; & que ſon corps y occupe neuf arpens de terre.

(120) E*nfin jusqu'au Tyran de ce barbare* E*mpire.*] Ce *Tyran* eſt Pluton fils de Saturne & d'Ops, & frère de Jupiter & de Neptune. Les Poëtes le font Roi des Enfers, & l'Epoux de Proſerpine, fille de Cerès. Ils le repréſentent ſur un chariot tiré par quatre chevaux

noirs, & tenant des clefs à la main. On croit que cette Fable vient de ce que dans le partage des Etats de Saturne, *Pluton* eut les païs voiſins de la Mer de Toſcane, qu'on appelle en Latin *Mare Inferum*; & qu'il inſtitua le premier les honneurs funèbres que l'on rend aux Morts.

(121) *Et que ſon heureuſe Ombre.*] Les Poëtes, à l'imitation des Paiens, repréſentent les Ames ſéparées des corps, comme des ſubſtances legères à la manière des *Ombres*, & néanmoins viſibles, aiant les mêmes organes, faiſant les mêmes fonctions qu'elles font dans les corps; voiant, parlant, entendant, & faiſant de ſemblables actions; de ſorte que, ſuivant cette imagination, ce ne ſont que des corps plus ſubtils & tenant de la qualité de l'air. Cette idée fut même adoptée par quelques uns des premiers Chrétiens; juſque là qu'il y en eut qui donnèrent à Dieu un corps fait à peu près de cette façon: c'eſt pourquoi on les appella *Antropomorphites*, parcequ'ils croioient que Dieu avoit la forme d'un homme.

(122) *Repaſſe ſur tes pas les bords du fleuve ſombre.*] Les Poëtes feignent qu'il y a ſix *fleuves* dans les Enfers: l'*Achéron*, le *Phlégéton*, le *Cocyte*, l'*Erèbe*, le *Styx*, l'*Averne* & le *Lethé*. L'*Achéron*, ſuivant la Fable, étoit un fils de Cerès, qu'elle mit au Monde dans une caverne de Crète; & n'oſant le faire paroître, parcequ'elle craignoit la haine des Titans qui vouloient abolir ſa famille, elle le conduiſit dans les Enfers où il fut changé en *fleuve*. D'autres le font fils du Soleil & de la Terre, & diſent qu'il fut précipité dans les Enfers par Jupiter, pour avoir fourni de ſon eau aux Titans alté-

rés lorſqu'ils faiſoient la guerre à ce Dieu; & que ce fut par cette raiſon qu'il devint depuis très amer. Le *Phlégéton* eſt un *fleuve* dont les eaux ſont, dit-on, tout en feu, ce qu'exprime ſon nom. Le *Cocyte* qui dans le ſien ſignifie *plainte*, marque les douleurs de ceux qui ſont dans les tourmens des Enfers. C'eſt ce *fleuve* qui donna le nom aux fêtes *Cocytiennes*, qu'on célèbre, dit-on, dans les Enfers à l'honneur de Proſerpine. L'*Erèbe* eſt un *fleuve* né du Chaos & des Ténèbres. Le *Styx* eſt une fontaine d'Arcadie dont les eaux ſont extrémement froides & venimeuſes. Suivant la Fable, il eſt en ſi grande vénération parmi les Dieux, que quand quelqu'un d'eux a juré par le *Styx*, s'il viole ſon ſerment, il eſt privé pendant cent ans de la Divinité, du nectar & de l'ambroſie. L'*Averne* eſt un Lac d'Italie d'une exceſſive profondeur & dont les eaux ſentent le ſouphre. Les Poëtes l'ont pris non ſeulement pour un Lac infernal, mais auſſi pour l'Enfer même. Enfin le *Lethé* eſt un *fleuve* dont les eaux ont la propriété de faire oublier le paſſé. C'eſt pourquoi l'on en fait boire à ceux qui le paſſent. Voy. la Note (96) du Liv. II.

(123) *Mais avant qu'arrivés aux portes des* Enfers.] Les Poetes diſent que le *Ténare*, l'*Averne*, dont j'ai parlé dans la Note précédente, & l'*Amſaint*, ſont les *Portes* de l'E*nfer*. Le *Ténare* eſt un cap de Laconie proche duquel on voit une caverne qui a donné lieu d'en faire un des *ſoupiraux* du Roiaume de Pluton. L'*Amſaint* eſt un lieu dans la Toſcane, rempli de marais dont les eaux ſont ſouphrées & contagieuſes, ce qui l'a fait regarder comme une des *portes* de l'E*nfer*.

(124) *Non l'Amour ne connoît d'autre loi que lui-même.]* C'eſt ainſi que j'ai rendu ce vers de Boëce: *Major lex amor eſt ſibi.* Cette penſée a été imitée en Italien dans la belle ſcène de Mirtil du *Paſtor fido* de Guarini, & ainſi rendue en François dans la Traduction de cette ſcène que l'on attribue à Madame la Comteſſe de la Suze:

Que votre bonheur eſt extrème
Cruels Lions, ſauvages Ours,
Vous qui n'avez dans vos amours
D'autre règle que l'amour même.

Sans doute ou la Nature eſt imparfaite en ſoi,
Qui nous donne un penchant que condamne la Loi,
Ou la Loi *doit paſſer pour une* Loi *trop dure,*
Qui condamne un penchant que donne la Nature.

(125) *Aux rives d'Acheron n'étoit point arrivé.]* Voy. ce qui en a été dit ſous la Note (122).

FIN DES REMARQUES SUR LE TROISIEME LIVRE.

⁂

LA

CONSOLATION
PHILOSOPHIQUE
DE
BOËCE.

LIVRE QUATRIEME.

Dans lequel il eſt prouvé que Dieu gouvernant le Monde, tous les Méchans ſont malheureux & impuiſſans ; & qu'il en eſt tout au contraire des Gens de bien qui ont toujours autant de bonheur que de puiſſance. Il y eſt parlé en même tems de la Providence & du Deſtin ; & l'on y montre auſſi qu'il n'y a point de mauvaiſe Fortune.

LA PHILOSOPHIE aiant achevé de chanter ces vers, avec autant de grace que de majeſté; je prévins l'intention qu'elle avoit de continuer ſon discours, pour l'engager à me délivrer d'un reſte de triſteſſe que je ſentois encore au dedans de moi. Je lui adreſſai donc la parole en ces termes.

BOËCE.

O vous, qni voulez bien me guider à la véritable lumière, & m'y conduire comme par la main! Tout ce que vous m'avez dit jusqu'à préſent, me paroît inconteſtable, ſoit en le conſidérant dans l'excellence du ſujet, ſoit en peſant les raiſons que vous y avez jointes. Cependant je vous avouerai que cela n'étoit pas tout à fait nouveau pour moi Vous n'avez fait que m'en rappeller le ſouvenir, qui m'étoit échapé dans le reſſentiment de mes malheurs. Mais voulez-vous que je vous diſe la principale cauſe de mon chagrin? C'eſt de voir que DIEU, qui eſt la Bonté-même, gouvernant le Monde, permette, ou que ſa

Bonté y ſouffre des maux, ou que ſa Juſtice les y laiſſe impunis. Jugez, vous-même, combien cela eſt étonnant. Mais ce qui l'eſt encore davantage; c'eſt que, où la méchanceté fleurit & donne la loi, il ne ſuffit pas que la Vertu ſoit privée des récompenſes qu'elle mérite; les ſcélérats la foulent aux pieds & lui font ſubir les ſupplices qui ne ſont dus qu'au crime. Vous conviendrez avec moi que ces choſes arrivant dans les Etats d'un Divin Maitre qui ſait tout, qui peut tout, & qui ne doit vouloir que ce qui eſt bon, c'eſt de quoi perſonne ne ſauroit ni aſſez s'étonner, ni aſſez ſe plaindre.

LA PHILOSOPHIE.

Sans doute, il y auroit lieu d'être dans le dernier étonnement, & ce ſeroit la choſe du Monde la plus monſtrueuſe en effet, ſi, comme vous le penſez, les vaſes mépriſables étoient précieux, & les précieux mépriſés dans une maiſon auſſi bien reglée qu'eſt celle du plus excellent Père de famille. Mais cela n'eſt

Car ſi les conſéquences que nous avons tirées de nos propoſitions demeurent pour conſtantes, vous reconnoîtrez que ſous le gouvernement de Dieu, dont nous parlons, les Bons ſont toujours puiſſans, & les Méchans au contraire toujours foibles & mépriſables; qu'il n'y a point de Vice ſans chatiment, ni de Vertu ſans récompenſe; que la proſpérité eſt inſéparable des Bons, & l'adverſité des Méchans; & pluſieurs autres vérités convaincantes qui, en faiſant ceſſer vos plaintes, vous fortifieront contre elles. Ainſi, comme vous avez déja vû & l'image de la Felicité & l'endroit où elle réſide, par les connoiſſances que je vous en ai données; parcourant de ſuite tout ce qui peut avoir quelque rapport à mon deſſein; je vous tracerai la route qui vous conduira en votre maiſon. Je donnerai des aîles à votre ame pour lui faire prendre l'eſſor; & par ce moien délivré de trouble, ſous ma conduite, ſur mes pas & avec mon ſecours, vous retournerez ſain & ſauf en votre Patrie.

* * *

Apprenez que j'ai la vertu
De vous porter aux Cieux, à l'aide de mes aîles: (1)
Tout eſprit pénétrant, qui s'en eſt revêtu,
Voit la Terre à regrèt, dès qu'il vole avec elles.

* * *

Dans ſon eſſor illimité,
Des airs, en un clin d'œuil, il traverſe le Globe: (2)
Des Nuages qu'il fend, l'amas précipité
Loin de lui, ſous ſes pas, s'abaiſſe & ſe dérobe.

* * *

De là courant comme un éclair,
Il paſſe, ſans effroi la Region torride, (3)
Dont la chaleur extrême eſt un effet de l'air,
Qu'agite un tourbillon plus vif & plus rapide.

* * *

Compagnon des Aſtres errans, (4)
Il a déja ſous lui la Planète nocturne,
Puis Mercure, & bientôt, dans des Cieux différens,
Venus, le Soleil, Mars, Jupiter & Saturne.

* * *

De ces ſpectacles réjoüi,
Jusqu'au premier Mobile, il s'élève, il le quite; (5)
Puis il ſe trouve enfin, moins ſurpris qu'ébloüi,
Dans ces champs lumineux où l'Eternel habite (6)

* * *

Là règne le Maitre des Rois:
Son Sceptre eſt la Bonté, l'Univers eſt ſon Trone,
D'où faiſant mouvoir tout, par d'immuables loix,
Lui ſeul il eſt exemt du mouvement qu'il donne.

* * *

O ſi je vous y remenois!
Vous doutez aujourd'hui que ce Lieu ſoit le vôtre:
Mais vous diriez alors: oui, je le reconnois;
C'eſt ici mon logis; je n'en aurai point d'autre.

* * *

Quittez ce terreſtre ſejour:
Vous ſerez convaincu, que le plus puiſſant Prince (7)
N'eſt qu'un homme en exil au milieu d'une Cour,
Tout craint, tout redouté qu'il eſt dans ſa Province.

* * *

BOËCE.

Ha, que vos promeſſes ſont magnifiques! je ne doute point que vous ne puiſſiez les effectuer. Ne differez donc pas à ſatisfaire le déſir que vous m'en donnez.

LA PHILOSOPHIE.

Il faut premièrement vous convaincre que la Puiſſance eſt inſéparable des Bons, & l'impuiſſance des Méchans. En vous démontrant l'un, je vous prouverai conſéquemment l'autre. Car puiſque le Bien & le Mal ſont deux choſes contraires, s'il eſt prouvé que le premier ait de la Puiſſance, il ſera évident que l'autre n'en a point; & de même s'il eſt démontré que celui ci ſoit fragile, il en faudra conclûre que l'autre eſt ſolide. Mais pour rendre cette propoſition plus ſenſible, j'en diſcuterai les deux points, & les prouverai l'un après l'autre.

Deux choſes concourent chez les hommes pour faire une action: la Volonté & la Puiſſance. L'une & l'autre y ſont tellement néceſſaires, qu'elles ne peuvent jamais opérer ſéparément. Perſonne n'entreprend ce qu'il n'a point la Volonté de faire, & la Volonté lui eſt inutile dès qu'elle eſt impuiſſante. De là vient que ſi vous avez vû quelqu'un vouloir ce qu'il ne pouvoit ſe procurer, vous ne devez pas douter qu'il a manqué de Puiſſance pour l'obtenir.

BOËCE.

Cela eſt clair, & il eſt impoſſible de le nier.

LA PHILOSOPHIE.

Et ſi vous en voiez un autre qui ait fait ce qu'il à voulu, douterez-vous qu'il l'ait pû faire ?

BOËCE.

Nullement.

LA PHILOSOPHIE.

Mais on doit être cenſé puiſſant dans ce qu'on peut faire, & impuiſſant au contraire dans ce qu'on ne peut pas.

BOËCE.

Je l'avoue.

LA PHILOSOPHIE.

Vous ſouvenez-vous donc que je vous ai déja prouvé, que la Volonté de l'homme, me, quelque différens que ſoient les objets qui l'entrainent, n'a qu'un ſeul but, qui eſt la Félicité?

BOËCE.

Je me ſouviens que cela a été auſſi démontré.

LA PHILOSOPHIE.

Avez-vous oublié que la Félicité eſt la même choſe que le Bien; & qu'ainſi il n'y a perſonne qui ne déſire le Bien, puiſque tout le monde déſire la Félicité?

BOËCE.

Loin de l'avoir oublié, je l'ai gravé profondément dans ma mémoire.

LA PHILOSOPHIE.

Tous les hommes donc, les Bons comme les Méchans, tendent unanimement au Bien.

BOËCE.

C'eſt une conſéquence très-juſte.

LA PHILOSOPHIE.

Mais il eſt sûr qu'on devient homme de bien par la participation du Bien.

BOËCE.

Cela eſt certain.

LA PHILOSOPHIE.

Donc les Bons acquièrent ce qu'ils déſirent.

BOËCE.

Je le penſe ainſi.

LA PHILOSOPHIE.

Mais ſi les Méchans acquéroient le Bien qu'ils déſirent, ils ne pourroient pas être Méchans.

BOËCE.

C'eſt la vérité.

LA PHILOSOPHIE.

Puis donc que les uns & les autres déſirent le Bien, que les Bons ſeuls acquièrent; il eſt indubitable que les Bons ſont puiſſans & que les Méchans ne le ſont pas.

BOËCE.

Quiconque en doute, ne connoît ni la nature des choſes, ni la conſéquence d'un raiſonnement.

LA PHILOSOPHIE.

Encore une fois, ſi de deux Etres qui ont naturellement le même but, l'un y parvient par un moien naturel; & que l'autre ne puiſſe uſer de ce moien; mais que, pour y ſuppléer, il en emprunte un autre qui n'étant point naturel, n'effectue pas ſon deſſein, & ſeulement faſſe ſemblant de l'effectuer: lequel de deux a le plus de Puiſſance à votre avis?

BOECE.

Je devine votre idée, mais je ſouhaiterois que vous m'en donnaſſiez un exemple.

LA PHILOSOPHIE.

Ne m'accorderez-vous pas que la faculté de marcher eſt naturelle à l'homme?

BOECE.

Sans doute.

LA PHILOSOPHIE.

Doutez-vous que cette faculté ſoit l'office naturel des pieds?

BOËCE.

Je n'en puis douter.

LA PHILOSOPHIE.

Si donc quelqu'un marche avec les pieds, le pouvant faire; & qu'un autre à qui ce moien naturel manque, s'appuiant ſur ſes mains, s'efforce à marcher: auquel des deux doit-on attribuer plus de force?

BOËCE.

Continuez, s'il vous plaît: car perſonne ne doute que celui-là ne ſoit plus fort, qui a la faculté de ſe ſervir d'un moien naturel dont un autre eſt privé.

LA PHILOSOPHIE.

Il en eſt de même du ſouverain Bien que les Bons & les Méchans ſe propoſent également pour but. Les vertus ſont le moien naturel dont les premiers ſe ſervent pour le chercher. Mais les Méchans veulent acquérir ce Bien par toutes ſortes de cupidités, qui ne ſont point des moiens naturels pour l'obtenir. Etes-vous là deſſus d'un autre ſentiment?

BOËCE.

Non.

LA PHILOSOPHIE.

Et ſentez-vous ce qu'il en faut conclûre?

BOECE.

Il reſulte de tout cela que les Bons néceſſairement ſont toujours puiſſans, & les Méchans au contraire toujours impuiſſans.

LA PHILOSOPHIE.

Vous prévenez parfaitement bien ma conſéquence; & c'eſt une marque (ſujet ordinaire d'eſpérance pour un Medecin) que la Nature s'aide déja & commence à ſe fortifier en vous. Mais puiſque je vous vois de ſi grandes diſpoſitions à pénétrer mes raiſonnemens, je ne les épargnerai point à l'avenir. Voiez donc combien grande eſt la foibleſſe des Méchans, de ne pouvoir arriver à un but vers lequel un penchant naturel les porte, & pour ainſi dire les entraine avec violence. Et que ſeroit-ce, ſi la Nature qui les éclaire, leur avoit refuſé un ſecours qui eſt ſi puiſſant & presque invincible? Mais voiez, dis-je, à quelle extrémité leur impuiſſance eſt réduite. Car ce ne ſont point des bagatelles, ni de ces frivoles prix des Jeux publics qu'ils déſirent & qu'ils déſirent envain: c'eſt pour le comble des Biens, c'eſt pour la choſe la plus eſſentielle qu'ils languiſſent; & ces malheureux ne peuvent poſſéder le ſeul objet qui les occupe jour & nuit: en quoi les Bons leur ſont manifeſtement ſupérieurs en force & en puiſſance. Car pour continuer à me ſervir de l'exemple que je vous citois tout à l'heure, ſi un homme marchant à pied étoit allé ſi loin qu'il n'eût plus trouvé de terres à parcourir, vous jugeriez qu'il a eu une très grande puiſſance de marcher. Ainſi vous ne pouvez pas diſconvenir, que celui qui parvient à la poſſeſſion de ce qui eſt le plus deſirable, n'y aiant rien au delà de ce but, ne ſoit de même extrémement puiſſant. Cela étant, il s'enſuit que les Méchans ſont dépourvûs eux mêmes de toutes forces. Car par quelle raiſon abandonnant la vertu, ſuivent-ils les vices? Eſt-ce par défaut de connoiſſance des Biens? il n'y a point une plus grande marque de foibleſſe, que d'être dans les tenèbres d'une aveugle ignorance. Ou bien ont-ils connoiſſance de ce qu'ils doivent ſuivre? ils en ſont donc détournés par les paſſions qui les entraînent; & en ce cas le dérèglement les rend également foibles, puisqu'ils n'ont pas la puiſſance de réſiſter au vice. Enfin s'y laiſſant aller, abandonnent-ils le Bien qu'ils connoiſſent & qu'ils déſirent? Si cela eſt, ils ceſſent non ſeulement d'avoir de la puiſſance, mais même d'exiſter. Car dès qu'on abandonne la fin commune à toutes les choſes qui exiſtent, on ſe prive auſſi par là de ſon exiſtence. Peut-être ſera-t-on ſurpris de m'entendre dire que les Méchans n'exiſtent point, eux dont le nombre eſt ſi grand dans le Monde: cependant rien n'eſt plus vrai. Je ne dèsavoue point que ceux qui ſont Méchans, ne le ſoient; mais qu'ils ſoient purement & ſimplement, c'eſt ce que je nie. En effet comme vous avez donné à un à un homme mort le nom de cadavre (8) & que vous ne pouvez pas l'appeller ſimplement un homme: de même auſſi je vous accorderai que des hommes vicieux ſont des Méchans; mais je ne conviendrai jamais de leur exiſtence. Car une choſe éxiſte qui conſerve ſon rang, ſa nature & ſa conſtitution: mais ſitôt qu'elle s'en ſépare, elle perd l'exiſtence qui y eſt attachée.

BOËCE.

Mais les Méchans ne peuvent-ils rien?

LA PHILOSOPHIE.

Je ne vous le nie point. Mais cette Puiſſance qu'ils font paroître, eſt moins un effet de leur force que de leur foibleſſe, puiſqu'elle ne s'étend qu'au Mal qu'ils ne pourroient point faire, s'ils pouvoient faire le Bien. Ainſi cette Puiſſance eſt une marque évidente qu'ils ne peuvent rien. Car le mal n'etant rien, comme je vous l'ai dit (9), ſi les Méchans ne peuvent autre choſe que le Mal, il eſt manifeſte qu'ils ne peuvent rien.

BOECE.

BOËCE.

Cela eſt très-ſenſible.

LA PHILOSOPHIE.

Pour comprendre à quoi ſe reduit la vertu de cette Puiſſance, rappellez-vous qu'il n'y a rien de plus puiſſant que le ſouverain Bien, comme je vous l'ai fait voir. (10)

BOËCE.

Je m'en ſouviens.

LA PHILOSOPHIE.

Mais ce même Bien ne peut point faire le mal.

BOËCE.

Non, certainement.

LA PHILOSOPHIE.

Eſt-il probable que des hommes aient le pouvoir de tout faire?

BOËCE.

Il faudroit être inſenſé pour ſe l'imaginer.

LA PHILOSOPHIE.

Mais ces mêmes hommes peuvent le Mal.

BOËCE.

O plût à Dieu qu'ils n'en euſſent pas le pouvoir!

LA PHILOSOPHIE.

Puis donc que, quand on a la Puiſſance de faire le Bien, on peut tout, & qu'on n'a point la Puiſſance de tout faire, quand on ne peut que le Mal: il eſt évident que ceux qui ne peuvent que le Mal, ont beaucoup moins de Puiſſance, que ceux qui peuvent faire le Bien. De plus, je vous ai prouvé que toute Puiſſance étoit du nombre des choſes déſirables, & que celles-ci étoient rélatives au Bien, comme au dégré le plus éminent de leur nature. Mais la poſſibilité de commettre une mauvaiſe action, ne peut être rélative au Bien. Donc cette poſſibilité n'eſt point déſirable. Mais toute Puiſſance eſt déſirable: donc il eſt évident que la poſſibilité du Mal n'eſt point une véritable Puiſſance. De tout cela il réſulte que les Bons ſeuls ont de la Puiſſance, & que les Méchans n'ont autre choſe que de la foibleſſe. Ainſi Platon (11) avoit raiſon de dire que les Sages étoient les ſeuls qui euſſent la Puiſſance de faire ce qu'ils déſiroient; qu'à la verité les Méchans pouvoient faire ce que la fantaiſie leur dictoit; mais qu'il leur étoit impoſſible de combler leurs déſirs. En effet ils font ce qui les flate, dans la vûe de ſe procurer le Bien qu'ils ſouhaitent: mais ils ne ſe le procurent pas, parceque le crime ne conduit point à la Félicité.

* * *

Vous voiez ces Tyrans (12) que la Pourpre environne, (13)
Qui, ſous un dais pompeux, ſont aſſis ſur le Trone: (14)
Admirez leur grandeur!
Mille Soldats armés autour d'eux font la Garde;
Quiconque les approche, en tremblant, les regarde:
Ils ſement la terreur.

* * *

Heureux qui leur ſait plaire! Heureux qui les contente!
S'ils ont quelque déſir, il n'eſt rien qu'on ne tente, (15)

Pour aller au devant,
Prononcent-ils un mot? de bouche en bouche il vole:
On croit, du haut des Cieux, entendre à leur parole,
Parler un Dieu vivant.

* * *

Mais qui depouilleroit ces ſuperbes Idoles,
Qui les verroit privés de leurs masques frivoles
Qu'adore l'Univers:
Alors il connoîtroit, en voiant leurs entraves,
Que loin d'être des Dieux, ce ſont de vrais Eſclaves
Languiſſans dans les fers.

* * *

Si leur Peuple les craind, à leur tour ils le craignent: (16)
La noire trahiſon obsède ceux qui regnent,
Et par tout les pourſuit.
Leurs mèts les plus exquis ſont infectés d'abſynte;
A leurs yeux ſoupçonneux la mort eſt toujours peinte
Et le jour & la nuit:

* * *

Entrent-ils dans le lit? au moment qu'ils ſommeillent,
L'Ambition, la Gloire, en ſurſaut les réveillent,
L'aiguillon à la main;
Empoiſonnent leurs cœurs, y ſouflent le carnage,
Et tout ce que l'Enfer inventa dans ſa rage
Contre le Genre Humain.

* * *

On dit qu'ils ſont puiſſans: voions ce qu'ils produiſent:
Ils font des malheureux, bien plus qu'ils n'en détruiſent
Par leurs combats mortels;
Mais plus malheureux qu'eux dans leurs dures contraintes,
Ils ſont importunés & des cris & des plaintes
Qu'on porte à leurs autels.

* * *

Ils n'ont pas un Ami, malgré tant de baſſeſſes
Que fait un Courtiſan, pour flater leurs foibleſſes
Qu'il condamne tout bas.
Dupes de leurs égaux: ce n'eſt pas tout encore,
Sujets à des revers, le chagrin les dévore,
Et les livre au trépas.

* * *

Voilà ces Potentats, que dans leur rang ſuprême,
On oſe inſolemment égaler à Dieu même:
Helas! qu'ils ſont petits!
Peut-on dire, en effet, qu'ils ſoient ce que nous ſommes,
Lorsqu'à plus de Tyrans que le reſte des hommes,
Ils ſont aſſujetis?

* * *

Comprenez-vous, par tout ce que je vous ai dit, combien le crime traîne après ſoi d'infamie; & de quel éclat au contraire brille la vertu? C'eſt une preuve certaine, que les Bons ne demeurent jamais ſans récompenſe, ni les Méchans ſans chatiment. Car dans tout ce qu'on fait, on ſe propoſe un but, & ce but en eſt vraiſemblablement la récompenſe. Ainſi ceux qui entrent dans la carrière où ſe font les éxercices de la courſe (17), ont pour but la couronne qui en eſt le prix: Mais nous avons fait voir que la Félicité eſt le Bien qu'on ſe propoſe pour la fin de tout ce qu'on fait. Donc on ſe propoſe le même Bien, comme la récompenſe de toutes ſes actions. Or ce Bien eſt inſéparable des Bons, puisque (18) perſonne ne peut-être juſtement appellé Bon, s'il n'a rien de bon. Par conſéquent les Bons ne ſont jamais ſans récompenſe. Ainſi, que la fureur des Méchans faſſe contre un Sage tout ce qu'ils voudront, ils n'abattront point ſa couronne, ils ne la flétriront pas. En effet l'éclat propre & naturel à la vertu, ne peut être terni par un vice qui n'eſt point en elle. Si la récompenſe dont elle ſe glorifie, étoit un avantage qu'elle tint d'autrui, celui qui la lui auroit donnée, ou quelqu'autre, pourroit l'en dépouiller ſans doute. Mais comme c'eſt une choſe que le Vertueux tient de la Vertu ſeule, il ne peut la perdre qu'en ceſſant d'être vertueux. Enfin ſi l'on ne déſire la récompenſe que parcequ'on la croit un Bien : qui s'imaginera que celui qui poſſede le Bien, ſoit privé d'une récompenſe ? Mais de quelle récompenſe ? de la plus belle & de la plus grande de toutes. Rappellez-vous à ce ſujet l'excellent (19) Corollaire que j'ai fait avec vous ; & tirez-en ce raiſonnement. Le Bien étant la Félicité, il s'enſuit de là que les Bons étant Gens de Bien, deviennent heureux : mais s'ils ſont heureux, néceſſairement ils ſont des Dieux. Ainſi la Divinité devient la récompenſe des Bons ; récompenſe qui ne peut être ni enlevée par le tems, ni diminuée par le pouvoir des Méchans, ni alterée par leur malice. Et cela poſé, nul homme ſage ne peut douter qu'il n'y ait de même un chatiment inſéparable des Méchans Car le Bien étant auſſi oppoſé au Mal, que le chatiment l'eſt à la récompenſe, il eſt néceſſaire, que s'il y a une récompenſe pour le Bien, il y ait par oppoſition un chatiment pour le Mal. Et comme (20) la récompenſe des vertueux eſt la Vertu même, ainſi (21) le Vice eſt le chatiment des vicieux. Mais quiconque eſt affligé d'un chatiment, reconnoît qu'il eſt affligé d'un Mal. Si donc les Méchans veulent ſe rendre juſtice, peuvent ils faire croire qu'ils ſoient exemts de chatiment, lors que le Vice qui eſt le dernier des maux, non content de les affliger, les corrompt entièrement? Or jugez quel doit être le chatiment des Méchans, oppoſé à la récompenſe des Bons. Vous avez appris de moi que tout ce qui éxiſte, conſerve l'union qui lui donne l'être, & que tout ce qui la conſerve eſt un Bien: par conſequent tout ce qui éxiſte, doit avoir l'apparence d'un Bien. Ainſi tout ce qui s'écarte du Bien, n'éxiſte plus. Donc les Méchans ceſſent d'être ce qu'ils étoient.

Mais ils étoient hommes, comme le font voir les traits humains qui leur reſtent. Donc aiant été changés en Méchans, ils ont ceſſé d'être hommes. Mais comme la Vertu ſeule peut élever l'homme au deſſus de l'humanité, il faut par une oppoſition naturelle, que le Vice réduiſe au deſſous de l'humanité ceux qu'elle en dépouille: par conſéquent vous ne devez plus regarder comme homme, celui que le Vice a rendu vicieux. Dites-moi: quelle différence y a-t-il entre un Loup (22) qui vit de rapine, & un Voleur (23) que la cupidité porte à toutes ſortes de violences pour avoir le bien d'autrui? Y a-t-il rien de plus reſſemblant à un Dogue irrité (24) qui abboie aux paſſans, (25) qu'un homme dont la langue dangereuſe attaque tout le monde? Quoi de plus conforme (26) au Renard, (27) qu'un Fourbe qui vous tend des piéges pour ſurprendre votre bonne foi? (28) Au Lion (29) qu'un Emporté toujours prêt à vous déchirer? (30) Au Cerf, (31) qu'un Poltron qui s'effraie de ſon ombre? (32)

A l'Ane (33) qu'un Pareſſeux (34) & un Hébêté? (35) Aux Oiſeaux même, (36) qu'un Volage & un inconſtant? Que vous dirai-je enfin? (37) Le Débauché qui ſe plonge dans les plus ſales voluptés, n'eſt-il pas (38) un Pourceau qui ſe veautre dans la bourbe? Ainſi voilà comme il arrive que quand on ceſſe d'être Homme, en abandonnant la Vertu; loin de paſſer à la condition Divine, on eſt transformé en Bête (39).

* * *

Errant au gré des Vents, ſur la Plaine écumeuſe (40),
L'Epoux de Pénélope avoit été pouſſé (41)
Vers les bords enchantés de cette Isle fameuſe (42)
Où regnoit l'infame Circé (43).

* * *

Par les effets ſoudains d'un funeſte brûvage (44)
En transformant les corps, ce Monſtre redouté
Avoit l'afreux pouvoir de mettre en eſclavage
Les objets de ſa cruauté.

* * *

De l'Aventurier Grèc les Compagnons fidèles (45)
Eurent bientôt du charme éprouvé les vertus:
Privés des traits humains, de figures nouvelles
Ils s'étoient deja revêtus.

* * *

L'un couroit ſe plonger dans la fange infectée,
Sous le hideux aſpect d'un ſauvage Pourceau: (46)
L'autre armé d'une griffe au carnage apprêtée,
Etoit ſemblable au Lionceau. (47)

* * *

Ceux-ci changés en Loups, dans de ſombres tanières, (48)
S'efforçant de gémir, pouſſoient des hurlemens:
Ceux là, grimpant aux toits, rempliſſoient les gouttières (49)
De leurs triſtes miaulemens.

* * *

Ulyſſe eut fait comme eux, ſi dans cette aventure (50)
Les Dieux l'abandonnant à ſa foible raiſon,
Il n'eût, contre le charme, obtenu de Mercure (51)
Un ſouverain contrepoiſon. (52)

* * *

Sa Troupe cependant ſous un afreux viſage,
N'aiant plus rien d'humain en ce fatal moment,
De l'eſprit & de l'ame avoit encor l'uſage,
Pour déplorer ce changement.

* * *

O qu'ils ſont impuiſſans, ces charmes invincibles,
Qui métamorphoſant les corps qu'ils ont ſurpris,
Ne défigurent point, par leurs pouvoirs nuiſibles,
Ni les ames, ni les eſprits!

* * *

Plus dangereux cent fois eſt un penchant infame,
Qui, ſans changer les corps des humains vicieux,
Peut métamorphoſer leur eſprit & leur ame,
Par un poiſon contagieux.

* * *

BOËCE.

Je conviens & je vois qu'on peut dire avec raiſon qu'encore que les Méchans gardent à l'extérieur les apparences de l'humanité, ils ſont cependant changés intérieurement en Bêtes. Mais ils n'en ont malheureuſement la férocité, que pour nuire aux Gens de bien; & c'eſt ce que je ne voudrois pas qu'il leur fût permis.

LA PHILOSOPHIE.

Auſſi n'en ont ils point la permiſſion, comme je vous le ferai connoître dans peu. Toutefois ſi ce prétendu droit de faire du mal, que vous croiez être en eux, leur étoit ôté, comptez qu'ils en ſeroient bien moins punis qu'ils le ſont. Car il eſt certain, quoique cela paroiſſe peut-être incroiable à quelques uns, que les Méchans ſont plus malheureux dans l'accompliſſement de leurs mauvais deſſeins, que dans l'impuiſſance de les accomplir; parceque ſi c'eſt un malheur de vouloir un mal, c'en eſt un plus grand de le pouvoir, vû que ſans la puiſſance, leur mauvaiſe volonté demeureroit ſans effet. Ainſi, comme il y a de l'infortune dans l'un & dans l'autre, il faut néceſſairement que ceux à qui vous voiez vouloir le mal, le pouvoir & l'accomplir, ſoient triplement malheureux.

BOECE

Je ſuis de votre ſentiment: mais pour les délivrer au pluſtôt de ces infortunes, je ſouhaite ardemment que vous me faſſiez voir qu'ils n'ont pas le pouvoir de faire le mal.

LA PHILOSOPHIE.

Ils en ſeront délivrés plus vîte que vous ne voudriez, & qu'ils ne le penſent eux-mêmes. Car il n'y a rien de ſi tardif dans les bornes étroites de cette vie, qui doive être de longue attente, ſur tout pour une ame immortelle. Les plus flateuſes eſpérances des Méchans, les hauts édifices de leurs projets criminels, ſont ſouvent renverſés par des contretems imprévûs: Et voilà ce qui arrête le cours de leur misère, par la raiſon que ſi la méchanceté rend quelqu'un miſérable, celui là doit l'être davantage, qui eſt plus long-tems Méchant. Ainſi je les jugerois infiniment malheureux, ſi la mort ne venoit du moins mettre une fin à leur méchanceté. Car ſi la conſéquence que j'ai tirée de l'infortune des Méchans, eſt vraie, il eſt évident qu'une misère qui ſeroit éternelle, ne pourroit être qu'une misère infinie.

BOËCE.

Cette conſéquence me paroît étrange & bien difficile à accorder: mais je reconnois qu'elle eſt parfaitement conforme aux principes que vous ai déja accordés.

LA PHILOSOPHIE.

Vous penſez juſte: mais quand quelque choſe répugne dans une conſéquence, il faut faire voir, ou que le principe en eſt faux, ou que la conſéquence en a été fauſſement tirée: ſans quoi, m'aiant une fois accordé l'un, vous ne pouvez plus rejetter l'autre. Car ce qui me reſte à vous dire, ne vous ſurprendra pas moins, quoiqu'émané encore du même principe.

BOËCE.

Hé quoi donc?

LA PHILOSOPHIE.

C'eſt que les Méchans, qui ſouffrent le chatiment qu'ils ont mérité, ſont plus heureux qu'ils ne le ſeroient, ſi la juſtice laiſſoit leurs crimes impunis. Pour vous en convaincre, je ne veux pas m'en tenir à ce que tout le Monde ſait: comme de dire, que la punition corrige les mauvaiſes mœurs; que la crainte du ſupplice ramène dans le bon chemin; & que l'exemple empêche auſſi les autres de s'en écarter: mais ſans avoir égard à tout cela, je ſuis perſuadée que les Méchans, dont les crimes reſtent impunis, deviennent beaucoup plus malheureux d'une autre manière.

BOECE.

BOËCE.

Quelle eſt-elle?

LA PHILOSOPHIE.

Ne ſommes-nous pas convenus que les Bons étoient heureux, & les Méchans miſérables?

BOËCE.

Cela eſt vrai.

LA PHILOSOPHIE.

Mais ſi vous mêlez quelque bien à la misère d'un homme, ne ſera-t-il pas plus heureux, qu'un autre dont la misère ſera pure, entière & ſans mèlange d'aucun bien?

BOËCE.

Je le croi.

LA PHILOSOPHIE.

Et ſi au contraire vous ajoutez un autre mal à la misère de ce dernier, qui eſt déja privé de tout bien, n'en deviendra-t-il pas beaucoup plus malheureux, que celui dont l'infortune eſt ſoulagée par la participation de quelque bien?

BOÈCE.

BOECE.

Pourquoi non?

LA PHILOSOPHIE.

Donc les Méchans, lorſqu'ils ſont punis, ont dans leur condition une ſorte de bien, ſavoir leur chatiment, qui ne peut être un mal dès qu'il eſt juſte. Et au contraire, quand ils évitent leur punition, leur mal eſt augmenté par un autre, qui eſt leur impunité, choſe que vous m'avez dit avec raiſon être le mal de la Méchanceté.

BOËCE.

Je ne puis le nier.

LA PHILOSOPHIE.

Donc les Méchans ſont infiniment plus malheureux, lorſqu'ils jouiſſent d'une impunité qu'ils ne méritent point, que quand ils ſubiſſent un chatiment qu'ils méritent. Mais il eſt ſenſible qu'il y a de la juſtice à punir les Méchans, & de l'injuſtice à ne les punir pas.

BOËCE.

Perſonne n'en doute.

LA PHILOSOPHIE.

Mais peut-on douter que tout ce qui eſt juſte, ne ſoit un Bien; & qu'au contraire tout ce qui eſt injuſte, ne ſoit un Mal?

BOËCE.

C'eſt une ſuite néceſſaire des conſéquences que vous avez déja tirées. Mais, dites-moi: je vous prie: n'y a-t-il plus de ſupplices pour les Ames, après la mort?

LA PHILOSOPHIE.

Sans doute il y en a, & de très grands; que je croi cependant exercés diverſement, (53) les uns, avec rigueur, pour punir, & (54) les autres, avec clémence, pour purifier. Mais mon deſſein n'eſt pas de toucher préſentement cette matière. Je me ſuis attachée jusqu'ici à vous faire voir, que la Puiſſance des Méchans, qui vous paroiſſoit la choſe du monde la plus honteuſe, n'eſt rien; que leur méchanceté n'eſt jamais impunie, malgré la mortifiante idée que vous aviez du contraire; que leur trop grande liberté de mal-faire, dont vous demandiez que la durée fut abrégée, n'en a qu'une très-courte; Que plus elle ſeroit longue, plus ils ſeroient malheureux, de ſorte qu'ils le ſeroient infiniment, ſi elle étoit éternelle; Qu'enfin l'impunité qu'ils ne méritent point, augmente plus leur infortune que ne fait la punition qu'ils méritent; & que par conſéquent ils ne ſont jamais plus rigoureuſement chatiés, que quand on croit qu'ils ne le ſont point.

BOËCE.

En ſuivant votre raiſonnement, je trouve qu'il eſt éxactement vrai. Mais ſi j'en reviens à l'opinion des hommes, je doute qu'il y en ait un ſeul, qui loin de le croire, voulût ſeulement l'écouter.

LA PHILOSOPHIE.

J'en tombe d'accord avec vous. Car accoutumés qu'ils ſont à l'obſcurité des ténèbres, il eſt impoſſible que leurs yeux s'élèvent jusqu'à la lumière d'une vérité qui les éblouïroit. Ils ſont ſemblables (55) à ces Oiſeaux qui voient clair la nuit, mais dont la vûe foible ne peut ſoûtenir l'éclat du jour. Car dès le moment qu'ils n'ont aucun égard à l'ordre établi dans la Nature, & qu'ils ne conſidèrent que leurs propres paſſions, il n'eſt pas ſurprenant qu'ils trouvent du bonheur à pouvoir faire du Mal, & à n'en être point punis. Mais pour vous, voiez ce que vous dicte la Loi éternelle qui eſt gravée dans votre ſein. (56) Si vous tournez votre eſprit au Bien; vous n'avez pas beſoin d'en attendre le prix de la main d'un Juge: vous vous êtes donné la plus excellente de toutes les récompenſes. Mais ſi vous vous portez au Mal, ne cherchez point auſſi d'autre punition que celle là: vous vous en êtes impoſé une qui eſt pire que tous les chatimens. Il en eſt de même que quand vous regardez attentivement, tantôt la Terre, & tantôt le Ciel; car ſi vous ne regardez que l'un ou l'autre à la fois, votre attention vous fait croire que vous êtes ici dans les Aſtres & là dans la fange. Je ſais que le vulgaire ne conſidère point ces choſes. Mais quoi! devons-nous prendre pour modèles ceux que nous avons dit être ſemblables aux Bêtes? Si quelqu'un aiant perdu entiérement la vûe, oublioit même qu'il en a eu l'uſage; & que cependant il crût poſſéder toutes les perfections humaines: aurions-nous la foibleſſe de nous imaginer que d'autres qui verroient clair, fuſſent devenus aveugles? Avec cela m'accordera-t'on encore une choſe, qui peut être prouvée par d'auſſi fortes raiſons: ſavoir, que ceux qui ſont une injure, ſont plus malheureux que ceux qui la ſouffrent?

BOECE.

Je ſerois curieux de voir comment vous prouveriez cela.

LA PHILOSOPHIE.

Niez-vous que tout Méchant ſoit digne de châtiment?

BOECE.

Non, ſans doute.

LA PHILOSOPHIE.

Mais vous êtes convaincu par un grand

nombre de preuves, que tout Méchant eſt malheureux.

BOËCE.

Il eſt vrai.

LA PHILOSOPHIE

Vous ne doutez donc pas que tout homme qui mérite un châtiment, ne ſoit malheureux ?

BOËCE.

Cela eſt juſte.

LA PHILOSOPHIE.

Mais ſi vous étiez juge, lequel puniriez-vous, de celui qui auroit fait un mal, ou de celui qui l'auroit ſouffert ?

BOËCE.

Je n'héſiterois point à punir l'offenſeur, pour réparer le mal qu'il auroit fait à l'offenſé.

LA PHILOSOPHIE.

En ce cas, vous trouveriez plus malheureux celui qui auroit fait le mal, que celui qui l'auroit ſouffert. (57)

BOËCE.

Cette conſéquence eſt vraie.

LA PHILOSOPHIE.

Ainſi, puiſque par ces raiſons & par d'autres qui réſultent du même principe, la méchanceté fait naturellement des malheureux, il eſt évident qu'une injure commiſe envers quelqu'un, n'eſt pas un malheur pour celui qui l'a recue, mais pour celui qui l'a faite. Il eſt vrai qu'aujourd'hui les Avocats (58) font entendre le contraire, en s'efforçant d'exciter la compaſſion des Juges en faveur de ceux qui ont reçu du mal de quelqu'un: au lieu qu'ils devroient n'attirer cette juſte pitié, que ſur l'auteur du mal, qui en eſt plus digne véritablement. Car ſes accuſateurs ſont bien moins ſes ennemis que ſes amis, lorſqu'ils le menent au Juge, comme un Malade à ſon Médecin, pour lui procurer la guériſon de ſes vices par le remède du chatiment. C'eſt pourquoi, il ne devroit pas y avoir d'Avocats en ces occaſions, pour prendre la défenſe du coupable; mais pluſtôt pour ſe joindre à ſes accuſateurs. En effet, s'il étoit permis aux Méchans d'entrevoir encore quelques raions de la Vertu qu'ils ont abandonnée & de ſe perſuader qu'en paſſant par les rigueurs d'un chatiment, ils ſe purifieroient des ſouillûres du Vice & redeviendroient vertueux: alors ils n'auroient garde de conſidérer ces rigueurs comme des maux, ni de réclamer l'éloquence d'un Orateur pour ſe défendre: ils ſe mettroient, ſans héſiter, à la diſcrétion & de leurs Juges & de leurs accuſateurs. De là vient que les Sages ne ſont point ſuſceptibles de haine. Car quel autre qu'un inſenſé, peut haïr les Bons? A l'égard des Méchans, il n'y a pas plus de raiſon de le faire; puisqu'il en eſt de leur attache au Vice, comme des indiſpoſitions corporelles: C'eſt une eſpèce d'infirmité de l'eſprit. Or comme un Malade mérite ſans doute moins notre haine que notre commiſération; à plus forte raiſon, devons-nous plustôt plaindre, qu'outrager ceux dont une extrême Méchanceté accable l'eſprit de langueur.

* * *

Quel plaiſir avez-vous d'exciter des débats, (59)
Et de vos propres mains d'abréger votre vie?
Helas! ignorez-vous, ſi c'eſt là votre envie,
Inſenſés! que la Mort vous pourſuit à grands pas?

* * *

N'étoit-ce pas aſſez qu'exposés ici-bas
Aux Serpens, aux Lions, aux Tigres en furie,
La moitié de vos jours vous fût par eux ravie,
Sans aller par le fer livrer l'autre au trépas?

* * *

Quoi, parceque vos mœurs ne ſont point reſſemblantes;
Vous en venez, Cruels, à des guerres ſanglantes!
Quoi, pour les convertir, vous maſſacrez les gens! (60)

* * *

Ceſſez de vous armer de ce Zèle Hypocrite:
Voulez-vous à chacun rendre ce qu'il mérite?
Soiez amis des Bons, & plaignez les Méchans.

* * *

BOËCE.

Je vois par là quelle eſt la félicité des Gens de bien & la miſère des Scélerats. Mais dans cette même Fortune dont le vulgaire fait cas, je ne laiſſe pas de trouver auſſi quelque mélange de Bien & de

Mal. Car il n'y a jamais eu d'homme ſage qui ait préferé l'exil, l'indigence & l'ignominie, à la poſſeſſion des richeſſes, des honneurs, de la puiſſance, & à l'avantage de vivre avec éclat dans le ſein de ſa patrie. Effectivement la ſageſſe brille bien plus, quand ceux qui la poſsèdent, ſont à la tête d'un Etat, d'où ils en communiquent les heureuſes influences à ceux qu'ils gouvernent, & ſur tout quand la priſon, les tortures, & tous les autres genres de ſupplices ordonnés par les Loix, ne ſont emploiés qu'à la punition des mauvais Citoiens. C'eſt pourquoi je ne puis m'empêcher d'être ſurpris au dernier point, en voiant, par un renverſement étrange, que les Gens de bien ſouffrent les chatimens dûs aux crimes, & que les Méchans raviſſent les récompenſes des Vertus. Je ſouhaiterois donc ſavoir de vous le ſujet d'une confuſion qui me paroît ſi déraiſonnable. Je vous avoue que j'en ſerois moins étonné, ſi je pouvois me perſuader, que le Hazard eût droit de mettre cette confuſion dans l'Univers. Ce qui augmente encore mon étonnement, c'eſt que Dieu qui dirige toutes choſes, envoie ſouvent du Bien aux Bons, & du Mal aux Méchans; & qu'en d'autres tems il afflige les Bons, & accorde aux Méchans tout ce qu'ils déſirent. Je ne puis comprendre, ſi vous ne me l'expliquez vous-même, la diſtinction qu'il faut mettre entre les effets de ſa Providence & ceux du Hazard.

LA PHILOSOPHIE.

Il n'eſt pas étonnant que, quand on ne ſait pas en quoi conſiſte l'ordre qui eſt établi dans l'univers, on penſe y voir du déreglement & des choſes faites ſans deſſein. Mais quoique vous ignoriez la raiſon d'un ordre ſi excellent, ne doutez pas cependant que celui qui gouverne le Monde avec une Bonté infinie, ne le gouverne comme il convient.

* * *

Si quelqu'un, de l'Aſtronomie (61)
Ne connoit pas les élémens,
Ira-t-il à l'Académie (62)
Développer des Cieux les ſecrets mouvemens?

N'ignorera-t-il pas que les Aſtres de l'Ourſe (63)
Partent du Pole Arctique en commençant leur courſe? (64)
Vous dira-t-il pourquoi le Bouvier glacial (65)
Conduiſant ſon chariot d'un pas toujours égal,
Eſt ſi promt tous les ſoirs à ſe montrer au Monde,
Et pour tomber dans l'onde
Si tardif à quitter le cercle Horizontal. (66)

* * *

Que Phébus perdant ſa lumière (67)
Ramène la nuit en plein jour:
Que la Lune dans ſa carrière (68)
Paroiſſe tout à coup s'éclipſer à ſon tour: (69)
C'eſt l'effet de ces Corps, dont le concours oblique
En deux points oppoſés diviſe l'Ecliptique, (70)
Et l'Aſtronome habile en ſait le tems certain. (71)
Mais le Peuple alarmé d'un prodige ſi vain,
Qu'il prend mal à propos pour le ſignal celeſte
D'un accident funeſte,
Penſe le detourner en frapant ſur l'airain. (72)

* * *

Nul ne ſe plaind du privilège
Qu'ont les Vents de troubler les Mers: (73)
Nul n'eſt ſurpris de voir la Nège (74)
Se diſſoudre au Soleil à la fin des Hivers,

D'un œil indifférent on regarde ces choſes,
Parcequ'il eſt aiſé d'en connoître les cauſes,
En voiant revenir leurs effets tous les ans.
Mais rendez, s'il ſe peut, ces objets moins frequens;
Le Vulgaire ignorant en craindra l'apparence:
Ainſi ſans l'ignorance, (75)
Le Monde n'auroit rien qui ſurprendroit les ſens.

* * *

BOËCE.

Vous avez raiſon. Mais puiſque c'eſt à vous de pénétrer les principes des choſes les plus cachées, & de développer ce qu'elles ont de plus obſcur: tirez-moi de mon étonnement, en m'expliquant le myſtere dont je vous ai parlé.

LA PHILOSOPHIE.

Vous me propoſez la plus épineuſe de toutes les queſtions, & la plus capable d'épuiſer le raiſonnement. Car cette matière eſt d'une telle nature, qu'on n'a pas plustôt tranché une difficulté, que, pareille (76) aux têtes de l'Hydre, il en renaît ſans ceſſe une infinité d'autres; ſi l'on n'a l'eſprit aſſez éclairé pour les ſaiſir & les comprendre toutes à la fois.

Cette queſtion embraſſe ordinairement cinq points, qui roulent;

1. Sur la ſimplicité de la Providence.
2. Sur l'ordre & l'enchainement du Deſtin.
3. Sur les cas inopinés, attribués au Hazard.
4. Sur la Préſcience de Dieu & la Prédeſtination.
5. Sur le Libre Arbitre.

Vous ſentez aſſurément vous même combien ces matières ſont embaraſſantes. Mais puiſque leur connoiſſance fait une partie des remèdes néceſſaires à votre guériſon, j'emploierai le peu de tems qui me reſte à vous en dire au moins quelque choſe. Pour vous y rendre plus attentif, je vous priverai pendant ce tems là du plaiſir que vous donneroit l'harmonie de mes vers.

BOECE.

Comme il vous plaira.

LA PHILOSOPHIE.

Il faut reprendre le ſujet de plus loin: Ecoutez-moi donc.

La production de toutes choſes, le renouvellement & l'accroiſſement de ce qu'il y a de changeant dans la Nature, en un mot tout ce qui ſe meut de quelque manière que ce ſoit: tout cela tire ſes cauſes, ſon arrangement & ſa forme, de la ſeule immutabilité de l'Entendement Divin. Cet Eſprit de Dieu, quoique ſouverainement ſimple, ne laiſſe pas d'emploier différens moiens pour gouverner l'Univers. Ces différens moiens, purement conſidérés dans l'Intelligence Divine, ſont ce que nous appellons la PROVIDENCE (77): mais ſi on les regarde par rapport aux choſes qui en reçoivent leur mouvement & leur diſpoſition; c'eſt ce que les Anciens ont appellé le DESTIN. Quiconque cependant ſera attention à la vertu de l'un & de l'autre, s'appercevra facilement de leur différence. Car la Providence n'eſt autre, que cette même Intelligence ou Raiſon Divine, qui réſide dans le ſouverain Maitre de toutes choſes, & qui les diſpoſe: au lieu que le Deſtin eſt cette Diſpoſition attachée à toutes les choſes muables, par le moien de laquelle la Providence les retient chacune en particulier dans l'ordre où Elle les a placées. Ainſi la Providence les embraſſe toutes à la fois, quelque différentes, quelque multipliées quelles ſoient: mais le Deſtin ne fait que donner le mouvement à chacune, dans les lieux, ſous les formes & aux tems convenables à la diſtribution qui en a été faite: deſorte que l'action d'accomplir cet ordre dans le tems, étant réunie dans les vûes de l'Entendement Divin, eſt la PROVIDENCE; & que la même action diſtribuée & opérée dans le tems, eſt le DESTIN. Quoiqu'il y ait de la diverſité entre ces deux choſes; cependant l'une dépend de l'autre, puiſque l'ordre du Deſtin n'eſt qu'une émanation de la ſimplicité de la Providence. Car de même qu'un Ouvrier qui a formé dans ſa tête le plan d'un ouvrage qu'il veut faire, l'exécute enſuite, & produit dans le cours d'un certain tems, les diverſes parties du tout qu'il ſe repréſentoit, comme s'il eût éxiſté: Ainſi Dieu diſpoſe par ſa Providence,

dence, ſingulièrement & d'une façon invariable, tout ce qui doit arriver ; mais il accomplit enſuite par le miniſtère du Deſtin, en plusieurs façons & aux tems qu'il faut, tout ce qu'il a diſpoſé. Soit donc que le Deſtin ſuive les Divines impulſions de la Providence ; ſoit que l'Ame (79), ſoit que toute la Nature enſemble (80), les influences des Aſtres (81), la puiſſance des Anges (82), l'induſtrie des Démons (83) ; ſoit enfin que quelques unes de ces choſes, ou toutes à la fois, forment cet enchainement du Deſtin : il eſt évident que la Providence eſt la forme immuable & ſimple de toutes les choſes qui doivent être faites, & que le Deſtin eſt l' ordre ſucceſſif & comme le nœud-coulant de tout ce que la ſimplicité de la Providence a diſpoſé pour être fait. De là vient, que toutes les choſes qui ſont ſubordonnées au Deſtin, ſont pareillement aſſujeties à la Providence, de laquelle le Deſtin dépend lui-même : au lieu qu'il y en a quelques unes, qui étant immédiatement ſoumiſes à la Providence, ne ſont point ſujettes à l'enchainement du Deſtin. Ce ſont celles qui pour avoir du rapport à la Divinité même, ſont tellement immuables que le mouvement du Deſtin ne peut s'étendre jusqu'à elles. Pour concevoir ma penſée, figurez-vous un Globe tournant ſur un pivot, qui feroit en même tems tourner pluſieurs autres Globes autour du premier. Celui-ci deviendroit le centre & comme le pivot même de ceux qui tourneroient autour de lui. Mais le dernier de ces Globes, aiant à faire un cercle d'autant plus grand qu'il ſeroit plus écarté du centre, le décriroit dans un eſpace proportionné à cet éloignement: aulieu que ce qui ſeroit proche du pivot, au point de devenir concentrique à ſon égard, participeroit à ſa ſimplicité & ceſſeroit de tourner autour de lui. Par la même raiſon, la choſe qui eſt la plus éloignée de la première Intelligence, eſt plus ſujette à l'enchainement du Deſtin; & au contraire, celle qui touche de plus près à cette même Intelligence, qui eſt le pivot de toutes choſes, eſt à proportion moins dépendant du Deſtin. Que ſi enfin je ſuppoſe qu'elle ſoit jointe à l'immutabilité de cette Intelligence ſuprême, elle deviendra alors immuable, & ne dépendra plus du tout de la néceſſité du Deſtin. Ainſi ce que le raiſonnement eſt à l'entendement, la production à l'éxiſtence, le tems à l'éternité & la circonference au centre: la même choſe eſt la ſucceſſion muable du Deſtin, par rapport à l'immuable ſimplicité de la Providence. Cet enchainement fait mouvoir les Cieux (84) & les Aſtres (85), maintient l'harmonie qui régne entre les Elemens (86), & leur fait prendre des formes différemment variées. C'eſt lui qui renouvelle tout ce qui naît & qui meurt, en conſervant & la nature de ces productions & la fécondité de leur germe. C'eſt lui-même auſſi qui détermine les actions & les fortunes des hommes par des cauſes dont l'enchainement ne peut être rompu: & comme ces cauſes naiſſent dans leur principe d'une Providence immuable, néceſſairement elles ſont immuables comme elles. De cette manière toutes choſes ſont bien conduites, ſi la ſimplicité qui réſide dans l'Entendement Divin, produit l'immuable enchainement des cauſes; & ſi cet ordre par ſa propre immutabilité, retient les choſes muables, & les empêche de ſe laiſſer aller au gré téméraire de leur inconſtance. De là vient que, vous autres Mortels, vous vous imaginez qu'il n'y a dans la Nature que du trouble & de la confuſion; parceque vous ne pouvez point remarquer cet ordre, quoiqu'il n'ait d'autre but que de régler & diriger chaque choſe pour leur bien. En effet on ne peut pas dire qu'il ſoit la cauſe du Mal que font les Méchans: puiſque je vous ai prouvé fort au long que les Méchans, qui cherchent le Bien, n'en ſont détournés que par l'erreur funeſte qui les égare, & nullement par l'effet d'un Ordre qui étant émané du centre de la Bonté ſuprême, ne peut détourner aucune créature de ſon Principe.

BOECE.

Mais peut-il y avoir une confuſion plus déraiſonnable, que celle où les Méchans,

chans, comme les Bons, paſſent de l'infortune à la proſpérité ou de la proſpérité à l'infortune?

LA PHILOSOPHIE.

Quoi donc! les hommes ont *ils* l'eſprit aſſez ſain pour diſtinguer, ſi tous ceux qu'ils eſtiment Bons ou Méchans, le ſont effectivement? Vous ſavez vous-même que leurs ſentimens diffèrent en ce point; & que les uns jugent dignes de récompenſe ceux que d'autres croient puniſſables. Mais je veux qu'on ſoit aſſez judicieux pour faire un juſte diſcernement des Bons d'avec les Méchans. Pourra-t-on pénétrer la diſpoſition intérieure, & pour ainſi dire, le temperament des ames? Cela vous eſt auſſi impoſſible, qu'il le ſeroit à quiconque voudroit dire, ſans le ſavoir, pourquoi les alimens amèrs conviennent à certains corps, & les doux à d'autres; ou pourquoi il y a certains malades qui ne ſe ſoulagent que par des lénitifs, & d'autres que par des remêdes violens. Le Médecin n'en eſt point ſurpris, parceque connoisſant les tempéramens, il ſait ce qui cauſe la maladie & ce qui peut la guérir. Or qu'eſt ce qui fait la ſanté de l'ame, ſi ce n'eſt la Vertu, & ſes maladies, ſi ce n'eſt le Vice? Mais qui peut lui conſerver les Biens ou la délivrer des Maux, que Dieu ſeul, qui eſt le Conducteur & le Médecin des ames, & qui du haut de ſa Providence où il veille aux beſoins de la Nature, obſerve ce qui eſt propre à chacun, & le connoiſſant l'applique à propos. C'eſt de là que vient cet inſigne miracle qui fait l'ordre du Deſtin; Miracle opéré par la ſageſſe de Dieu, mais dont les hommes ſont étonnés à cauſe de leur ignorance. Car pour toucher en paſſant le peu que la Raiſon humaine nous permet d'entrevoir dans le profond abyme de la Divinité: tel que vous croïez être très-intègre & parfait obſervateur de l'équité, paroit différent aux yeux de la Providence qui ſait tout. Lucain*(87), notre ami (88), a dit lui-même dans ſa Pharſale (89).

Le Ciel fut pour Céſar & Caton pour Pompée. (90)

Tout ce que vous voiez donc ſe faire ici bas contre votre attente, ſe fait toujours en conſéquence du bon ordre qui eſt établi dans la Nature, quoique vous le regardiez comme l'effet d'une confuſion dereglée. Mais ſuppoſons qu'il y ait quelqu'un doué d'aſſez bonnes mœurs pour être également agréable & à Dieu & aux Hommes; Ce ſera un homme d'un courage facile à ébranler; au moindre revers de fortune, il perdra peut-être ſa probité, parcequ'elle ne lui aura ſervi de rien pour ſe maintenir dans la proſpérité. La ſageſſe de Dieu ſachant donc que l'adverſité peut le rendre méchant, a l'indulgence de lui épargner une affliction qu'il ne pourroit ſupporter. Suppoſons en un autre ſi parfaitement vertueux, que la ſainteté de ſa vie l'approche en quelque façon de la Divinité: La Providence ne permettra point qu'il ſoit ſujet aux maladies, loin de l'expoſer aux troubles de l'adverſité. C'eſt ce qui a fait dire à quelqu'un qui avoit de plus nobles penſées que moi: (91)

Formant du corps des Saints les ſacrés édifices,
L'union des Vertus les préſerve des vices. (92)

Mais il arrive ſouvent, par la permiſſion de la Providence, que le ſoin des affaires publiques eſt confié aux Gens de bien, pour mettre un frein à la malice des Méchans. Elle diſpenſe à d'autres des biens & des maux, aiant égard à la diſpoſition de leur eſprit. A d'autres elle envoie des disgraces, de peur qu'une trop longue proſperité ne les faſſe tomber dans le déreglement. Elle ſouffre que d'autres ſoient réduits aux plus facheuſes extrémités, afin que leur courage s'affermiſſe par la pratique & l'exercice de la patience. D'autres appréhendent ſans raiſon, ce qu'ils peuvent ſupporter ſans peine. D'autres mépriſent témérairement ce qu'ils ne ſauroient ſupporter; & c'eſt pour faire ſentir à ceux ci leur préſomption malfondée que Dieu les afflige. D'autres ſe ſont immortaliſés par une mort glorieuſe. D'autres enfin inébranlables dans les ſupplices, ont fait voir que la Vertu ne pouvoit être vaincue par les maux. Or que tous ces cas ſoient autant d'effets d'un ordre juſte & bien reglé, & qu'ils tournent au bien de ceux qui les éprouvent, c'eſt dequoi il n'eſt pas permis de douter. Car les mêmes raiſons font qu'il arrive auſſi tantôt des maux & tantôt des biens aux Méchans. Pour ce qui eſt de leurs maux, perſonne n'en eſt ſurpris, parcequ'on croit qu'ils les ont mérités; outre que leur chatiment peut ſervir, ſoit à les corriger eux-mêmes, ſoit à détourner les autres de mal faire. A l'égard de leurs biens, c'eſt une grande leçon pour apprendre aux Bons ce qu'ils doivent penſer de ces biens, les voiant ſi ſouvent dans de telles mains. Une autre raiſon qui fait que ces biens leur ſont diſpenſés c'eſt qu'il y a des Méchans d'un ſi mauvais naturel, que l'indigence ſeroit capable de les porter aux plus grands crimes, au lieu que l'abondance devient une eſpèce de remède dont la Providence ſe ſert pour les préſerver d'un ſi dangereux mal. D'autres ſentiront les reproches de leur conſcience criminelle, & concevant que leur fortune eſt inſéparable de la conſervaſervation de ces biens, ils craindront peut-être de perdre avec chagrin ce qu'ils poſſédent avec plaiſir: ils changeront donc de mœurs, & ainſi aiant apprehendé d'être dépouillés de leurs biens, ils ſe dépouilleront en effet de leur méchanceté. Une fortune mal conduite (93) en a précipité d'autres dans les disgraces qu'ils méritoient. D'autres enfin ont eu le pouvoir d'infliger des peines, autant pour punir d'autres Méchans que pour éprouver la conſtance des Gens de bien. Car il n'y a pas moins d'antipathie entre les Méchans & leurs ſemblables, qu'il y en a entre eux & les Bons. Et comment n'y en auroit il point? Les Méchans ſont en guerre avec eux mêmes par la diſcorde que les Vices ſouflent dans leur conſcience; & ils ne font presque jamais une choſe, qu'ils ne la dès-approuvent après l'avoir faite. De là ce Miracle de la Providence, ſi grand, mais ſi ordinaire, que des Méchans ont rendu Gens de Bien d'autres Méchans, par la raiſon que ceux-ci aiant ſouffert quelque injuſtice des premiers, leur reſſentiment les a portés à devenir vertueux; pour n'être plus ſemblables à ceux qu'ils avoient un ſi juſte ſujet de haïr. Il n'appartient qu'à la puiſſance de Dieu de changer les maux en biens, lorsque les faiſant ſervir à ſes deſſeins, il veut en tirer des effets ſalutaires. Car il y a un certain ordre qui embraſſe tout, de ſorte que ſi quelque choſe s'en eſt derangée, elle retombe dans un autre, mais rentre toujours dans l'ordre; afin qu'il ne ſoit pas dit que le dereglement du hazard ait lieu ſous l'empire de la Providence.

Dans les ſoins infinis que prend un Dieu ſi ſage
De gouverner le Monde au gré de ſa Bonté,
Quel mortel oſeroit ſonder l'obſcurité (94)
De ces reſſorts ſecrets qu'il ſait mettre en uſage?

Certainement il n'eſt pas permis à l'homme de les concevoir ni de les expliquer. Qu'il nous ſuffiſe de ſavoir que Dieu qui a créé tous les Etres, les diſpoſe & les dirige vers le Bien; & que tandis qu'il retient tout ce qu'il a créé dans un ordre digne de ſes perfections Divines, il ſe ſert de celui qu'il a mis dans la néceſſité du

Deſtin, pour écarter tous les maux du circuit où s'étend ſa domination. C'eſt pourquoi, ſi vous regardez les diſpoſitions de ſa Providence, vous conviendrez que les maux qui vous paroiſſent inonder l'Univers, n'exiſtent que dans votre imagination. Mais je m'apperçois depuis un moment qu'accablé d'une queſtion ſi épineuſe, & fatigué d'un ſi long raiſonnement, vous attendez des vers avec impatience. Faiſons donc une pauſe, afin que vous en aiez plus de force, pour entendre ce qui me reſte encore à vous dire.

* * *

O Mortel éclairé, cherchez-vous à connoître
Les reſpectables droits de la Divinité?
Que votre œuil jusqu'au cieux penètre, (95)
Pour en conſidérer la ſublime beauté!

* * *

Là, plus que les Humains ne le ſont ſur la Terre,
Les Aſtres ſont toujours ce qu'ils étoient dabord (96)
Ils ignorent entreux la guerre
Et d'une antique paix gardent l'heureux accord.

* * *

Le Soleil eſt ſujet à cette Loi commune: (97)
A la fin d'un beau jour, la chaleur qu'il produit,
N'a jamais empêché la Lune, (98)
De rafraichir la Terre, en l'éclairant la nuit.

* * *

Jamais du haut du Pole, où l'on voit briller l'Ourſe, (99)
D'un Aſtre diligent enviant le repos,
Elle n'a dérangé ſa courſe,
Pour aller avec lui ſe coucher dans les flots.

* * *

De la Nuit tous les ſoirs l'Etoile avant-courrière (100)
A ſoin d'en préceder la noire obſcurité:
Et du jour ouvrant la carrière,
Tous les matins la même annonce la clarté.

* * *

Dans le concours éxact de ces Flambeaux Celeſtes (101)
Un éternel amour les tient ſans ceſſe unis: (102)
De debats, de troubles funeſtes,
Du Zodiaque entier tous ſujets ſont bannis. (103)

* * *

Admirez du Très-Haut la ſage Providence,
Qui dans cette union commune aux Elémens (104)
Fait qu'agiſſant d'intelligence,
Ils forment de concert de parfaits mouvemens.

* * *

Par là l'Humidité cherche la Sechereſſe; (105)
Le Chaud ſe joint au Froid, le Froid aime le Chaud;
La Terre gravite & s'affaiſſe;
Et le Feu plus leger tend de lui même en haut.

* * *

C'eſt par là qu'au Printems, de la naiſſante Flore (106)
Le folâtre Zephir baiſant l'amoureux ſein (107)
En fait par ſon haleine éclore
La Tulipe & l'Oeillet, la Roſe & le Jaſmin, (108)

* * *

C'eſt par là qu'en Eté le Laboureur moiſſonne (109)
Les grains que ſes travaux ont fait multiplier:
C'eſt auſſi par là qu'en Automne (110)
Le Vigneron content enrichit ſon cellier.

* * *

C'eſt par là qu'en Hiver on entend dans les plaines (111)
Le ſoufle impétueux des mutins Aquilons; (112)
Qu'on voit glacer l'eau des fontaines (113)
Et de pluie & de neige inonder les Vallons. (114)

* * *

L'ordre de ces Saiſons, leur ſuite ſucceſſive (115)
Donne à tout ce qui vit, l'être & l'accroiſſement;
Et par la même alternative,
Tout ce qui naît, périt indiſpenſablement.

* * *

Cependant L'ETERNEL, dans une paix profonde,
Reſte ſeul immuable au plus caché des Cieux: (116)
Inviſible, il régit le Monde;
Mais tout ce qui s'y paſſe, eſt préſent à ſes yeux.

* * *

La Nature eſt ſon œuvre: à cet auguſte titre,
Dieu ſeul de la Nature étant Arbitre, & Roi;
Roi ſage, autant que juſte Arbitre,
Il lui dicte ſans ceſſe une equitable Loi. (117)

* * *

Tout ce qu'il fait mouvoir au Ciel & ſur la Terre,
N'a point un mouvement incertain ni fortuit;
Il le retient, il le reſſerre,
Dans le circuit étroit, où ſon doigt le conduit.

* * *

Sans cet ordre Divin preſcrit à la Nature
Sans cet enchainement qui s'y fait reſſentir,
Tout ſe mêlant à l'aventure,
On verroit l'Univers bientôt s'anéantir.

* * *

Ainſi tout tend au Bien; de ſoi même il s'y guide,
Par l'unanime accord d'un amour mutuel; (118)
Et voilà le lien ſolide
Qui fait la fermeté de la Terre & du Ciel.

* * *

Sentez-vous donc à préſent la conſéquence qu'il faut tirer de tout ce que nous avons dit?

BOËCE.

Quelle eſt-elle?

LA PHILOSOPHIE.

C'eſt que toute Fortune eſt abſolument bonne.

BOËCE.

Et comment cela eſt-il poſſible?

LA PHILOSOPHIE.

Remarquez que toute Fortune, ſoit agréable ſoit facheuſe, eſt emploiée à récompenſer ou exercer les Bons, à punir ou corriger les Méchans; en quoi étant juſte ou utile, elle ne peut-être que bonne.

BOËCE.

Ce que vous dites eſt vrai; & ſi j'enviſage la Providence & le Deſtin, comme vous me les avez repréſenté, je trouverai votre raiſonnement très-bien fondé. Mais trouvez-bon, s'il vous plaît, que nous mettions encore cette opinion dans le nombre des choſes incroiables que vous avez déja auparavant ſuppoſées.

LA PHILOSOPHIE.

Pourquoi donc?

BOËCE.

Parcequ'il n'y a rien de ſi fréquent dans le Monde, que d'entendre dire: *Tels & Tels ſont dans la mauvaiſe fortune.*

LA PHILOSOPHIE.

Hé bien! voulez-vous que pour un moment nous nous accommodions au langage vulgaire, afin de faire voir que nos maximes n'ont rien de contraire à l'humanité?

BOËCE.

Comme il vous plaira.

LA PHILOSOPHIE.

Ne penſez-vous pas que tout ce qui eſt utile, ſoit bon?

BOËCE.

Je le croi.

LA PHILOSOPHIE.

Mais tout ce qui éxerce ou corrige, eſt utile.

BOËCE.

J'en conviens.

LA PHILOSOPHIE.

Par conſéquent, tout ce qui éxerce ou corrige eſt bon.

BOËCE.

Pourquoi non?

LA PHILOSOPHIE.

Mais c'eſt le cas de ceux, ou qui étant attachés à la Vertu, ont la mauvaiſe fortune à combattre; ou qui faiſant divorce avec les vices, ſe portent dans le chemin de la Vertu.

BOËCE.

Je ne le nie point.

LA PHILOSOPHIE.

A l'égard de la bonne fortune qui ſert de récompenſe aux Gens de Bien, le Vulgaire la croit-il mauvaiſe?

BOËCE.

Point du tout; il juge qu'elle eſt très-bonne, comme cela eſt vrai.

LA PHILOSOPHIE.

Enfin regarde-t-il comme bonne, l'adverſité qui, infligeant aux Méchans une juſte punition, arrête le cours de leur malice?

BOËCE.

Au contraire, il la regarde comme la plus malheureuſe qu'on puiſſe imaginer.

LA PHILOSOPHIE.

Mais prenez garde qu'en m'accordant tout cela, & continuant de ſuivre l'opinion du vulgaire, nous n'en tirions une nouvelle conſéquence qui ſoit encore incroiable.

BOËCE.

Quelle conſéquence donc?

LA PHILOSOPHIE.

De toutes ces propoſitions que vous m'avez accordées, ne reſulte-t-il pas que, quelque ſoit la fortune de ceux, ou qui poſſedent la Vertu, ou qui ſont en chemin de l'acquérir, ou qui l'acquièrent, elle ne peut être que bonne; mais au contraire que celle des Méchans qui perſiſtent dans le vice, ne ſauroit être que très-mauvaiſe ?

BOËCE.

Cela eſt conſtant, quoique perſonne n'oſe en convenir.

LA PHILOSOPHIE.

Ainſi un homme ſage ne doit pas ſupporter plus impatiemment l'infortune, toutes les fois qu'il eſt expoſé à ſe trouver aux priſes avec elle, qu'un Guerrier plein de courage n'entend avec peine le bruit des Armes (119) qui l'appelle au combat. Car ſi les périls de la guerre offrent à celui-ci une occaſion d'acquérir de la gloire; ce qu'il y a de fâcheux dans l'adverſité, donne également lieu à l'autre de s'affermir dans la ſageſſe. Auſſi la Vertu (120) dans l'étymologie de ſon nom, n'eſt-elle autre chose qu'une force capable de ſurmonter tout ce qui lui fait obſtacle. Effectivement, vous, & tous ceux qui ſont avancés dans le chemin de la vertu, vous n'avez point fait conſiſter votre bonheur à vivre dans les délices, ni à vous laiſſer corrompre par la volupté. Vous êtes perpetuellement en guerre contre la Fortune,

tune, ſoit bonne, ſoit mauvaiſe; de peur que celle-ci ne vous abatte, ou que celle-là ne vous corrompe. Efforcez-vous de prendre le juſte milieu qui eſt entre l'une & l'autre. Tout ce qui eſt au deſſous ou au deſſus de ce point, ne donne qu'une félicité mépriſable qui ne vaut pas ce qu'elle coûte. Enfin il dépend de vous, que votre fortune ſoit telle que vous la ſouhaitez. Car quelque facheuſe qu'elle paroiſſe, ou elle exerce la vertu des Sages, où elle corrige les vices des Méchans, ou elle les punit.

* * *

Le brave Agamemnon, après dix ans de peine, (121)
Vengea ſur les Troiens l'enlevement d'Helène: (122)
Encore immola-t-on ſa fille auparavant, (123)
Pour appaiſer Diane, & Neptune & le Vent. (124)
Le Concurrent d'Ajax, l'époux de Pénélope, (125)
Vit ſes Soldats broiés ſous les dents du Cyclope: (126)
Mais le cruel Géant, dans l'yvreſſe aveugle,
Maudit, à ſon reveil, ce repas déreglé.
Les longs Travaux d'Hercule, au Temple de Mémoire, (127)
Jusqu'au Siècle dernier, conſacreront ſa gloire.
En dépit de Junon (128), dès ſes plus tendres ans,
Ce fut un jeu pour lui d'écraſer deux Serpens;
D'étouffer un Géant ſur les rivages Maures, (129)
De combattre un Dragon (130), de dompter les Centaures, (131)

De percer de ſes traits les trois Monſtres aîlés, (132)
Dont les bords du Stymphale étoient alors ſouillés; (133)
De faire par le feu périr l'Hydre de Lerne, (134)
De forcer de Cacus la profonde Caverne, (135)
Dans les bois Neméens d'égorger un Lion, (136)
D'enlever les Troupeaux du Triple Geryon, (137)
Au Détroit de Gadès de planter des Colomnes; (138)
D'aller au Tanaïs vaincre les Amazones, (139)
De partager un Fleuve & de lui mettre un frein; (140)
D'attraper en courant la Biche au pied d'airain, (141)
De ſaiſir tout vivant ſur le Mont Erymante (142)
Ce fameux Sanglier à la gueule écumante; (143)
De jetter Diomède, étranglé par ſa main, (144)
A ſes propres chevaux nourris de ſang humain.
Peu ſatisfait encor d'une gloire ſi rare,
Il fut chercher Theſée au centre du Tartare; (145)
Il oſa, l'en tirant, rompre les triples fers,
Qui retenoient Cerbère aux portes des Enfers. (146)
Après tant de Travaux, ſes robuſtes épaules
Soutinrent, ſans plier, le fardeau des deux Poles: (147)
Et ce dernier exploit, méritant des autels,
Le fit enfin placer au rang des Immortels.

* * *

O vous, qui vous ſentez un courage intrepide,
Elevez-vous aux Cieux à l'exemple d'Alcide. (148)
Pourquoi reculez vous à l'approche des maux?
Vous n'aurez point de part à ſa gloire ſolide,
Si vous n'imitez ſes Travaux. (149)

FIN
DU QUATRIEME LIVRE.

REMARQUES
HISTORIQUES ET CRITIQUES
SUR
LE QUATRIEME LIVRE.

(1) DE *vous porter aux Cieux à l'aide de mes aîles.*] Boëce paroît avoir emprunté ces *aîles* Philoſophiques de Platon qui dit dans le Phædon : *L'Ame tombant ici-bas & briſant ſes aîles, ne peut plus remonter au Ciel que par la contemplation*, &c. Le Pimander, ouvrage attribué à Hermès, mais que l'on croit avoir été compoſé par un Auteur chrétien dans le II. Siècle, contient auſſi à peu près la même deſcription que Boëce fait ici des forces & des facultés de l'Ame. *Commandez-lui*, dit-il, *de parcourir l'Océan; elle y ſera plustôt que vous ne l'aurez commandé. Dites-lui de voler au Ciel; elle n'aura pas beſoin d'aîles; rien ne s'oppoſera à ſon vol, ni l'ardeur du*

Soleil, ni la vaſte étendue des airs, ni le mouvement des Cieux, ni les corps impénétrables des Aſtres. Elle traverſera tout, juſqu'à ce qu'elle ſoit arrivée au plus élevé de tous les corps. Et même ſi vous voulez qu'elle paſſe au delà de l'Univers, & qu'elle contemple ce qui y eſt, s'il y a quelque choſe ; elle s'y portera. Admirez donc par-là combien votre Ame a de puiſſance & de celerité. Ce ſont auſſi ces facultés qui ont donné l'idée de l'immortalité de l'Ame aux Anciens : car de même que c'eſt le propre de l'Entendement Divin de donner du mouvement à tout ſans en avoir ; *ainſi,* dit Socrate dans le Phœd. de Platon, *l'Ame ailée, quoique ſans ſortir de la priſon du corps, s'éleve à ce qu'il y a de plus ſublime & ſe promene dans tout l'Univers.* Et comme ajoute Quintilien au Liv. I. *De la même maniére qu'il eſt naturel aux Oiſeaux de voler, aux Chevaux de courir, aux Bêtes feroces d'être cruelles ; Ainſi le mouvement & l'induſtrie ſont les propriétés de l'Ame : & c'eſt ce qui fait croire qu'elle tire ſon origine du Ciel.*

(2) *Des Airs en un clin d'œil il traverſe le Globe.]* C'eſt la Region de l'air qui environne le Globe terreſtre. Voy. la Note (10) du Liv. I.

(3) *Il paſſe ſans effroi la Region Torride.* C'eſt la Region Elementaire du Feu, qui environne celle de l'air. Voy. la Note (10) du Liv. I.

(4) *Compagnon des Aſtres errans.]* Voy. la même Note (10) & la (12) du Liv. I. Cette Strophe eſt remarquable en ce que les ſept *Planètes* y ſont

nommées ſuivant les places que les Aſtronomes leur donnent dans le Ciel, à commencer par la *Lune* qui eſt la plus baſſe, & finir par Saturne qui eſt la plus haute. Je deſigne *la Lune* ſous le nom de *la Planète nocturne.*

(5) *Jusqu'au premier Mobile il s'élève, il le quitte.*] Boëce dans toute cette pièce a ſuivi le Syſtème de Ptolomée qui a été expliqué dans la Note (10) du Liv. I.

(6) *Dans ces champs lumineux où l'Eternel habite.*] Boëce tient ici le langage des Platoniciens, qui croioient que Dieu, ou leur Jupiter, habitoit au plus haut des Cieux. Ariſtote donne à Dieu une forme ſeparée & le repréſente aſſis au deſſus de la Sphère du Monde. Les mêmes Platoniciens diſent que ce lieu affecté au ſejour de Dieu, eſt reſplendiſſant d'une lumière intellectuelle qu'il communique aux Cieux & à tout l'Univers; & ſuivant l'ancienne Théologie, Dieu lui même eſt Lumière & Vie: *Deus eſt lumen & vita*: C'eſt à dire une Lumière non corporelle, mais intelligible, comme dit Hermès dans le Pimander. C'eſt pourquoi St. Jean dit dans ſa I. Epitre, Dieu eſt la Lumiere & il n'y a point en lui de ténèbres: *Quoniam Deus lux eſt, & tenebræ in eo non ſunt ullæ.* Mais Ariſtote ajoute qu'on ne donne à Dieu le nom de *Lumière Primitive*, que par néceſſité, à cauſe qu'il eſt impoſſible d'expliquer ſon eſſence telle qu'elle eſt en lui.

(7) *Que le plus puiſſant Prince n'eſt qu'un homme en exil.*] J'ai dit ſous la Note (35) du Liv. II. qu'il

n'y avoit pas d'apparence que Boëce eut écrit ſa *Conſolation Philoſophique* dans le deſſein qu'elle fut vûe de Théodoric. En effet ce paſſage ſemble encore regarder ce Prince. Mais ce ne ſera pas le dernier de ce Livre où il l'attaquera indirectement. Voy. ci-après la Note (12)

(8) *Vous avez donné à un homme mort le nom de Cadavre.]* Le nom de *Cadavre* paroît avoir été formé de deux mots Latins, *Cado,* tomber, mourir, & *vermis,* ver. comme qui diroit *corps tombant* ou *reduit en vers.*

(9) *Le mal n'étant rien, comme je vous l'ai dit.]* Voy. la page 81. de ce II. Vol. & la Note (96) du Liv. III.

(10) *Qu'il n'y a rien de plus puiſſant que le Souverain Bien, comme je vous l'ai fait voir.]* Voy. la page 37. du II. Vol.

(11) *Ainſi Platon avoit raiſon de dire.]* Cette Sentence de Platon eſt tirée du *Gorgias,* où Socrate dit à Polus: *Aſſero equidem, ô Pole, tam Rhetores quam Tyrannos minimam in Civitatibus habere potentiam, quemadmodum ante dicebam: nihil enim (ut ita dixerim) facere ex his quæ volunt, facere tamen quod ſibi opinantibus optimum videatur.* „Je vous ſoutiens, ô „Polus, que les Orateurs & les Tyrans n'ont dans „leurs Villes qu'une puiſſance très-bornée, comme „je vous le diſois tantôt: Car ils ne font rien, pour „ainſi dire, de ce qu'ils veulent, quoiqu'ils faſſent que „ce qui paroît le meilleur à leur avis.„ Platon prouve

d'ailleurs dans le même Traité & dans ſon Alcibiade. „Que les Méchans ne ſont point puiſſans: Qu'il „vaut mieux ſouffrir une injure que la faire: Que „les Bons & les Sages ſont les ſeuls qui ſoient heu„reux: Que les Méchans ſont malheureux: Que „celui qui fait injure eſt miſerable; mais qu'il l'eſt „encore davantage s'il n'en eſt point puni.„ Boëce a emploié tous ces paſſages dans ce IV. Livre.

(12) *Vous voiez ces Tyrans.*] Dans toute cette pièce, qui eſt une vive déclamation contre les Rois, il paroît que Boëce a eu ſurtout en vûe d'attaquer Théodoric, ſous la Tyrannie duquel toute l'Italie gémiſſoit en ce tems-là. Voy. plus haut la Note (7). J'ai mieux aimé me ſervir du mot de *Tyrans* que de celui de *Rois*, pour faire voir que cette pièce ne regarde que ces Tyrans qui ſont le Fleau du Genre Humain, & non pas ces Rois vertueux, tels que les Salomons de l'antiquité, que l'on voit heureuſement revivre dans tous les Monarques qui regnent aujourdhui en Europe.

(13) *Que la Pourpre environne.*] La couleur de Pourpre étoit affectée aux habillemens des Rois & des Empereurs. De là vient que la pluſpart des Hiſtoriens ſe ſervent ſouvent de ce terme: *prendre la Pourpre*, pour dire, *ſe faire déclarer Empereur* ou *Roi.*

(14) *Qui ſous un Dais pompeux ſont aſſis ſur le Trône.*] Il faut que l'uſage du Trône ſoit fort ancien chez les Rois, puiſque tous les Auteurs de l'anti-

quité en ſont mention. Mais en quoi conſiſtoient ces Trônes? c'eſt ce qu'il eſt bien difficile de décrire. On montre au Tréſor de S. Denis en France celui du Roi Dagobert, qui n'eſt qu'une chaiſe de bois doré, aſſez groſſièrement travaillée. Un Etranger qui voiageoit en France ſous le règne de Henri IV. paroiſſoit ſurpris, en viſitant les appartemens du Louvre, de n'y pas voir le Trône du Roi. On lui répondit qu'il avoit ſon Trône dans le cœur de ſon peuple, & que c'étoit là qu'il falloit le chercher.

(15) *S'ils ont quelque déſir, il n'eſt rien qu'on ne tente.]* Cela me rappelle deux traits du regne de Louis XIV. que je ne croi pas avoir été écrits ailleurs. Ce Prince occupoit aux Tuilleries du côté de la Rivière, un appartement dont la vûe étoit bornée par une allée d'arbres, qui couvroient toute la terraſſe de ce côté là. Aiant temoigné un ſoir que cela lui faiſoit peine, M. Colbert Surintendant des Batimens fit enſorte pendant la nuit qu'on déracinât ces arbres & qu'on les enlevât, ſans faire le moindre bruit: ce qui ſurprit agréablement le Roi à ſon lever. Long tems après ſous la Surintendance de M. Manſard, le Roi allant à la Meſſe apperçut une goutiere qui gâtoit en dehors l'un des murs du château de Verſailles & inondoit le pavé de marbre qui eſt au bas. M. Manſard fit venir quelques Maçons auſquels il commanda d'aller arracher la goutière. Le premier qui l'entreprit, étoit un nominé Bellier dont le petit fils m'a raconté cette Hiſtoire. Mais le pied lui aiant manqué, il tomba ſans avoir pu ſeu-

lement ébrauler la goutière, & ſe tua tout roide. Cet accident fit perdre courage à tous les autres: le ſeul Manfard, qui n'en vouloit pas avoir le démenti, eut la temerité d'y monter & il en vint à bout. Voilà ce que peut le zele ſur un ſujet qui veut plaire à ſon Maitre!

(16) *Si leur Peuple les craind, à leur tour ils le craignent*] Minutius Felix, Orateur Romain, qui vivoit à la fin du II. Siècle ou au commencement du III. avoit dit la même choſe en ces termes: *Rex es? tam times, quam timeris: & quamlibet ſis multo comitatu ſtipatus, ad periculum tamen ſolus es.* C'eſt à dire: „Etes-vous Roi? vous craignez autant que vous „êtes craint: Et quoique vous trainiez bien du „monde à votre ſuite, vous êtes cependant ſeul dans „le peril. „

(17) *La carrière où ſe font les éxercices de la courſe.*] Le lieu où ſe faiſoient ces *Courſes* publiques, étoit nommé *Stade*, parceque l'eſpace de la *Courſe* étoit diviſé par *Stades* (eſpèce de Meſure géométrique qui valoit ſuivant l'opinion commune 125. pas géométriques ou 625. pieds.) Il y avoit trois ſortes de *Courſes*. La première étoit celle des *Chariots*. Chaque Acteur avoit le ſien attelé de deux, de quatre ou de ſix chevaux, & prêt à partir dans un eſpace fermé de grilles appellées *Carceres*. On les ouvroit au ſon des trompettes & des fanfares; & le dernier ſignal étant donné par un voile blanc qu'on déploioit, les chariots entroient en lice & partoient en même

tems pour courir au but, qui étoit un poteau planté au bout de la carrière. Quand on y étoit arrivé, il falloit tourner pluſieurs fois à l'entour. Le premier qui y arrivoit & qui pouvoit tourner adroitement autour du poteau étoit le vainqueur. Ce qu'Horace explique par ces vers.

Sunt quos curriculò pulverem Olympicum
Collegiſſe juvat; Metaque fervidis
Evitata rotis.

Cette eſpèce de *Courſe*, a été décrite par Virgile dans le V. Liv. de l'Enéide; & ainſi traduite en vers François par M. de Segrais:

Avec moins de fureur partent de la barriere
Deux chars qui pour l'honneur courent dans la carriere;
Ils laſſent les regards, devancent les éclairs:
L'impatient Cocher ſe dreſſe dans les airs,
Abandonne aux courſiers les rênes ondoïantes,
Et confond les grands coups aux menaces preſſantes.

La ſeconde eſpèce de *Courſe* étoit celle à cheval; c'étoit proprement ce que nous appellons un *Tournois* ou un *Carrouſel*. Les Cavaliers diſtingués en pluſieurs troupes ou eſcadrons, faiſoient divers tours & contours, tantôt s'approchant les uns des autres, tantôt fuiant & tantôt ſe réuniſſant en un ſeul eſcadron. La troiſième *Courſe* étoit celle à pied. Virgile décrit auſſi ces deux dernières dans le même Livre de l'Eneide.

(18) *Perſonne ne peut être juſtement appellé Bon, s'il n'a rien de bon*] C'eſt une ſentence de Platon dans ſon *Gorgias*, où il fait dire à Socrate: *Quia bonum eſt quo præſente boni ſumus. Prorſus boni vero ſumus & nos, & quæcunque alia bona ſunt, ob virtutem quandam quæ adſit.* Ciceron dans le V. Livre de ſes Tuſculanes, approuve & confirme cette ſentence, en ces termes: *Omnes bonos ſemper beatos volumus eſſe. Quos dicam bonos perſpicuum eſt. Omnibus enim virtutibus inſtructos & ornatos: tum viros bonos dicimus.*

(19) *L'excellent corollaire que j'ai fait avec vous*] Voy. la page 55. de ce Volume & la Note (82) du Liv. III.

(20) *La récompenſe des Vertueux eſt la Vertu même.*] C'eſt la traduction littérale d'un vers de Silius Italicus, Poëte du I. Siècle de l'Ere chretienne, dans le XIII. Liv. de ſon poëme de la ſeconde guerre Punique:

Ipſa quidem virtus ſibimet pulcherrima merces.

(21) *Ainſi le Vice eſt le châtiment des Vicieux.*] St. Ambroiſe au I. Liv. de ſes Offices avoit dit la même choſe. *Ergo impius ipſe ſibi pœna eſt: juſtus autem ipſe ſibi gratia. Et utrique aut bonorum aut malorum operum merces ex ſe ipſo ſolvitur.*

(22) *Un Loup qui vit de rapine*]. L'Auteur de l'*Amuſement philoſophique ſur le langage des Bêtes* raconte une aventure qui prouve que cet Animal emploie même la ruſe pour attraper ſa proie. Un

Voiageur appercevant un *Loup* qui rodoit dans la campagne aux environs d'un troupeau, en avertit le Berger, qui lui répondit qu'il le voioit bien, mais qu'il n'avoit garde de lâcher ſes chiens après lui, parcequ'il étoit ſur que dans le tems que ſes chiens s'amuſeroient à le pourſuivre, un autre *Loup* qu'il ne voioit pas, mais qui étoit caché près de là, tomberoit auſſitôt ſur le troupeau. Le Voiageur douta dabord de ce que le Berger lui diſoit. Mais il fut convaincu de la verité, après qu'il lui eût conſigné le prix de la Brebis que le *Loup* emporteroit & qu'il emporta en effet. Ainſi le *Loup* & le Voleur ont cela de commun, que non ſeulement ils emploient tous deux la violence, comme dit Boëce, pour attraper le bien d'autrui; mais qu'ils joignent encore la ſubtilité à la force pour en venir à bout. Ceux qui ont lû la vie du celèbre Cartouche & de ſes camarades, y auront vû une infinité de traits que je me diſpenſerai de rapporter ici. Mais en voici un beaucoup moins connu pour n'être pas de notre tems. Il y eut dans l'antiquité pluſieurs grands Scélérats du nom d'*Eurybate*. L'un d'eux aiant été arrêté & mis en priſon; Ses Gardes mangeant avec lui, le preſſèrent de leur faire voir quelque tour de ſon métier; & de leur apprendre ſur tout de quelle manière il éſcaladoit les maiſons. Il ſe fit preſſer long-tems, comme s'il n'eût osé entreprendre ce qu'on ſouhaitoit de lui. Enfin vaincu en apparence par l'importunité de ſes Gardes, il ſe fit apporter des éponges, les ajuſta enſemble, les attacha à la muraille avec des crampons, & commença à grimper. Les ſpectateurs furent

rent ſi ſurpris de ce qu'ils voioient, qu'ils ſe laiſſerent faire, jusqu'à ce qu'étant arrivé au lambris de la chambre où cette Scène ſe paſſoit, il gagna le toît, & ſe ſauva effectivement.

(23) *Un Voleur que la cupidité porte &c.]* Il y a eu des Peuples dans l'antiquité, chez lesquels les *Voleurs* étoient une eſpèce de Milice autoriſée. De ce nombre étoient les Egyptiens, ſuivant Diodore de Sicile, qui nous apprend au Liv. V. de ſon Hiſtoire, que la loi étoit parmi eux, que quand on ſe faiſoit inſcrire au rolle des *Voleurs*, & que l'on s'engageoit dans cette troupe, l'on donnoit ſon nom au *Capitaine*, lui promettant d'apporter exactement, ſur le champ & avec la dernière fidélité, tout ce qu'on auroit dérobé; & cela ſans doute pour la commodité du public, afin que quiconque auroit perdu quelque choſe, pût en écrire ſur le champ au *Capitaine*, en marquant le lieu, l'heure & le jour auquel il avoit perdu ce qu'il cherchoit. Par ce moien on recouvroit bientôt ce qu'on avoit perdu, à condition que le *Voleur* auroit pour ſa peine la quatrième partie de la choſe perdue & retrouvée. Les Romains Idolâtres donnoient aux *Voleurs*, pour Déeſſe & pour Protectrice, *Furine* ou *Laverne*, qui, ſelon eux, préſidoit aux larcins, d'où les *Voleurs*, en Latin *Fures*, étoient auſſi appellés *Laverniones*. Cette Déeſſe avoit un Temple dans un bois près de Rome: c'étoit une retraite commode aux *Voleurs*, qui pouvoient en aſſurance y aller partager le butin qu'ils avoient fait. C'eſt ainſi que le Paganiſme favoriſoit dans

une ville, qui a donné aux autres des loix pour la juſtice, un crime qui eſt le plus directement oppoſé à la conſervation de la Société civile. Horace exprime bien le caractère de la Déeſſe Laverne dans une Epitre à Quintius, où il introduit un Scélérat, priant cette Divinité en ces termes:

Pulchra Laverna,
Da mihi fallere, da juſtum ſanctumque videri:
Noctem peccatis, & fraudibus objice nubem.

C'eſt à dire: „O belle Laverne, donnez-moi l'adreſſe de tromper; faites que je ſois eſtimé juſte & que „je paſſe pour un ſaint homme: cachez ſoigneuſement mes crimes; & couvrez mes fourberies d'une „nuit impénétrable.„ Quelle Religion que celle qui admettoit des Divinités auſquelles on pouvoit adreſſer de telles prières! Mais il eſt à remarquer qu'il y avoit en même tems un Dieu, nommé *Arcule* dont on imploroit le ſecours, pour être en ſûreté contre les *Voleurs*: ainſi il falloit qu'il y eût un combat entre ces deux Divinités. Si *Arcule* étoit le plus fort, le coffre n'étoit pas volé; Si Laverne au contraire avoit le deſſus, le coffre étoit emporté: idée ridicule que les Paiens avoient de leurs Dieux.

(24) *Un Dogue irrité qui aboie après les paſſans.]* On dit que les Romains en crucifioient un tous les ans, en punition de ce que les *Chiens* ne les avoient point avertis par leur aboiement, de l'arrivée des Gaulois qui aſſiégèrent le Capitole. Les Egyptiens adoroient le *Chien*, ſuivant Elien, qui rapporte auſſi

qu'il y avoit un païs dans l'Ethiopie, dont le Peuple avoit un *Chien* pour Roi, & prenoit ſes careſſes & ſes aboiemens pour des marques de ſa bienveillance. Il cite pour ſes garants Hermippe & Ariſtote. Plutarque parle auſſi de ce chien Roi, à qui toute la Nobleſſe d'Ethiopie rendoit ſes reſpects. Mais c'eſt une fable, comme Ludolf l'a prouvé dans ſon hiſtoire d'Ethiopie.

(25) *Un homme dont la langue dangereuſe attaque tout le Monde.]* C'eſt ce qu'on reprochoit à une ſecte de Philoſophes qui de cette inclination avoient pris le nom de *Cyniques.* Diogène qui étoit de cette ſecte, demanda à Alexandre le Grand qui l'étoit venu voir, s'il n'avoit pas apprehendé que le *Chien* ne le mordit.

(26) *Au Renard]* Le Renard paſſe pour un Animal des plus ruſés: C'eſt ce qui a donné lieu aux Fabuliſtes anciens & modernes, de le peindre comme un fourbe. Tout le Monde ſait cette Fable de la Fontaine traduite du Latin de Phèdre.

Maitre Corbeau ſur un arbre perché,
Tenoit en ſon bec un fromage:
Maitre Renard par l'odeur alleché
Lui tint à peu près ce langage:
Hé bonjour, Monſieur du Corbeau!
Que vous êtes joli! que vous me ſemblez beau!
Sans mentir, ſi votre ramage
Se rapporte à votre plumage,

Vous êtes le Phénix des Oiſeaux de ce Bois.
A ces mots le Corbeau ne ſe ſent pas de joie,
Et pour montrer ſa belle voix
Ouvrant un large bec, laiſſe tomber ſa proie.
Le Renard s'en ſaiſit, & dit, mon beau Monſieur,
Apprenez que tout flateur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute
Cette leçon vaut bien un fromage, ſans doute.
Le Renard honteux & confus
Jura, mais un peu tard qu'on ne l'y prendroit plus.

(27) *Un fourbe qui tend des pieges à votre bonne foi.]* Suivant Virgile, la Ville de Troie ne fut priſe que par la fourberie de Sinon qui étoit le plus artificieux d'entre les Grècs. S'étant adroitement laiſſé prendre par les Troiens, il donna fauſſement à entendre à Priam que les Grècs étoient embarqués. Si je voulois rapporter ici l'Hiſtoire ancienne & moderne de toutes les fourberies qui ont produit de ſemblables révolutions dans le Monde, cet article me meneroit un peu loin.

(28) *Au Lion]*. Voy. la page 10. de ce Volume & la Note (21) du Liv. III.

(29) *Un Emporté toujours prêt à vous déchirer.]* Pétrone a repréſenté la *Colère* ou plustot la *Fureur*, ſous la figure d'un Lion qui a briſé tous ſes liens. Pline le Naturaliſte a obſervé au VIII. Liv. de ſon Hiſtoire, que toute la fureur du Lion eſt dans ſes yeux; de ſorte que ſi on les lui couvre d'un voile

aſſez épais pour qu'il ne puiſſe voir au travers, il ſe dépouillera de toute ſa ferocité & ſe laiſſera enchaîner ſans la moindre réſiſtance. Plutarque dit auſſi la même choſe dans ſes *Préceptes politiques.* Joachim Camerarius en a fait le ſujet d'un Emblème avec ce mot: *iram prudentia vincit.* C'eſt pourquoi le Poëte Ménandre a fort bien dit: *Servez vous de votre raiſon pour domter votre colere.* Νίκησον ὀργὴν τῶ λογίζεσθαι καλῶς. Mais écoutons un moment la doctrine des Muſulmans ſur cette matière. *Dieu,* dit Mahomet dans le chapitre d'*Amram* l'un de ceux de l'Alcoram, *a preparé le Paradis à ceux qui retiennent leur colere, & qui pardonnent à ceux qui les ont offenſés.* Houſſain-Vaez expliquant ce verſet, rapporte qu'un de leurs Docteurs aiant reçu un ſoufflet dit à celui qui l'avoit frappé: „je pourrois vous rendre injure „pour injure; mais je ne le ferai pas: je pourrois „au moins repréſenter à Dieu dans mes prières „l'outrage que vous m'avez fait; mais je m'en gar„derai bien. Enfin je pourrois au jour du Jugement „en demander la vengeance à Dieu; mais bien loin „de le faire, ſi ce jour terrible arrivoit dans ce mo„ment & que mon interceſſion pût avoir lieu, je „vous proteſte que je n'entrerois en Paradis qu'avec „vous.„ Un Poëte Arabe a dit auſſi ſur ce ſujet: „Ne croiez pas que la valeur d'un homme conſiſte „ſeulement dans le courage & dans la force: ſi vous „ſavez ſurmonter votre colère, & pardonner, vous „êtes d'un prix ineſtimable.

(30) *Au Cerf.*] Les anciens regardoient le *Cerf*

comme le plus timide des Animaux: temoin ce vers de Silius Italicus:

Agmina præcipitant volucres formidine cervi.

Mais le Daim & le chevreuil le ſont du moins autant que le Cerf, s'ils ne le ſont davantage.

(31) *Un Poltron qui s'effraie de ſon ombre.*] Les Grècs & les Romains ont eu des idées bien différentes de la *Crainte*. Les premiers croioient que c'étoit elle qui maintenoit les hommes dans leur devoir & qui leur inſpiroit les actions les plus louables. Ainſi ils penſoient que la valeur, la hardieſſe & le courage, n'étoient que des effets de la *Crainte* qu'on avoit d'être vaincu, d'être blâmé & dèshonoré. Car il eſt certain que ceux qui craignent le plus le reproche & la honte, ſont ceux qui font les plus grands efforts pour l'éviter. Les Romains au contraire regardoient la *Crainte* comme une de ces foibleſſes pernicieuſes, dont on devoit détourner les effets. Mais il eſt viſible que ceux-ci n'avoient en vûe que la *Fraieur*, cette paſſion ſervile & lâche. C'eſt dans ce ſens qu'il faut entendre ce qu'en rapporte St. Auguſtin dans ſon Livre de la Cité de Dieu. „Hoſtilius, dit il, mit au nombre des Divinités la „*Crainte* & la *Pâleur*, deux des plus dangereuſes „paſſions auſquelles les hommes ſoient ſujets: la „première étant une émotion facheuſe & involontaire de l'ame épouvantée, & l'autre étant moins „une maladie qu'un coloris dèsagréable qui défigure le corps.„ Un des hommes du Monde ſur qui cette derniere *Crainte* ait produit les plus triſtes

effets, a été Charles VI. Roi de France. Ce Malheureux Prince ſortant un jour de la ville du Mans, fit rencontre d'un homme inconnu, have & défiguré, qui l'arrêtant par la bride de ſon cheval, lui dit: *Arrête, Roi: où vas-tu? tu es trahi:* & enſuite disparut. Cela lui cauſa une telle fraieur qu'il tomba en frénefie. Pour comble de malheur, un Page qui portoit une lance, l'aiant laiſſé tomber ſur un casque qu'un autre portoit devant lui: le Roi s'imagina qu'on alloit le livrer à ſes ennemis. Il en devint ſi éperdu qu'il ſe jetta ſur ceux qui l'accompagnoient & en tua trois ou quatre; enſuite de quoi il tomba en pâmoiſon. Charles VII. ſon fils ſe ſentit ſur la fin de ſes jours de cette foibleſſe; craignant d'être empoiſonné, il paſſa ſept jours de ſuite ſans rien prendre, & en mourut. Il en fut à peu près de même de Louis XI. fils de Charles VII. qui ſe rendit inſupportable par ſes défiances. La crainte de la mort & celle de perdre ſon autorité, lui firent faire des choſes extravagantes.

(32) *A l'Ane.]* Cet Animal a toujours été regardé comme le ſymbole de la ſtupidité, & de la pareſſe. Mais ne lui faiſons-nous pas quelque injuſtice? Il eſt dit dans la Bibliothèque de Photius *cod.* 242. qu'un certain Ammonius, Philoſophe Peripateticien du VI. Siècle, avoit un *Ane* d'un goût ſi merveilleux pour la Poëſie, qu'il aimoit mieux ne point toucher à la nourriture qu'il avoit devant lui, & ſouffrir la faim, que d'interrompre ſon attention lorsqu'il écoutoit la lecture d'un Poëme. Long-

tems auparavant, le Philoſophe Thalès, ſuivant Plutarque & Elien, avoit fait ſur la ſagacité de l'*Ane*, une autre remarque qui lui eſt trop honorable pour ne pas trouver place en cet endroit. Pluſieurs de ces animaux qui étoient chargés de ballots de ſel, aiant une rivière à traverſer, l'un d'eux fit par hazard un faux pas & ſe laiſſa tomber dans l'eau. L'humidité faiſant fondre une partie du ſel allegea la charge; de quoi l'*Ane* ne manqua pas de s'appercevoir & d'en garder le ſouvenir: de ſorte que toutes les fois qu'il étoit obligé de paſſer par là avec un pareil fardeau, il avoit la précaution de s'y laiſſer tomber. Son Maitre l'aiant enfin remarqué, en fit le récit à Thalès, qui lui conſeilla de charger cet *Ane* de laine & d'eponges au lieu de ſel. Ce que le Maitre aiant fait, l'*Ane* voulut uſer du ſtratagème ordinaire, mais comme il ſentit cette fois là que l'eau avoit rendu ſon fardeau plus peſant, il ne lui prit plus envie de s'y laiſſer tomber.

(33) *Un Pareſſeux.]* La *Pareſſe* a été regardée par les anciens comme la Mère de tous les vices.

(34) *Un Hébêté.]* La *Stupidité*, eſt moins un vice de l'education que de la Nature. L'Hiſtoire ancienne parle du fils d'un certain Roi, à qui l'on fut obligé, pour lui mettre dans la tête les lettres de l'Alphabet, de donner 24. domeſtiques, dont chacun portoit le nom d'une de ces lettres, ce qui n'auroit pas encore ſuffi, ſi l'on n'eût eu l'attention en même tems de leur attacher ſur l'eſtomac la lettre

dont ils portoient le nom. On dit auſſi qu'un certain Amphiſtides ne put jamais apprendre à compter que jusqu'au nombre de cinq; ce qui eſt d'autant plus remarquable que la ſcience des nombres eſt la ſeule naturelle à l'homme, ſuivant l'obſervation d'Ariſtote. La *Stupidité* de cet homme alloit même, dit-on, jusqu'à ignorer ſi c'étoit de ſon père ou de ſa mère qu'il étoit né.

(35) *Aux Oiſeaux.]* Les *Oiſeaux*, le *Papillon*, les *Vents*, l'*Euripe*, &c. ſe prenent pour le ſymbole de l'inconſtance & de la legèreté.

(36) *Un volage & un Inconſtant.]* C'eſt le defaut que les Etrangers reprochent aux François. Cependant l'Empereur Charles V. avoit coûtume de dire: *L'Italien paroît ſage & l'eſt; l'Eſpagnol le paroît & ne l'eſt point; Mais le François l'eſt, ſans le paroître.*

(37) *Le Débauché.]* Ce vice eſt de toutes les Nations. Le Medecin Androcyde écrivant à Alexandre le Grand, lui marquoit: „Seigneur, ſouve„nez-vous en beuvant, que le vin eſt le ſang de la „Terre; que la ciguë eſt le poiſon de l'homme, & „que le Vin eſt de la ciguë.„ Mais il paroît qu'Alexandre ne profita guères de ce conſeil, puisqu'il mourut d'une *Débauche* qu'il avoit faite. Et combien n'a-t-on pas vû de Princes depuis lui qui ſe ſont fait gloire de l'imiter en ce point? Mais il eſt à croire que ce n'eſt pas de cette ſeule *Débauche* que

Boëce a voulu parler. L'impudicité exerce ſur les Humains un empire, qui eſt bien plus étendu, & dont les ſuites ſont ſouvent beaucoup plus cruelles que la mort même. On dit communément que les afreuſes maladies qu'elle procure, n'ont été connues en Europe que depuis la découverte de l'Amérique, d'où les Eſpagnols les aiant rapportées en Italie, en infectèrent les femmes de Naples qui les communiquèrent aux François. Sans approfondir ce myſtere d'iniquité, je remarquerai qu'Amytis fille de Xereès I. „aiant, dit Photius, contracté „par ſes proſtitutions une maladie incurable (c'étoit „apparemment une de celles dont il s'agit) le Me„decin Apollonides qui étoit du nombre de ſes „amans, s'en étant apperçu, s'éloigna d'elle de peur „qu'elle ne la lui communiquât. Mais aiant été ar„rêté par ordre de cette infame Princeſſe, il fut en„terré tout vif.„ Un Chirurgien François, qui eſt, je croi, M. Dunot, ſi ſon nom ne m'eſt échapé, publia, il y a quelques années, un Traité de ſon Art; Mais il n'avoit pas ſans doute connoiſſance de ce que je viens de rapporter: Car il n'auroit ni ſoutenu ſur le fondement d'une tradition populaire que cette maladie avoit été inconnue avant la decouverte de l'Amérique, ni eu recours aux conjectures qu'il a avancées ſur l'origine de ce mal, qui doit être, ſelon lui, particulier aux Antropophages, à cauſe de la corruption que produit dans leur ſang la chair humaine dont ils ſe nourriſſent. Pour le prouver, il dit avoir fait manger de la chair de chien à un chien qui eut enſuite tous les ſymptomes du mal vénérien. Mais ſi cela étoit vrai, néceſſairement il en ſeroit de même de tous les animaux qui mangeroient de la chair de leurs ſemblables. Or l'on peut peut aſſurer à M. Dunot que l'on a fait manger de la chair de canard toute crue à pluſieurs canards ſans qu'aucun d'eux ait eu le moindre des ſymptomes dont il parle.

(38) *Un pourceau qui ſe vautre dans la Bourbe.]* La comparaiſon que Boëce fait d'un Débauché à un *Pourceau* eſt d'autant plus juſte, que ſi le premier eſt ſujet aux vilaines maladies dont j'ai parlé dans la Note précédente, l'autre eſt auſſi ſujet au mal que l'on appelle *Ladrerie* & qui n'eſt peut être en ſon genre qu'une eſpece de mal venerien.

(39) *On eſt transformé en Bête.]* L'Hiſtoire de Nabuchodonoſor rapporte que ce Prince aiant vû en ſonge un arbre qui touchoit le Ciel de ſa cime; qui couvroit la Terre de ſes branches; & à l'ombre duquel les animaux ſe retiroient; mais qui fut coupé & couché par terre en un inſtant; Daniel lui expliqua ce ſonge du changement qui devoit arriver en ſa perſonne. Il fut étrange & incroiable: car au moment que ce Monarque victorieux de toute l'Aſie, admiroit la magnificence de Babylone, qu'il avoit rendue une des plus ſuperbes villes du Monde, & qu'il ſe laiſſoit emporter à un mouvement déreglé d'orgüeil & de vanité, il fut *transformé en bœuf*; c'eſt à dire qu'il s'imagina fortement être tel, ſoit par une maladie qu'on nomme *Lycanthropie*, ſoit par un trouble de ſon imagination, cauſé

par la juſtice Divine. Il fut chaſſé de ſon palais, & errant pendant ſept ans dans la campagne où il vivoit comme une *Bête* farouche. Après ce tems il recouvra l'uſage de la raiſon & fut remis ſur le Trône, reconnoiſſant par ce chatiment épouvantable la puiſſance du vrai Dieu.

(40) *Sur la Plaine écumeuſe.]* Expreſſion poëtique qui ſignifie *la mer.*

(41) L'*Epoux de Pénélope avoit été pouſſé.*] *Pénélope*, fille d'Icare, avoit épouſé *Ulyſſe* Roi d'Ithaque, petite Isle de la mer Jonienne, que l'on nomme aujourd hui *Iſola di Compare.* Ce Prince aimoit ſi paſſionnément ſa femme, qu'il fit ſemblant d'être fou pour ne pas aller à la guerre de Troie. Il temoigna ſa feinte folie en labourant le ſable ſur le bord de la mer avec deux bêtes de différentes eſpèces, & y ſemant du Sel. Mais Palamède découvrit ſa ruſe, en jettant Télémaque fils d'*Ulyſſe* ſur la ligne du ſillon. *Ulyſſe* ne voulant pas bleſſer ſon fils, leva le ſoc de la charrue, & fit connoître par là qu'il n'étoit pas inſenſé. Ainſi il fut forcé d'aller à la guerre de Troie avec les autres Grècs, auſquels il rendit de grands ſervices par ſa prudence & par ſon induſtrie. En premier lieu il decouvrit Achille, qui étoit caché entre les filles de Lycomède, ſous un habit de fille. Enſuite il obtint de Philoctète les fleches d'Hercule pour les porter au Siège de Troie. Il enleva par adreſſe les cendres de Laomédon, qui étoient conſervées ſous la porte Scea, l'une de celles de Troie. Il prit avec Diomède le Palladium de

cette ville. Enfin il tua Rheſus, Roi de Thrace, & enleva ſes chevaux. Et toutes ces expeditions furent cauſe de la priſe de Troie. Mais il occaſionna la mort de Palaméde pour ſe venger de ce qu'il avoit découvert ſa feinte. Après la mort d'Achille, il fut préferé à Ajax pour avoir ſes armes: *Fortis que Viri tulit arma diſertus.* Troie étant priſe, il tua Orſilochus, fils d'Idoménée, Roi de Crète, qui lui diſputoit ſa part dans le butin. Il immola Polyxène ſur le tombeau d'Achille, & fit mourir impitoiablement le petit Aſtyanax fils d'Hector. S'étant enſuite embarqué pour retourner en ſon païs, la tempête le jetta ſur le rivage des Ciconiens, dont il pilla la contrée: Mais les habitans lui défirent pluſieurs de ſes gens. Delà il fut jetté par une autre tempête ſur les côtes des Lotophages en Afrique, qui le reçurent fort humainement; mais il y laiſſa encore quelques uns de ſes compagnons, qui aiant mangé du Lotos (c'eſt le fruit de l'aliſier) oublièrent le ſouvenir & l'amour de leur patrie. Il paſſa dans l'Iſle des Cyclopes, où il courut riſque de ſa vie. Etant entré avec douze de ſes gens dans la grotte de Polyphême, ce Géant en mangea ſix. Mais *Ulyſſe* trouva moien de l'enyvrer, & de lui crever le ſeul œil qu'il avoit. Il vint enſuite en Eolie, où l'on dit qu'Eole lui donna les vents enfermés dans un outre; mais comme il approchoit d'Ithaque, ſes compagnons croiant qu'il y avoit un Tréſor renfermé dans cet outre, l'ouvrirent; & les vents en étant ſortis, le remenèrent en Eolie. Eole ne l'aiant pas voulu recevoir, il fut jetté ſur les côtes des Leſtrigons, peuple cruel, dont il quitta bientôt les terres, & vint au païs de Circé, où lui arriva l'aventure que Boëce raconte & qui a donné lieu à cette Note & aux ſuivantes.

(42) *Vers les bords enchantés de cette Isle fameuſe.*] C'étoit un Promontoire du nom de Circé en Italie, qui avoit anciennement la figure d'une *Isle*, étant environné de la mer & des marais. Mais les Marais aiant été deſſéchés, ce Promontoire a été uni au Continent. C'eſt ce que dit Servius ſur le III. Liv. de l'Enéide, en ces termes: *Qui nunc Circeius mons dicitur à Circe, aliquando ut Varro dicit, inſula fuit, nondum ſiccatis paludibus quæ cum dividebant à continente.* Théophraſte au Chap. 8. du V. Livre de ſon Hiſtoire des Plantes, dit la même choſe, & ajoute que cette *Isle* avoit 80. Stades de circuit, qui eſt encore celui du Mont *Circeius*. Ce Promontoire fut le dernier terme des navigations d'Ulyſſe vers le couchant.

(43) *Où regnoit l'infame Circé.*] *Circé*, dont les Poëtes parlent ſouvent, étoit, ſuivant eux, une fameuſe Magicienne, qui avoit pour père le Soleil & pour mère Perſa ſœur d'Ætes, Roi de Colchos. Elle empoiſonna le Roi des Sarmates ſon mari, & fut chaſſée par ſes ſujets qu'elle vouloit gouverner ſeule. Elle paſſa en Italie où elle fit ſa demeure ſur un Promontoire dont j'ai parlé dans la Note précedente.

(44) *Par les effets ſoudains d'un funeſte brûvage, en transformant les corps,* &c.] Circé, diſent les Poëtes,

changea Scylla en monſtre marin, parceque Glaucus lui préferoit cette Nymphe. Bochart croit que Circé n'a paſſé pour Magicienne & le païs des Latins pour être rempli d'herbes venimeuſes, que parceque les Phéniciens ont donné à l'Italie le nom *Latin* qui ſignifie *Enchantement*. Mais pourquoi les Phéniciens ont-ils donné ce nom à l'Italie? C'eſt ce que Bochart n'explique point. Au reſte ces prétendus enchantemens ne font qu'exprimer la force contagieuſe de la volupté, qui change les hommes en bêtes, lorsqu'ils en ont formé l'habitude. Cependant on croit qu'il y a des brûvages ou des charmes propres à inſpirer de l'amour. Le Docteur Langius aſsûre avoir gueri un jeune homme, qui aiant mangé à quatre heures après midi la moitié d'un citron qu'il avoit reçu d'une femme, ſentoit tous les jours à la même heure un amour empreſſé, qui le faiſoit courir de côté & d'autre, pour la chercher & la voir. Cela lui duroit une heure; & comme il ne pouvoit ſe ſatisfaire à cauſe de l'abſence de cette femme, ſon mal augmenta de jour en jour & le jetta dans un état pitoiable. Il peut y avoir des brûvages qui aient cet effet; mais il eſt difficile de croire qu'il y en ait qui inſpirent de l'amour plûtôt pour une perſonne que pour une autre.

(45) *De l'Aventurier Grèc les compagnons fidèles.*] Boëce dit que les Compagnons d'Ulyſſe furent métamorphosés en divers animaux: Mais d'autres Auteurs diſent qu'ils furent tous changés en pourceaux. D'autres prétendent que Circé ne transforma que

ceux qu' Ulyſſe lui députa en abordant à ſon Iſle. D'autres enfin, comme Ovide au Liv. 14. de ſes Métamorphoſes, aſſurent que de tous ſes Compagnons Euryloque fut le ſeul préſervé de l'enchantement, parcequ'il ne voulut point goûter du brûvage de Circé. Mais on ajoute qu'Ulyſſe étant allé trouver cette Magicienne, l'épée à la main, l'obligea de rendre à ſes compagnons leur forme naturelle.

(46) *Sous le hideux aſpect d'un ſauvage Pourceau.*] Voy. la Note précédente & la (38) ci deſſus. Boëce parle cependant ici d'un Sanglier, mais ſes inclinations ſont les mêmes que celles du Pourceau domeſtique.

(47) *Etoit ſemblable au Lionceau.*] Symbole des Débauches que le vin & l'Amour rendent furieux & cruels.

(48) *Ceux ci changés en Loups.*] Symbole des Débauchés avides de bonne chère ou des voluptés.

(49) *Ceux là, grimpant aux toits, rempliſſoient les goutières, de leurs triſtes miaulemens.*] Ces Compagnons d'Ulyſſe transformés en *Chats*, repréſentent les Debauchés à qui le Vin, & la complaiſance pour l'objet de leur amour, font faire des actions téméraires, qu'ils deplorent enſuite.

(50) *Ulyſſe eut fait comme eux, ſi dans cette aventure.*] Il eſt impoſſible de concilier ici les Poëtes qui ont écrit l'aventure d'*Ulyſſe* & de Circé. Ulyſſe,

ſelon eux, ne fut point enchanté par Circé; cependant il devint de ſes amis, ou pluſtôt ſon amant; il demeura un an dans ſon païs, & eut d'elle deux fils nommés l'un Télégone, ou, ſuivant Héſiode, Agrius, & l'autre Latinus. C'eſt l'opinion qu'a ſuivi le célèbre Rouſſeau dans cette belle Cantate où il peint ſi élégamment le dèſeſpoir de Circé, après le départ de ſon cher Ulyſſe.

C'eſt ainſi qu'en ſecret ſa douleur ſe déclare.
Mais bientôt de ſon art emploiant le ſecours,
Pour rappeller l'objet de ſes triſtes amours,
Elle invoque à grands cris tous les Dieux du Ténare,
Les Parques, Nemeſis, Cerbère, Phlégéton,
Et l'inflexible Hécate & l'horrible Alecton.
Sur un autel ſanglant l'affreux bûcher s'allume,
La foudre devorante auſſitôt le conſume.
Mille noires vapeurs obſcurciſſent le jour;
Les Aſtres de la Nuit interrompent leur courſe,
Les Fleuves étonnés remontent vers leur ſource
Et Pluton même tremble en ſon obſcur séjour.
Sa voix redoutable
Trouble les Enfers:
Un bruit formidable
Gronde dans les airs;
Un voile effroiable
Couvre l'Univers.
La Terre tremblante
Frémit de terreur:

L' Onde turbulente
Mugit de fureur:
La Lune ſanglante
Recule d'horreur.
Dans le ſein de la Mort les noirs enchantemens
Vont troubler le repos des Ombres:
Les Mânes effraiés quittent leurs monumens;
L'air retentit au loin de leurs longs hurlemens;
Et les Vents échapés de leurs cavernes ſombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles ſiflemens.

(51) *Il n'eut contre le charme obtenu de Mercure.]* *Mercure*, fils de Jupiter & de Maia, étoit né en Arcadie ſur le Mont Cyllene; & les Poëtes le font Meſſager des Dieux, lui donnant des aîles à ſon chapeau & à ſes talons: c'eſt pourquoi Boëce le nomme *Numen Arcadis alitis.* Ils lui donnent auſſi un caducée qu'il porte à la main, c'eſt à dire une verge entourée de deux ſerpens, avec laquelle ce Dieu appaiſoit les diſcordes, & faiſoit d'autres effets admirables.

(52) *Un ſouverain contrepoiſon]* C'étoit une Plante nommée *Moly*, que Mercure donna à Ulyſſe pour ſe garantir des charmes de Circé. Cette Plante avoit une fleur blanche & une racine noire, ſuivant ces vers d'Ovide dans le 14. Liv. de ſes Metamorphoſes:

Pacifer huic dederat florem Cyllenius album,
Moly vocant ſuperi, nigra radice tenetur.

Tutus eo, monitisque ſimul cœleſtibus intrat
Ille domum Circes.

(53) *Les ſupplices exercés avec rigueur pour punir après la mort.]* Boëce déſigne ici les peines, que les Damnés ſouffrent en Enfer. L'Enfer des Chrétiens eſt le lieu où les ames de ceux qui ſont morts dans l'impénitence, ſont retenues pour y ſouffrir un ſupplice éternel; & où les corps ſeront ſujets aux mêmes tourmens après la Réſurrection générale. Origène & quelques Grecs qui l'ont ſuivi, ont prétendu que ces peines ne ſeroient pas éternelles: mais cette opinion eſt généralement condamnée, même par les Grècs Schiſmatiques d'aujourd'hui, qui tous, auſſi bien que les Latins, croient unanimement que les prières des Fidèles ne peuvent tirer perſonne de l'Enfer: *In Inferno nulla eſt redemptio.* Les Juifs mettent l'Enfer au centre de la Terre; ils le croient ſous les Eaux & ſous les Montagnes; & y reconnoiſſent trois ſortes de peines, le *froid*, le *chaud* & le *trouble* ou le *déſeſpoir*. Comme il eſt dit en pluſieurs endroits de l'Evangile, que l'Enfer eſt dans *les Ténèbres extérieures où il y a des pleurs & des grincemens de dents*: Je m'étonne que perſonne ne ſe ſoit encore aviſé de placer l'Enfer hors du Globe immenſe de l'Univers, ſuppoſant que ce Globe ſoit environné de Tenèbres, differentes de ce qu'on appelle le Néant.

(54) *Les autres éxercés avec clémence pour purifier.]* Boëce parle ici, non ſeulement en Chrétien, mais auſſi en Catholique Romain, des peines du *Purga-*

toire, où les ames expient après leur mort les péchés qui ne ſont point mortels. Les Proteſtans ne ſont pas d'accord ſur ce point avec les Catholiques. Les Grècs & les autres peuples de l'Egliſe Orientale nient auſſi qu'il y ait un lieu appellé *Purgatoire*, & un feu réel qui tourmente les ames après leur ſeparation du corps; mais ce n'eſt proprement qu'une diſpute de mots, puiſqu'il prient Dieu pour les morts de la même manière que les Catholiques Latins. A l'égard des Juifs, ils croient également un *Purgatoire*; car il y a chez eux une loi qui oblige les Enfans à reciter pour les ames de leurs parens une certaine prière appellée *Kadis*, afin de les tirer du *Purgatoire*. C'eſt ce qu'on peut voir dans leurs Livres des Rites, & dans la Synagogue Juive de Buxtorf. Cette prière ne ſe recite que pendant onze mois, parceque, ſuivant eux, il n'y a que les Juifs impies qui en reſtent douze dans le *Purgatoire*. Ils enſeignent que quand on entonne le vendredi muſicalement une certaine autre prière, toutes les ames ſortent du *Purgatoire* pour aller chercher de l'eau, où elles ſe rafraichiſſent pendant quelque tems. C'eſt pourquoi les Rabins défendent ſévérement d'épuiſer toute l'eau qui eſt dans un puits, ou dans les creux de la Terre, de peur que quelque ame ne ſoit privée de ce ſoulagement, après lequel elle a ſoupiré pendant toute la ſemaine. Mais il eſt ſenſible qu'on ne voit rien de ces ſuperſtitions dans l'Ancien Teſtament; & qu'elles n'ont été introduites que par les Rabins qui y trouvent leur compte, parcequ'ils vendent des Indulgences au

Peuple pour tirer du Purgatoire les ames de leurs proches. Il y avoit autrefois dans le Cimetière des Innocens à Paris une ancienne Epitaphe, à peu près conçue en ces termes:

C'il dont le corps dans ce charnier repoſe
En ſon vivant fut MATHURIN LA DOSE,
Natif de Reims, dedans Paris Frippier,
Et mieux famé que moult en ce métier.
Auſſi vraiment ſa bonne ame immortelle
En Paradis tout droit s'envola-t-elle;
Non en Enfer où Méchans ſont honnis,
N'en Purgatoire où Pécheurs ſont pugnis.
Mais à propos de ce grand Purgatoire,
En eſt-il-un? Oui-dà: trédame; voire.

(55) *A ces Oiſeaux qui voient clair la nuit.]* Ces Oiſeaux ſont le Hibou, le Chat-huant, la Choüette, &c. Les Poëtes feignent que les Dieux ont métamorphoſé en ces oiſeaux funeſtes, des ſcelerats qui prenoient le tems de la nuit pour commettre leurs crimes, ou qui avoient beſoin de l'obſcurité des tenèbres pour en cacher la honte. Ainſi ils ont dit qu'une fille du Roi Nycteus, nommée Nyctimène, avoit été changée en Choüette pour avoir conçu un amour criminel pour ſon père & commis un inceſte avec lui.

- - Patrium temeraſſe cubile
Nyctimenen? Avis illa quidem, ſed conſcia culpæ
Conſpectum lucemque fugit, tenebriſque pudorem
Celat.

(57) *Si vous tournez votre eſprit au Bien.]* Ainſi l'opinion de Boëce eſt que Dieu a créé l'Homme libre, afin, comme dit Hierocles. qu'abandonné à ſa propre volonté il fit tout ce qui lui plairoit; „c'eſt à „dire que connoiſſant le Bien & le Mal, & la diffe„rence qu'il devoit mettre entre les choſes honêtes „& les honteuſes, entre les juſtes & les injuſtes, en „un mot entre la vertu & le vice, il s'en tint à ce qui „lui étoit bon & évitât ce qui lui étoit préjudiciable.

(57) *Vous trouveriez plus malheureux celui qui auroit fait le mal, que celui qui l'auroit ſouffert]* Platon fait dire à Socrate dans le *Gorgias:* „Selon mon „opinion, ô Polus, celui qui fait tort à quelqu'un & „qui eſt injuſte, eſt plus malheureux que les autres. „Mais il l'eſt encore davantage, ſi le mal qu'il a fait „reſte impuni: & au contraire il l'eſt moins, s'il l'ex„pie par un chatiment devant les Dieux & devant „les hommes.

(58) *Il eſt vrai qu'aujourd'hui les Avocats font entendre le contraire.]* Dans l'état floriſſant de la République Romaine, la profeſſion d'*Avocat* y fut en grande conſidération: mais au tems de Boëce ce n'étoit plus qu'un métier mercenaire & lucratif comme aujourd'hui.

(59) *Quel plaiſir avez-vous d'exciter des debats & de vos propres mains d'abréger votre vie? Helas! ignorez vous, ſi c'eſt là votre envie, (Inſenſés!) que la mort vous pourſuit à grands pas?]* Sénèque, que Boëce a imité en pluſieurs de ſes vers, avoit-dit dans l'Hercule furieux;

Quid juvat durum properare fatum?
Omnis hæc magnis vaga turba terris
Ibit ad manes.

Et Tibulle au Liv. I. de ſes Elegies:

Quis furor eſt atram bellis arceſſere mortem?
Imminet & tacito clam venit illa pede.

(60) *Quoi pour les convertir, vous maſſacrez les gens!*] C'eſt ce que les Proteſtans reprochent aux Catholiques à l'occaſion des ſanglantes perſécutions que ceux-ci leur ont faites, à la ſuſcitation de la République Monachale.

Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des Dévots?

(61) *Si quelqu'un de l'Aſtronomie.*] Voy. les Notes (10) & (12) du Liv. I. & la (76) du Liv. II.

(62) *Ira-t-il à l'Académie.*] Voy. la Note (8) du Liv. I.

(63) *N'ignorera-t-il pas que les aſtres de l'Ourſe.*] Nom de deux conſtellations appellées *la petite & la grande Ourſe.* La *petite Ourſe* eſt la plus proche du Pole Arctique auquel elle a donné ce nom, du mot grèc ἀρκτος qui ſignifie *Ourſe.* Cette conſtellation eſt formée de ſept Etoiles qui ſont appellées *le Chariot.* La *grande Ourſe*, qui ſelon Kepler, comprend cinquante ſix Etoiles, & trente cinq ſuivant Ptolomée, eſt une Conſtellation voiſine de la premiere, mais qui a une ſituation con-

traire. Elle a ſept Etoiles plus viſibles & brillantes, diſpoſées auſſi en chariot, dont l'une eſt de la troiſieme grandeur, & les ſix autres de la ſeconde.

(64) *Partent du Pole arctique en commençant leur courſe.]* Le *Pole Arctique* eſt le Pole ſeptentrional du Monde oppoſé au Pole meridional que l'on nomme le *Pole Antarctique.* Voy. la Note précedente.

(65) *Vous dira-t-il pourquoi le Bouvier glacial.]* Le *Bouvier* nommé par les Anciens *Bootes, Arcturus & Arctophylax*, eſt une étoile ſituée à la queue de la grande Ourſe, qu'elle ſuit à la façon d'un Bouvier ordinaire qui marche derrière ſon troupeau. Elle ſe leve le 1. de Septembre, ſe retire le 13. de mai & ne paroît jamais qu'elle n'amene quelque grêle ou tempête.

(66) *Si tardif à quitter le cercle Horizontal.]* On dit que le Bouvier ne ſe couche point comme les autres conſtellations; cequi a donné lieu aux Poëtes de feindre, qu'il habitoit le jour parmi les hommes, pour leur ſervir d'eſpion & rendre enſuite compte à Jupiter des parjures & des injuſtices qui ſe commettoient dans le trafic & la juſtice. Voy. la Note (27) du Liv. II.

(67) *Que Phœbus perdant ſa lumière.]* Boëce parle des *Eclipſes* de Soleil, qui ſe font lorsque la Lune ſe trouve diametralement entre le Soleil & la Terre. Voy. la Note (100) du Liv. II.

68) *Que la Lune dans ſa carrière.]* Voy. la Note (12) du Liv. I.

(69) *Paroîſſe tout à coup s'éclipſer à ſon tour.]* Les *Eclipſes* de Lune arrivent lorsque la Terre ſe trouve entre le Soleil & la Lune.

(70) *C'eſt l'effet de ces corps dont le concours oblique en deux points opposés diviſe l'Ecliptique.]* Les Aſtronomes diſent que le Soleil & la Lune, auſſi bien que les autres aſtres, ont chacun leur *Orbite*, ou cercle dans lequel ils courent, & qui eſt plus ample ou plus étroit à meſure qu'il eſt eloigné du centre commun du ſyſtème: Que comme ces *Orbites* ne ſont pas dans le même plan avec l'*Ecliptique* & qu'elles l'entrecoupent en deux endroits diamétralement oppoſés; c'eſt en ces points d'interſection, qui ſe nomment *les nœuds* l'un *aſcendant* & l'autre *deſcendant*: c'eſt, dis-je, en ces points ou tout près d'eux que la lumière du Soleil & celle de la Lune ſont ſujettes à s'éclipſer. L'*Ecliptique* eſt un cercle qui paſſe par le milieu du Zodiaque & qui repréſente le chemin que fait le ſoleil dans ſon cours annuel.

(71) *Et l'Aſtronome habile en ſait le tems certain.]* C'eſt une choſe ordinaire aux Aſtronomes de nos jours de prédire les Eclipſes au tems précis où elles doivent arriver. Les Chinois ſe croioient fort habiles en cette matiere avant l'arrivée des Miſſionaires Européens. Cependant il s'en falloit beaucoup qu'ils ne le fuſſent autant que ce derniers, comme ceux-

ci le prouvérent. Ainſi il n'eſt pas étrange qu'en l'année 1097. avant J.C. c'eſt à dire 500. ans aprés l'Empereur Hoam-ti, qui paſſe chez les Chinois pour avoir perfectionné l'Aſtronomie, un autre Empereur, que Renaudot appelle Choukang & qui doit être le même que Ching ou Chim-vam, ait ſuivant cet Auteur, fait mourir les Aſtronomes Chinois, pour n'avoir pû prédire une Eclipſe qui arriva en ce tems là. C. Sulpicius Gallus qui fut conſul Romain avec M. Claudius Marcellus l'an 588. de Rome, 166. avant J. C. eſt le premier d'entre les Latins, ſuivant Pline, *Hiſt. natur.* Lib. 2. qui donna des raiſons naturelles des *Eclipſes* de Soleil & de Lune. Voici comment Tite-Live raconte la choſe dans le XLIV. Liv. de ſon Hiſtoire. Sulpicius étant Tribun de la ſeconde Legion, fit aſſembler les ſoldats par la permiſſion du Conſul; & de peur qu'ils ne priſſent à mauvais augure l'*Eclipſe* de Lune qu'il ſavoit devoir arriver, il les avertit que la nuit ſuivante cet aſtre ſeroit éclipſé depuis deux heures juſqu'à quatre, & qu'on n'en devoit tirer aucun mauvais préſage. La nuit du 3. au 4. de Septembre l'*Eclipſe* arriva; & les ſoldats admirérent la ſageſſe de Sulpicius, qu'ils regarderent comme divine.

(72) *Croioit les détourner en frapant ſur l'airain.*] Les Anciens avoient la ſuperſtition de faire de grands cris pendant les Eclipſes; & les Romains de fraper ſur des baſſins d'airain, dans la perſuaſion où ils étoient, de faire ceſſer par là les enchantemens qui cauſoient ces Eclipſes.

(73) *Qu'ont les Vents de troubler les mers*] Boëce déſigne ici préciſement & uniquement le Vent *Caurus*, c'eſt à dire, de Nord-Oueſt, ou d'aval, ou de l'Occident d'Eté. Silius Italicus en décrit les effets dans ces vers.

> *Qualis ubi Ægæo ſurgente ad ſidera Ponto*
> *Per longum vaſto Cori cum murmure fluctus*
> *Suſpenſum in terras portat mare, frigida nautis*
> *Corda tument: ſonat ille procul, flataque tumeſcens*
> *Curvatis pavidas tranſmittit Cycladas undis.*

Voy. la Note (13) du Liv. I.

(74) *Nul n'eſt ſurpris de voir la neige.]* Voy. la Note (14) du Liv. I.

(75) *Ainſi ſans l'ignorance.]* Toute cette Strophe a quelque rapport avec ces paroles de Quintilien dans ſa 4. Declamation: *Paullatim hoc quod ſtupemus, animus auſus diligenter attendere, in arcana naturæ ſacrum miſit ingenium, & ex aſſiduis obſervationibus notiſque redeuntibus latentium ratione collecta, pervenit ad cauſas. Miraris fatum hominis poſſe prædici? Defectiones ſyderum laboreſque narrantur, nunciatur origo tempeſtatum, laſſitudo ventorum, quod ſydus immodicos ſolis ardores, quod ſeveras minetur hiemes, quid ſignificent ſparſi longius crines, quid ardentius ſolito jubar, quid excuſſa flamma ſyderibus.*

(76) *Aux têtes de l'Hydre.]* L'*Hydre*, ſuivant la Fable, etoit un ſerpent d'eau, un monſtre à ſept têtes qui ſe retiroit dans le marais Lernéen. Hercule combattant contre cet *Hydre*, voioit renaître deux têtes au lieu d'une qu'il avoit coupée: c'eſt pourquoi il y appliqua le feu, & par ce moien défit entierement ce monſtre.

(77) *La Providence.]* Boëce parle ici en Métaphyſicien de la Providence Divine, que les Paiens repréſentoient ſous la figure d'une Dame Romaine qui tenoit un ſceptre d'une main, & ſembloit montrer de l'autre un globe poſé à ſes pieds, pour dire qu'elle gouvernoit le monde comme une bonne mere de famille.

(78) *C'eſt ce que les Anciens ont appellé le Deſtin.]* *Quid enim*, dit Miuutius Felix, *aliud eſt fatum, quam quod de uno quoque noſtrum Deus effatus eſt? qui cum poſſit præſcire materiam promeritis & qualitatibus ſingulorum etiam fata determinat.*

(79) *Soit que l'ame.]* Boëce parle ici de l'ame du monde, ſuivant l'idée de Platon, qui dit dans ſes Loix: „Lorſque vous prétendez que l'Ame gou-„verne toutes choſes & qu'elle eſt repandue dans „tout ce qui eſt ſuſceptible de mouvement: vous „devez néceſſairement avouer que le Ciel même eſt „auſſi gouverné par cette Ame.

(80) *Soit que toute la Nature enſemble.]* C'eſt l'opinion des Stoiciens que Boëce ſuit ici. Car He-

raclite & Zenon avoient defini la nature du Deſtin, *une Raiſon répandue dans la nature de l'univers:* λόγον τοῦ Διὸς οὐσίας οὗ παντὸς διηκοντα.

(81) *Les influences des Aſtres.]* Il ſemble que Boëce favoriſe ici l'*Aſtrologie judiciaire*, cet art aujourdhui ſi décrié. „La pluspart des hommes, dit „Pline au Liv. 2. de ſon hiſt. naturelle, ſont dépen„dre leur deſtinée des influences de l'*Aſtre* qui pré„ſidoit à leur naiſſance. Cette opinion a fait un „grand progrès non ſeulement parmi le Peuple igno„rant, mais même parmi les Savans. Ceux qui ajoutent foi à cet art pretendu, penſent que toutes les étoiles ſont comme autant de caractères différens qui ſuivant leurs diverſes conjonctions forment des pronoſtics de ce qui doit arriver; & que le Firmament eſt comme un Livre céleſte, où ceux qui ont le don d'y pouvoir lire, découvrent l'avenir. Les premiers qui ont donné cours à cette ſcience ſont les Chaldéens, dont quelques uns changèrent leur profeſſion d'Aſtronomes en celle d'Aſtrologues. Leur nouvelle doctrine ſe répandit bientôt en Egypte & en Grèce, & depuis par tout le Monde, avec d'autant plus de facilité, que les Princes & les Rois s'en ſervirent utilement pour appuier leur politique; les Prêtres Idolatres, pour autoriſer leurs ſuperſtitions; & les Hiſtoriens pour écrire au goût du vulgaire. Les ſavans combattent cette vaine ſcience par une infinité de raiſons très-fortes. Les deux jumeaux, Jacob & Eſaü, dit St. Auguſtin, étoient nés ſous une même conſtellation; & cependant

leurs mœurs étoient diſſemblables. Si l'Horoſcope avoit lieu, il faudroit, comme remarque Cicéron, que tous ceux qui ſont nés dans le même tems que Scipion l'Africain euſſent eu les mêmes vertus & la même gloire; & que tous ceux qui périrent dans la bataille de Cannes, fuſſent nés ſous une même conſtellation. Un Auteur de ce tems (Gadrois, *diſcours de l'influence des Aſtres*) ajoute qu'un flambeau allumé dans la chambre d'une femme qui accouche, doit beaucoup plus influer ſur le corps d'un enfant que la Planète de Mars ou de Saturne. Ceux qui attribuent à la Canicule une chaleur maligne ne ſe trompent pas moins. Car il faudroit que cette conſtellation fit ſentir plus fortement de pareilles impreſſions ſur les lieux où elle domine perpendiculairement, Cependant ces mêmes lieux qui ſont au de là de l'Equateur ont l'Hyver tandis que nous avons les jours caniculaires: de ſorte que les Aſtrologues de ce païs-la ſe moqueroient aſſurément s'ils entendoient dire que cette conſtellation produit la chaleur maligne que nous lui attribuons.

(82) *La puiſſance des Anges.*] L'ancienne Théologie enſeigne que les *Anges* ſont les Miniſtres de Dieu qu'il envoie pour avoir ſoin des choſes d'ici-bas, & pour éxécuter ſes ordres. Les Philoſophes Paiens & ſur tout les Platoniciens ont auſſi cru qu'il y avoit des êtres ſpirituels au deſſous de la ſouveraine Divinité, qui avoient part au gouvernement de l'univers. „Mais, me répondoit un homme à qui

„j'alleguois ces témoignages, figurez-vous un Roi „qui pourroit du fond de ſon cabinet faire entendre „tacitement ſa volonté dans toute l'étendue de ſes „Etats. Auroit-il beſoin du miniſtère d'un de ſes „ſujets pour le faire? Voila préciſément l'état où ſe „trouve Dieu par rapport au gouvernement de l'univers. S'il étoit vrai que voulant manifeſter ſa „volonté il employât à cette fonction le miniſtère „des Anges, il s'enſuivroit que Dieu ne pourroit „la manifeſter que par ce moien, lors qu'il ne voudroit pas le faire autrement. Donc Dieu ne „pourroit pas le faire par lui-même. Donc les Anges pourroient ce que Dieu ne pourroit pas. „Mais comme il eſt certain que Dieu n'a beſoin du „ſecours de perſonne pour pouvoir ce qu'il veut, il „en faut conclûre que l'on a fait injuſtice à ſa puiſſance lors qu'on lui a prêté le miniſtère des Anges. „Il n'eſt pas ſurprenant que ceux qui ont donné un „corps à la Divinité; qui ont fixé ſon ſejour dans „un certain lieu marqué; qui l'ont cru ſuſceptible „de repentir, de colère, ou de vengeance; il n'eſt „pas ſurprenant que ceux là lui aient donné des aides pour accomplir les deſſeins de ſa Providence.

(83) *L'Induſtrie des Démons.]* C'eſt une ſuite néceſſaire que s'il y a des Anges, c'eſt à dire ſelon les Platoniciens de bons Génies, il doit y avoir en même tems des Démons ou des Génies malfaiſans. „Mais, diſoit la perſonne dont j'ai parlé dans la „Note précédente, Dieu n'aiant pas beſoin du miniſtère des Anges pour faire du bien aux hommes,

„ à plus forte raiſon n'emploie-t-il pas celui des Dé„mons pour leur faire du mal, puisqu'il eſt im„poſſible qu'un Etre ſouverainement Bon leur don„ne ce pouvoir. Je ſens que vous m'allez objecter „que Dieu permet que les hommes ſe faſſent du „mal les uns aux autres, ſans que pour cela il en „ſoit moins Bon. Mais je vous répondrai que ſi „l'ame eſt immortelle, il n'y a nulle comparaiſon „à faire entre cette puiſſance des hommes & celle „que vous attribuez aux Demons; les premiers „l'exercant ſur le corps & les derniers ſur l'ame.„ De tout cela il concluoit qu'il n'y avoit point de Demons, tels qu'on nous les peint ordinairement. Mais l'Ecriture aiant decidé formellement le contraire, peut on douter qu'il n'y en ait? L'opinion des Rabbins eſt conforme à cette creance. Mais les uns ſoutiennent qu'ils ſont ſpirituels, Dieu n'aiant pas eu le loiſir de leur donner des corps parceque le ſabbat commença dans le moment qu'il alloit leur en former. D'autres prétendent qu'ils ſont corporels, capables de génération, & ſujets à la mort. D'autres ſoutiennent qu'ils ſont nés de la conjonction de Sammaël Prince des Démons avec Eve, avant qu'Adam la connut. D'autres enfin leur donnent pour pere Adam, & pour mere Lilith. Ils diſent qu'Adam aiant été chaſſé du Paradis, demeura cent trente ans dans l'excommunication; que pendant tout ce tems les Anges mâles s'approchant d'Eve engendroient des Démons; & qu'Adam de ſon côté s'approchant des Demons femelles, engendroit auſſi des Démons. Ainſi ce ne fut qu'après ce terme de 130. ans, qu'Adam commença à avoir des enfans de ſa femme à ſon image & à ſa reſſemblance. Il faut avouer qu'après des autorités ſi convaincantes, il eſt bien difficile de révoquer en doute l'éxiſtence des Demons. Ceux qui en voudront d'autres preuves n'ont qu'à lire *la Doctrine Chrétienne du Cardinal Bellarmin.* Ils y verront entre autres cette épouvantable Hiſtoire du Diable Rotiſſeur qui mit à la broche un méchant garnement pour s'être moqué de ſes camarades qui diſoient leurs graces après le repas. Que ſi ce livre ne les convainc pas encore, je les abandonne à leur incrédulité; & en ce cas je les renvoie aux Liv. 8. 9. & 10. de la Cité de Dieu de St. Auguſtin qui leur fera voir ce qu'un homme raiſonnable peut penſer des Démons, de la Magie & des Magiciens.

(84) *Fait mouvoir les Cieux.*] Voy. la Note (10) du Liv. I.

(85) *Et les Aſtres.* Voy. la Note (12) du Liv. I.

(86) *Entre les Elémens.*] Voy. la Note (99) du Liv. II.

(87) *Lucain*] *Marcus Annæus Lucanus.* Poëte né à Cordoue en Eſpagne le 3. de Novembre de l'an 39. de J. C. étoit neveu de Senèque le Philoſophe. Entre les diverſes Poëſies qu'il compoſa, il écrivit un Poëme ou pluſtôt une Hiſtoire en vers des guer-

res civiles entre Céſar & Pompée. C'eſt le ſeul ouvrage qui nous ſoit reſté de lui. Cet Auteur avoit, dit-on, le genie grand & élevé, mais peu juſte: ſon ſtyle eſt enflé, & ſes penſées fortes, mais ſouvent outrées. Néron lui fit couper les veines comme à Seneque l'an 65.

(88) *Notre Ami.*] La Philoſophie ſemble faire entendre par ce mot, que Lucain n'étoit pas moins hiloſophe que Poëte.

(89) *Dans ſa Pharſale.*] C'eſt le titre du Poëme de Lucain dont j'ai parlé ſous la Note (87). M. de Brébeuf en a donné ſous ce titre une Traduction en vers François, que l'on regarde comme une excellente copie d'un très mauvais original. Le titre de Pharſale a été donné à ce Poëme, à cauſe d'une ville de ce nom ſituée en Theſſalie & près de laquelle Céſar remporta contre Pompée l'an 48. avant J. C. une celèbre victoire qui mit fin à la guerre civile que Lucain decrit dans ſon Poëme.

(90) *Le Ciel fut pour Céſar & Caton pour Pompée.*] C'eſt la Traduction du dernier de ces quatre vers de Lucain au Liv. I. de ſa Pharſale:

Nec quemquam jam ferre poteſt Cæſar-ve priorem,
Pompejus-ve parem. Quis juſtius induat arma?
Scire nefas; magno ſe judice quiſque tuetur:
Victrix cauſa Deis placuit, ſed victa Catoni.

C'eſt à dire littéralement „ Déja Céſar ne peut plus „ſouffrir de ſupérieur, ni Pompée, d'égal. Lequel des deux prend les armes avec plus de juſtice? „ C'eſt ce que je n'oſerai décider: L'un & l'autre „ont chacun de leur coté un Juge reſpectable: les „Dieux ont été du parti du Vainqueur & Caton de „celui du Vaincu „ Voy. la Note (97) du Liv. II. ſur la fin.

(91) *C'eſt ce qui a fait dire à quelqu'un qui avoit de plus nobles penſées que moi.*] Boëce parle ici d'un Théologien Chrétien dont il rapporte un vers Grec qui fait le ſujet de la note ſuivante. Mais j'ignore avec tous les Interprètes de Boëce, de qui il a voulu parler. Je ſoupçonne que c'eſt un Théologien, parceque la Théologie étant plus relevée que la Philoſophie, c'eſt auſſi par cette raiſon que la Philophie parlant à Boëce lui dit les paroles qui ſont à la tête de cette Note.

(92) *Formant du corps des Saints les ſacrés édifices, l'union des vertus les préſerve des vices.*] C'eſt ainſi que j'ai rendu ce vers grèc que rapporte Boëce. Ἀνδρὸς ἱερȣ̃ σῶμα δηναμεις οἰκοδομȣ̃σι & qui ſignifie litteralement: *les vertus bâtiſſent le corps d'un homme ſacré.* Mais le tour que j'ai donné à ce paſſage, le lie beaucoup mieux avec ce qui précede dans Boëce.

(93) *Une Fortune inalconduite en a précipité d'autres dans les disgraces qu'ils méritoient.*] „Ce ſont ceux,

„comme dit Juvenal, que la Fortune élève au deſ-„ſus des autres hommes quand elle veut ſe divertir.

Quales ex humili magna ad faſtigia rerum
Extollit, quoties voluit Fortuna jocari.
Sat. III. v. 39.

On peut mettre de ce nombre Sejan cet indigne Favori de l'Empereur Tibère. „Helas! dit le même „me Juvenal dans la Satire X. cet homme qui ne „reſpiroit que les biens, que la gloire, bâtiſſoit une „tour du haut de laquelle il tomba dans un préci-„pice d'autant plus affreux, qu'elle étoit plus éle-„vée.„ Tibère ne pouvant plus ſouffrir l'inſolence de cet ambitieux Favori, lui fit faire ſon procès par le Senat qui le fit arrêter, condamner & étrangler dans un même jour, le 18. Octobre de l'an 31. de J. C. A cet exemple de Sejan je me diſpenſerai d'en joindre une infinité d'autres que l'hiſtoire ancienne & moderne me fourniroit, & je m'en diſpenſerai pour la raiſon que j'ai dite ſous la Note (43) du Liv. III.

(94) *Quel mortel oſeroit ſonder l'obſcurité de ces reſſorts ſecrets, qu'il ſait mettre en uſage.]* C'eſt ainſi que j'ai rendu ce vers grèc que Boëce cite, je croi, d'après Homère: Ἀργαλέον δ'ἐμὲ ταῦτα θεὸν ὡς πάντ' ἀγορουειν; & qui ſignifie à la lettre: *il m'eſt difficile d'expliquer tout ce qui regarde la Divinité.* Cette penſée répond au dernier vers d'un Quatrain françois, dont je ne connois point l'Auteur; mais qu'un bon Père Capucin, qui me le

voioit lire un jour avec attention dans le cloître de ſon couvent de S. Honoré à Paris, m'aſsûra gravement avoir été compoſé par le Diable, pour répondre à un homme qui vouloit ſavoir de ſa Majeſté Infernale, ce que c'étoit que Dieu. Voici le vers:

Pour dire ce qu'il eſt, il faut être lui même.

J'ai oublié les trois autres. Mais en voici de Manilius qui diſent encore à peu près la même choſe:

Oſtendiſſe Deûm nimis eſt: dedit ipſe ſibimet
Pondera: nec fas eſt rebus ſuſpendere Mundum
Rebus enim major.

(95) *Que votre œuil jusqu'aux Cieux penètre.]* La Philoſophie voulant conduire Boëce au Ciel, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle lui en trace ſouvent le ſpectacle devant les yeux.

(96) *Les Aſtres ſont toujours ce qu'ils étoient d'abord.]* Voy. la Page 29. du Tome I. & la Note (12) du Liv. I.

(97) *Le Soleil eſt ſujet à cette loi commune.]* Voy. de même.

(98) *N'a jamais empêché la Lune.]* Voy. de même.

(99) *Jamais du haut du Pole où l'on voit briller l'Ourſe.]* Voy. la page 218. du Tome II. & les Notes (63) (64) (65) & (66) du Liv. IV.

(100) *De la nuit tous les ſoirs l'étoile avant courrière.]* Voy. la Page 29. du Tome I. & la Note 67. du Liv. I.

(101) *Dans le concours exact de ces flambeaux céleſtes.]* Voy. la Page (29) du Tome II.

(102) *Un éternel amour les tient ſans ceſſe unis.]* Voy. les Pages 149. & 150. du Tome I.

(103) *Du Zodiaque entier tous ſujets ſont bannis.]* Le *Zodiaque* eſt un cercle oblique que l'on repréſente dans la ſphère, & qui contient les douze ſignes ou Conſtellations que le Soleil parcourt en 365. jours & près de ſix heures, la Lune en 27. jours & Saturne en 30. ans. Les douze ſignes du Zodiaque rangés ſuivant les ſaiſons, en commençant par le mois de Mars, ſont: Le *Belier*, le *Taureau*, les *Gemeaux*, pour le Printems: L'*Ecreviſſe*, le *Lion*, la *Vierge*, pour l'Eté: La *Balance*, le *Scorpion*, le *Sagittaire*, pour l'Automne: Le *Capricorne*, le *Verſeau*, les *Poiſſons*; pour l'Hiver. Ils ſont compris dans ces deux vers Latins:

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,
Libraque, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora, Piſces.

(104) *Qui dans cette union commune aux Elémens.]* Voy. les Pages 149. & 150. du Tome I. & la 47. du Tome II.

(105) *Par là l'Humidité cherche la Séchereſſe*] Voy. la Page 47. du Tome II.

(106) *C'eſt par là qu'au Printems, de la naiſſante Flore.]* Voy. la Page 35. du Tome I. & la Note (74) du Liv. I.

(107) *Le folâtre Zephyr baiſant l'amoureux ſein.]* Voy. la Note (68) du Liv. I.

(108) *La Tulipe & l'Oeuillet, la Roſe & le Jaſmin.]* Boëce parle indiſtinctement de toutes les fleurs. Je me ſuis contenté d'en nommer quatre à peu près dans l'ordre qu'elles naiſſent. De ces quatre Fleurs la *Roſe* eſt la ſeule dont les anciens Poëtes Latins ont parlé, parcequ'elles étoient peu connues chez eux. On remarque à l'égard des *Tulipes*, qu'on en a vû à Harlem en Hollande, des Oignons qui s'y ſont vendus jusqu'à cinq mille florins. Le commerce n'en eſt plus ſi conſiderable aujourdhui.

(109) *C'eſt parlà qu'en Eté le Laboureur moiſſonne.]* Voy. les Pages 29. & 30. du Tom. I.

(110) *C'eſt auſſi parlà qu'en Automne.]* Voy. la Page 35. du Tome I.

(111) *C'eſt parlà qu'en Hiver on entend dans les plaines.]* Voy. la Page 29. du Tome I.

(112) *Le ſoufle impetueux des mutins Aquilons.]* Voy. la Note (75) du Liv. I.

(113) *Qu'on voit glacer l'eau des Fontaines.]* Voy. la Note (14) du Liv. I.

(114) *Et de pluie & de neige inonder les vallons.]* Voy. la Page 8. du Tome I. & la Note (14) du Liv. I.

(115) *L'ordre de ces Saiſons, leur ſuite ſucceſſive.]* Voy. la Page 29. du Tome I.

(116) *Reſte ſeul immuable au plus caché des Cieux.]* Voy. plus haut la Note (6)

(117) *Il lui dicte ſans ceſſe une équitable* Loi.] Voy. les Pages 29. & 30. du Liv. I.

(118) *Par l'unanime accord d'un amour mutuel.]* Voy. la Page 150. du Tome I.

(119) *Qu'un Guerrier plein de courage n'entend avec peine le bruit des armes.]* Cela eſt plus facile à dire qu'à faire: En effet quel eſt l'homme aſſez intrepide, pour voir la mort devant ſes yeux & ne reſſentir pas quelque émotion? *Vincitur*, dit Ennodius dans le Panegyrique du Roi Theodoric, *vincitur humanæ mentis auctoritas prævíſione diſcriminis: labaſcit fortium conſcientia, quoties formidanda oculis ingeruntur.* Le Prince de Condé (Louis II.) l'un des plus grands Héros que la France ait eus, ſe trouvant l'an 1652. au combat du fauxbourg S. Antoine, fut tellement ſaiſi d'effroi que ſes chauſſes s'en reſſentirent.

(120) *La vertu dans l'étymologie de ſon nom.]* La *Vertu* tire ſon nom latin *virtus*, du mot *vires* qui ſignifie *les forces.* C'eſt auſſi de là que les Latins donnoient à l'homme le nom *Vir*, comme aiant plus de force que la femme; & qu'ils appelloient une Pucelle *virgo*, parcequ'ils ſuppoſoient qu'il fal-

loit avoir une force virile, ou bien de la vertu pour conſerver ſon Pucelage.

(121) Le *brave Agamemnon, après dix ans de peine.*] *Agamemnon*, fils d'Atrée & d'Aërope, & époux de Clytemneſtre, étoit Roi de Mycènes & d'Argos. Il fut fait General de l'armée des Grècs dans leur expédition contre la ville de Troie dont le Siège dura dix ans.

(122) *Vengea ſur les Troiens l'enlévement d'Helène.*] *Helène*, fille de Jupiter & de Leda, étoit femme de Menelaüs frère d'Agamemnon. Elle fut premièrement enlevée par Théſée, puis par Alexandre, autrement Paris, fils de Priam Roi de Troie. Menelaüs Roi de Sparte & ſon frère Agamemnon, avec le ſecours des Princes Grècs, vengerent ce dernier rapt par la ruine de Troie. Paris aiant été tué pendant le Siège, ſon frère Déiphobe épouſa Helène qui le fit tuer enſuite par ſon premier mari Menelaüs avec lequel elle retourna à Sparte.

(123) *Encore immola-t-on ſa fille auparavant.*] Les Grècs aiant pris le port d'Aulide pour le rendez-vous de leur armée, Agamemnon, chaſſa dans une forêt & tua un cerf qui appartenoit à Diane, ce qui facha tellement cette Déeſſe que pour s'en venger, elle retint la flote dans le port, en leur rendant la Mer & les vents contraires. L'oracle Calchas declara que la Déeſſe ne s'appaiſeroit point qu'on ne lui eût immolé une perſonne ſur laquelle le ſort tomberoit. Il tomba ſur Iphigenie fille d'Agamemnon.

non. Mais, dit-on, Diane en eut pitié, & ſubſtitua une Biche en ſa place. Cependant Boëce ſuppoſe qu'elle fut réellement immolée. C'eſt auſſi le ſentiment de pluſieurs autres Poëtes, entre autres de Properce dans ce vers: *Pro quâ mactata eſt Iphigenia mora*, & de Senèque *dans ſon Agamemnon*, où Clytemneſtre dit; *Cruore ventos emimus & bellum nece.*

(124) *Pour appaiſer Diane & Neptune & le Vent.*] *Diane*, ſuivant les Poëtes, eſt fille de Jupiter & de Latone, la Sœur d'Apollon, & la Déeſſe des Bois & de la Chaſſe. *Neptune*, fils de Saturne & d'Ops, eſt le Dieu de la Mer qui lui échut en partage, comme le Ciel à Jupiter & l'Enfer à Pluton. A l'egard des *Vents*, Voy. la Note (13) du Liv. I.

(125) *Le Concurrent d'Ajax, l'Epoux de Pénélope.*] Boëce parle d'*Ulyſſe*. Voy. la Note (41) ci-deſſus. *Ajax*, fils de Telamon & grand Capitaine, étant au Siège de Troie, & aiant demandé les armes d'Achille qui avoit été tué, on les lui refuſa pour les donner à *Ulyſſe*; ce qui rendit *Ajax* ſi furieux, qu'après avoir tué les troupeaux de l'armée, les prenant pour *Ulyſſe* & ſes compagnons, il ſe perça lui-même de ſon épée.

(126) *Vit ſes ſoldats broiés ſous les dents du Cyclope.*] Les *Cyclopes*, ſuivant la Fable, étoient des Géans établis en Sicile près du mont Etna, & qui n'avoient qu'un œuil au milieu du front. *Polyphême*, l'un d'eux fils de Neptune & grand voleur de

profeſſion, eſt celui dont-parle Boëce. Ulyſſe étant tombé entre ſes mains, ce Géant dévora deux de ſes compagnons. Mais le ruſé Grèc l'aiant enyvré, lui creva ſon œuil, & parlà ſe ſauva avec le reſte de ſa troupe. *Monſtrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.* C'eſt le portrait que Virgile fait de ce *Cyclope* au III. Liv. de l'Enéide. Ulyſſe en ſe ſauvant laiſſa un de ſes compagnons, nommé Achemenide, qu'Enée reçut enſuite dans ſes vaiſſeaux. Voici dequelle manière M. de Segrais a rendu l'aventure d'Ulyſſe avec *Polyphème,* que Virgile fait raconter par Achemenide à Enée.

„ *Soldat infortuné du malheureux Uliſſe,*
„ *J'ai ſuivi de ſon ſort le bizarre caprice.*
„ *Fuiant l'affreux Cyclope, un monſtre furieux,*
„ *Mes lâches compagnons m'ont laiſſé dans ces lieux,*
„ *M'ont ſeul abandonné dans ſa grotte ſanglante*
„ *D'un carnage nouveau ſans ceſſe dégoutante.*
„ *L'antre eſt vaſte & profond; & l'horrible Géant*
„ *Après le ſang humain à toute heure béant*
„ *Elève juſqu'au Ciel ſa tête formidable . . .*
„ *Farouche en ſes diſcours & plus terrible à voir,*
„ *Il boit des malheureux le ſang épais & noir*
„ *Il dévore leurs chairs, déchire leurs entrailles,*
„ *Je l'ai vû s'irriter, & contre les murailles,*
„ *Avec ſes grandes mains par d'horribles efforts*
„ *Froiſſer de deux ſoldats les miſérables corps:*
„ *Puis ſe roulant par terre, au milieu du carnage,*

„ *Tandis que dans leur ſang toute ſa grotte nage,*
„ *Mordre leurs rouges chairs, étendu ſur le dos,*
„ *Et ſous ſes noires dents faire bruire leurs os,*
„ *Non certes ſans vengeance, & le prudent Ulyſſe*
„ *N'oublia pas alors ſon ſubtil artifice.*
„ *Sur les reſtes affreux de ſon cruel feſtin,*
„ *Le monſtre s'aſſoupit abymé dans le vin:*
„ *Et vomit en dormant la chair encor tremblante*
„ *Parmi le vin qui ſort de ſa bouche ſanglante.*
„ *Nous invoquons les Dieux, & rangés à l'entour*
„ *D'un long arbre aiguiſé privons ſon œuil du jour,*
„ *L'œuil ſeul que ſur le front lui cachoit ſa paupière*
„ *Et ſemblable en grandeur à l'œuil de la lumière.*
„ *Ainſi de nos amis nous vengeons le trépas . . .*
A peine il a parlé que chacun triſte & blême
Voit mouvoir le grand corps du paſteur Polyphème;
Il paroît ſur le mont au milieu des troupeaux
Que ſuivant ſa coûtume il mène au bord des eaux.
Monſtre terrible à voir, coloſſe affreux, énorme,
Et que ſon œuil crevé rend encor plus difforme.

(127) *Les longs Travaux d'Hercule, au Temple de Mémoire.]* Voy. la Note (65) du Liv. II.

(128) *En dépit de Junon.]* *Junon,* ſuivant la Fable, étoit la ſœur & la femme de Jupiter. Hercule étant un Bâtard de ce Dieu débauché, Junon, par jalouſie, lui envoia deux grands Serpens pour

le faire perir dans le Berceau. Mais Hercule, tout jeune qu'il étoit, les écraſa entre ſes mains.

(129) *D'étouffer un Géant ſur les rivages Maures.]* Ce *Géant* eſt *Antée*, fils de Neptune & de la Terre. Il habitoit en Afrique. Quand il touchoit la Terre, il reprenoit ſes forces. C'eſt pourquoi Hercule combattant contre lui, l'embraſſa & le ſoutenant en l'air, l'étouffa ainſi, en le ſerrant étroitement.

(130) *De combattre un Dragon]* Les filles d'Heſperus, Roi d'Afrique, avoient un jardin dont les arbres portoient des pommes d'or, gardées par un *Dragon* qu'Hercule tua. Quoiqu'on puiſſe donner à cette Fable une interprétation allégorique, on pourroit demander, s'il y eut jamais effectivement des *Dragons.* Je répondrai à cela qu'il y en a, ſuivant les Naturaliſtes, mais qui ne ſont autres que des ſerpens à qui l'on croit qu'un long âge donne des ailes. Quelques uns, ſur le fondement peut-être de la Fable des Heſpérides, ont dit qu'il y avoit en Afrique des *Dragons* volans, capables d'emporter un homme & un cheval. Vers le milieu du XIV. ſiècle, il s'en trouva un dans l'Isle de Rhodes, à ce qu'on prétend, qui ſe retiroit dans une caverne, d'où il infectoit l'air de ſon haleine & tuoit les hommes & les bêtes qu'il rencontroit: de ſorte qu'il étoit défendu à tous les Chevaliers & Frères de l'ordre de St. Jean de Jeruſalem, etablis alors dans cette Isle, de paſſer auprès de ce lieu, qui s'appelloit Maupas, ſous peine d'être pri-

vés de l'habit de la Religion. Ce *Dragon* étoit de la groſſeur d'un cheval moien, & avoit à ſa tête de ſerpent de longues oreilles couvertes d'une peau écaillée. Ses quatre jambes reſſembloient à celles d'un crocodile: ſes deux ailes étoient noires par deſſus, & d'un jaune mêlé de verd par deſſous; & ſa queue faiſoit pluſieurs plis & retours ſur ſon corps. Il couroit, battant de ſes aîles, & jettant le feu par les yeux, avec un ſiflement épouvantable. Un Chevalier, nommé Déodat ou Dieu-donné de Gozon, aiant entrepris de combattre ce monſtre, s'en alla en Provence, où après avoir fait faire une figure parfaitement ſemblable au *Dragon*, il accoûtuma ſon cheval à l'approcher, & deux gros chiens à l'attaquer ſans crainte. Enſuite il retourna à Rhodes, & aiant choiſi ſon jour, il monta à cheval, accompagné de ſes domeſtiques, dont un menoit ſes deux chiens. Lorsqu'il fut ſur un côteau proche Maupas, il y laiſſa ſes gens, & leur commanda de le venir ſecourir, s'il étoit beſoin; ou de s'enfuir s'ils le voioient vaincu & tué. Auſſitôt étant armé de toutes pièces & aiant la lance en main, il avança vers la caverne avec ſes deux chiens, & apperçut le *Dragon* qui venoit à lui, avec ſa furie ordinaire. D'abord il lui porta un coup dans l'épaule, dont ſa lance fut miſe en pièces, ſans offenſer ce monſtre à cauſe de la dureté de ſes écailles: mais les deux chiens qui ne craignoient pas plus ce véritable *Dragon* que ſon fantôme, contre lequel on les avoit exercés, l'aſſaillirent vivement, pour le prendre par le ventre, comme on les y avoit accoutumés, & donnèrent le loiſir au Chevalier de mettre pied à terre. Il approcha du monſtre, lui plongea ſon épée ſous la gorge, où la peau étoit plus tendre; & l'enfonçant toujours de plus en plus, il lui trancha le goſier. Le *Dragon* perdant ſes forces avec ſon ſang tomba mort, & renverſa ſous lui le brave Gozon. Ses gens accoururent auſſitôt, & voïant le Dragon mort, ils relevèrent leur Maître, le rafraichirent de l'eau d'un ruiſſeau, & lui firent revenir ſes eſprits que la fatigue & la mauvaiſe odeur de l'animal avoient comme aſſoupis. Alors Gozon remonta à cheval & retourna victorieux à Rhodes, où il ſe preſenta au Grand Maître auquel il fit le recit de ce combat. Le Grand-Maître lui en témoigna de la joie: mais en loüant ſon courage, il blâma ſa deſobéiſſance; & pour obſerver la ſeverité de la diſcipline, il le fit mettre en priſon, & lui ôta l'habit. Cependant comme ce n'étoit qu'une formalité, peu de jours après il lui rendit l'habit avec la liberté. Voilà l'Hiſtoire du Dragon de l'Isle de Rhodes, telle que les annales de l'ordre de Malte la rapportent, & que M. l'Abbé de Vertot l'a inſerée dans l'Hiſtoire qu'il a publiée de cet Ordre. Je ſais qu'on l'en a blamé: mais aſſûrement je ne vois dans cette aventure aucune circonſtance qui ne ſoit plus vraiſemblable que celles qui ſe trouvent dans l'Hiſtoire d'un autre *Dragon* que l'on dit avoir été tué dans le village de Dolomieu en Dauphiné l'an 1680. Cet autre Dragon qui étoit un Serpent volant avoit deux pas de long, & la groſſeur au moins de la cuiſſe d'un homme, la tête d'un chat, avec des oreilles de mulet, des aîles ſemblables à celles d'une chauveſouris, une arrête ſur l'épine du dos, toute heriſſée de grands poils; & des écailles qui le couvroient par tout. Un Païſan, nommé Jacques Tirenet, qui le tua, dit-on, trouva dans ſa tête une eſcarboucle dont l'eclat faiſoit paroître tout cet animal en feu. Ceux qui ont inventé ce conte diſent qu'une Dame de qui ce Païſan tenoit des terres à ferme, lui fit de grandes offres, ainſi que l'Eveque du Bellai, s'il vouloit lui donner cette pierre; mais qu'il nia fortement qu'il l'eut trouvée. Il n'y eut, ajoutent-ils, que le Seigneur de Belmont qui lui fit avouer la verité, & qui aiant vû l'eſcarboucle, lui en offrit 30. mille écus dans le deſſein de la préſenter au Roi. Le Païſan fit un billet par lequel il s'obligea de la livrer à ce prix; & le Seigneur de Belmont en donna avis à S. M. qui donna ſes ordres pour conduire le Païſan à la Cour. Mais on aſſure qu'il ne s'y rendit point & que l'on n'y vit point cette eſcarboucle, dont les Jouailliers donnent ordinairement le nom aux plus gros & aux plus beaux rubis d'Orient. Ainſi qu'on juge delà le peu de fonds qu'il ya à faire ſur une troiſième Hiſtoire d'une couleuvre d'où eſt venue l'eſcarboucle qui eſt en Eſpagne. Celui qui la tua, dit-on, n'oſa ſe ſervir de fuſil. Il ſe fit enfermer dans une machine de bois, en forme d'un grand tonneau, garnie en dehors de pointes de cloux, & ſachant où cet animal ſe retiroit, il ſe fit rouler deſſus. La couleuvre mourut; mais l'infection qui ſortit de ſes bleſſures empoiſonna l'homme dans la machine. Ce recit renferme des abſurdités évidentes. Car ſi d'autres que celui qui étoit renfermé dans la machine, la roulèrent ſur l'animal; à quoi ſervoit celui qui étoit dans la machine? n'étoient ils pas plus expoſés que lui à la fureur du monſtre & à ſon infection? Tout cela fait voir que c'eſt une hiſtoire inventée à plaiſir.

(131) *De dompter les Centaures.*] Les *Centaures*, ſuivant la Fable, étoient des Monſtres, moitié hommes & moitié chevaux, qui avoient été engendrés d'Ixion & d'une Nuée. Voy, la Note (117) du Liv. III. On ajoute qu'ils furent vaincus par Hercule qui les chaſſa de Theſſalie. On croit que cette Fable des *Centaures* vient de ce que les Peuples de Theſſalie ont été les premiers qui aient ſçu dompter des Chevaux.

(132) *De percer de ſes traits les trois monſtres aîlés.*] Ces monſtres ſelon quelques uns ſont les *Harpyes* de la Fable, que les Poëtes font filles de Typhon & de la Terre, & qu'ils repréſentent avec un viſage de femme, des mains crochues & des aîles. Ils en nomment trois: *Aëllo*, *Ocypete* & *Celeno*, mais on croit que ces *Harpyes* n'étoient autre choſe que des *Sauterelles*, comme il a été prouvé dans le premier tome de la *Bibliothèque Univerſelle.*

(133) *Dont les bords du Stymphale étoient alors ſouillés.*] Les Harpyes ou Sauterelles dont j'ai parlé dans la Note précedente, paroiſſent cependant

différentes, des monſtres qui habitoient les bords du lac *Stymphale* en Arcadie: parceque les *Harpyes* habitoient dans les Isles *Strophades* & qu'elles furent défaites non par Hercule, mais par Calais & Zethès. Les *Stymphalides* étoient certains oiſeaux d'une groſſeur ſi extraordinaire que quand ils voloient, leurs aîles ôtoient la clarté du ſoleil. Ils ne vivoient que de chair humaine; & Herculé, par l'entremiſe de Minerve, les chaſſa de l'Arcadie au bruit des Cymbales.

(134) *De faire par le feu périr l'Hydre de* Lerne.] Voy. ci-deſſus la Note (76).

(135) *De forcer de Cacus la profonde caverne.*] *Cacus*, fils de Vulcain, ſe retiroit proche le Mont Aventin, en Italie. C'étoit un inſigne voleur, qui traînoit les bœufs à reculons dans ſa Caverne: mais Hercule découvrit ſa ruſe, & le tua. On feint qu'il jettoit feu & flamme par la bouche.

(136) *Dans les bois Néméens d'égorger un* Lion] Il y avoit, dit-on, dans la forêt de *Némée* en Achaïe un *Lion* d'exceſſive grandeur qu'Hercule tua & dont il prit la depouille pour s'en couvrir. On ajoute que Jupiter mit ce *Lion* dans le Ciel au nombre des Conſtellations; & qu'à cauſe de cette victoire d'Hercule on inſtitua des jeux en ſon honneur, dans la foret de *Némée*.

(137) *D'enlever les Troupeaux du Triple-Geryon.*] On feint que *Geryon*, Roi d'Eſpagne, avoit trois

corps, ſoit parcequ'il commandoit ſur les trois Isles, appellées Majorque, Minorque & Ebuſe, ſoit, comme quelques uns diſent, qu'il y eut trois frères de ce nom, ſi parfaitement unis qu'ils ſembloient n'avoir qu'une ame en trois corps. Hercule les aiant tués emmena leurs bœufs en Grèce. Cette Fable a pour fondement une Tradition Phénicienne qui porte qu Hercule étant deſcendu dans l'Isle de Gadis, aujourdhui Cadix, fut attaqué par trois troupes des habitans qu'il défit: ce que les Phéniciens expriment en ces termes, *Hacche thabath reſche Geryon*, c'eſt à dire mot pour mot, *il défit les trois têtes de leurs habitans.* Mais en prenant le dernier mot pour un nom propre, on a traduit mal à propos, *il défit ou tua les trois têtes de Geryon.*

(138) *Au détroit de Gadis de planter des colonnes.*] Hercule, dit la Fable, aiant défait Geryon, éleva ſur le rivage occidental de l'Isle de *Gadis* deux *colonnes* avec cette inſcription, *non plus ultra*, parcequ'étant venu jusqu'à ce lieu là, il crut qu'il n'y avoit plus de terres vers le couchant. D'autres diſent que ces *colonnes* ſont de grands monceaux de pierres qui ſe ſont tellement affermis & accrus avec le tems qu'ils ſe voient de fort loin. Mais les anciens Géographes & Hiſtoriens ont donné le nom de *Colonnes d'Hercule* aux deux montagnes de Calpé & d'Abyla qui forment le détroit de *Cadix* ou de Gibraltar, l'un du côté de l'Europe dans l'Andalouſie, l'autre du coté de l'Afrique au païs de Tanger en Barbarie.

(139) *D'aller au Tanaïs vaincre les Amazones.* Le

Tanaïs ou *Don* eſt un Fleuve de Moſcovie, qui ſépare l'Europe de l'Aſie. Les Grècs ont connu des nations de femmes guerrières qui habitoient aux environs de ce fleuve & de celui de *Thermodon* en Cappadoce. Elles étoient Scythes d'origine. On dit qu'elles n'avoient point d'hommes dans leur Roiaume, mais que pour avoir de la poſtérité elles recherchoient l'alliance de leurs voiſins: ſi elles avoient des garçons elles les tuoient, ne gardant que les filles à qui elles brûloient la mammelle droite pour mieux tirer en combattant. *Amazone* ſignifie en Grèc *ſans mammelle*, de ἀ & μαζὸς.

(140) *De partager un Fleuve & de lui mettre un frein.* Ce *fleuve* eſt l'*Acheloüs*, rivière de la Grèce, qui prend ſa ſource au pied du mont Pindus en Theſſalie. Cette riviere inondoit ſouvent tout le païs; mais Hercule arrêta ſon impetuoſité par des digues & des canaux.

(141) *D'attraper en courant la Biche au pied d'airain.*] Hercule fit, dit-on, cet exploit ſur le mont Ménale en Arcadie.

(142) *De ſaiſir tout vivant ſur le Mont Erymante.*] Montagne d'Arcadie qui s'appelle aujourd'hui *Dimitzana*, & qui abonde en ſangliers.

(143) *Ce fameux ſanglier à la gueule écumante.*] Hercule, dit-on, ſe rendit maitre de ce *Sanglier* qui ravageoit tout le païs & le porta tout vivant ſur ſes épaules à Euryſthée Roi de Mycènes, par les ordres

duquel il avoit entrepris cet exploit. Polyene le Macédonien qui fut ſous le II. Siècle de J. C. Auteur d'un *Recueil de Stratagèmes* qu'il dédia aux Empereurs Antonin & Verus, dit dans le Liv. I. de cet ouvrage, qu'Hercule fut obligé d'emploier la ruſe pour ſe tirer d'affaire en cette occaſion. „Ce Heros, dit-il, craignant la force du *Sanglier d'Erymante*, le prit par adreſſe. L'animal dormoit dans un vallon rempli de neige: Hercule du haut de la montagne lui jetta pluſieurs pierres qui l'eveillerent & le mirent en fureur. S'étant donc levé, il s'élança à travers la neige; & Hercule l'y voiant engagé, le prit aiſément.

(144) *De jetter Diomède étranglé par ſa main.*] *Diomède*, Roi de Thrace, nourriſſoit ſes chevaux de chair humaine. Hercule le fit mourir & le donna à manger à ſes mêmes chevaux.

(145) *Il fut chercher Théſée au centre du Tartare.*] *Théſée*, fils d'Ægée, Roi d'Athènes. Il fit priſonnière Hippolyte, Reine des Amazones. Il tua le Minotaure par l'adreſſe d'Ariadne qu'il quitta enſuite. Il alla aux Enfers avec ſon ami Pirithoüs, pour ravir Proſerpine, mais il y fut retenu captif jusqu'à ce qu'Hercule le délivra.

(146) *Il oſa, l'en tirant, rompre les triples fers, qui retenoient Cerbère aux portes des Enfers.*] Voy. ce qui a été dit de ce chien fabuleux des Enfers ſous la Note (113) du Liv. III. Hercule, dit-on, l'emmena avec lui en délivrant Theſée, & s'en fit ſuivre.

(147) *Ses robuſtes épaules ſoutinrent ſans plier le fardeau de deux Poles.*] Hercule porta, dit-on, le Ciel l'eſpace d'un jour pour ſoulager Atlas, qui ſuivant les Poëtes, avoit cette fonction, avant qu'il eût été changé en cette montagne de ſon nom qui ſemble ſoutenir le ciel par ſa hauteur. Mais, ſuivant l'Hiſtoire, Atlas étoit un Roi de Mauritanie, très-ſavant dans l'Aſtronomie.

(148) *Elevez-vous aux Cieux à l'éxemple d'Alcide.*] *Alcide* eſt un nom que l'on a donné à Hercule à cauſe de ſa force, étant tiré du mot grèc Α'λκή, *force.*

(149) *Si vous n'imitez ſes travaux.*] Ceux qui voudront connoître tous les *Travaux d'Hercule*, les trouveront raſſemblés ſous la Note (65) du Liv. II. A l'égard de l'éxhortation que Boëce par la bouche de la Philoſophe fait ici aux hommes courageux, de mériter le Ciel en imitant les *Travaux* de ce Héros fabuleux, il eſt ſenſible que ces paroles ſont allégoriques.

Mais Boëce en MASSON diſcret,
Sous cette feinte allégorie,
A parlé du TRAVAIL ſecret
De l'antique MASSONNERIE.
Heureux qui prendroit nos leçons
On peut le dire ſans ſcrupule:
Le ſeul TRAVAIL des FRANCS-MASSONS
Vaut bien tous les Travaux d'Hercule.

FIN DES REMARQUES SUR LE QUATRIEME LIVRE.

LA

LA
CONSOLATION
PHILOSOPHIQUE
DE
BOËCE.

LIVRE CINQUIEME.

Dans lequel on explique ce que c'eſt que le Hazard; s'il y a un Libre Arbitre; quel eſt l'ordre de la Providence, & l'enchainement du Deſtin dans l'univers. On y prouve enſuite que la Preſcience de Dieu n'ôte point à l'Homme ſa liberté.

LA Philoſophie aiant achevé ce diſcours, avoit envie de m'entretenir d'autres choſes. Je la prévins & pour lui donner lieu de pourſuivre la converſation que nous avions commencée, je lui dis.

BOËCE.

Vos exhortations ſont aſſurément juſtes & très-dignes de vous. Mais j'éprouve réellement à l'heure qu'il eſt, combien vous avez eu raiſon de me dire que la Queſtion de la Providence en renfermoit beaucoup d'autres. Par éxemple, je ſuis curieux de ſavoir, ſi vous penſez qu'il y ait un hazard, & ce que vous croiez que ce ſoit.

LA PHILOSOPHIE.

Je me hâte de m'acquiter avec vous de ce que je vous ai promis, & de vous ouvrir entièrement la route qui vous conduira en votre Patrie. Cependant les Queſtions que vous venez de me faire, quoiqu'utiles en elles-mêmes, ſont un peu détournées de notre chemin; & il eſt à craindre qu'en prenant un ſi long détour, vous ne ſoiez trop fatigué pour fournir le reſte de votre courſe.

BOËCE.

Ne le craignez point: Le plaiſir que j'ai d'apprendre une choſe qui m'eſt agréable me tient lieu de repos. D'ailleurs comme ces Queſtions ont de la connexité avec votre ſujet, dès que vous me les aurez expliquées, il vous ſera facile de me convaincre du reſte.

LA PHILOSOPHIE.

Je veux bien avoir cette complaiſance pour vous, puisque vous m'en priez avec tant d'inſtance. Voici donc ce que je puis vous dire là-deſſus.

Si l'on définit le Hazard, *un événement produit par un mouvement qui ſe fait ſans deſſein, & ſans nulle coopération de cauſes:* je ſoutiens qu'un tel Hazard n'eſt rien, & que ſon nom eſt un terme vain, qui n'a point une ſignification réelle. Car eſt-il poſſible que Dieu contenant toutes choſes dans l'ordre, il y en ait quelqu'une qui ſe faſſe ſans deſſein & ſans cauſe? Rien ne ſe fait de rien (1). C'eſt une maxime que perſonne n'a jamais conteſtée,

ſtée, quoiqu'elle ne ſoit véritable que par rapport à la matière, c'eſt à dire, à la nature de toutes les formes créées, & nullement à l'égard de leur cauſe efficiente. Que ſi une choſe pouvoit naître ſans la coopération d'aucune cauſe, il eſt évident qu'elle naîtroit de rien. Mais puiſque cela n'eſt pas poſſible, il eſt par conſéquent de toute impoſſibilité que le Hazard ſoit tel que nous l'avons défini tout à l'heure.

BOËCE.

Quoi donc! n'y a-t-il rien qu'on puiſſe avec raiſon qualifier du terme de *Hazard* ou de *cas fortuit?* Il ſe peut faire que le vulgaire ne ſache pas à quoi ces dénominations conviennent; mais conviennent elles à quelque choſe?

LA PHILOSOPHIE.

Mon Diſciple Ariſtote (2) a expliqué cette Queſtion dans ſa Phyſique (3), avec autant de préciſion que de vraiſemblance.

BOËCE.

De quelle manière l'a-t-il fait?

LA PHILOSOPHIE.

„Toutes les fois, dit-il, qu'une choſe „eſt faite dans une vûe, & que par certaines cauſes il arrive autre choſe que „ce qu'on s'étoit proposé, on donne à „cela le nom de Hazard. Par éxemple, „ſuppoſons que quelqu'un labourant la „terre, à deſſein de cultiver ſon champ, „y trouve un Tréſor caché. Il croit „que cela eſt arrivé par un pur hazard. „Cependant cela ne s'eſt point fait de „rien. Il y a eu des cauſes particulières dont le concours imprévû & inopiné „a produit cet événement. En effet ſi „le Maitre du champ ne l'avoit pas labouré, & que le Maitre du Tréſor ne „l'y eut pas enterré, ce Tréſor n'auroit „pas été découvert.„ Ce ſont donc là les cauſes de cet événement fortuit qui a été produit par leur concours, ſans que l'intention humaine y ait eu part. Car ce n'étoit le deſſein, ni de celui qui avoit caché ce Tréſor, ni de celui qui labouroit ce champ, que cette découverte ſe fit. Mais comme j'ai dit, celui ci aiant labouré, parceque cela lui étoit convenable, a concouru à faire la découverte de ce que l'autre avoit caché. On peut donc définir le Hazard, *un évenement imprévû que produit un concours de cauſes, dans une action faite pour quelque vûe.* Or le concours des cauſes eſt l'effet de cet ordre néceſſaire qui étant émané de la ſource de la Providence, détermine toutes choſes aux tems & aux lieux qui leur ſont propres.

* * *

Au pied du mont Taurus, (4) voiſin des champs du Parthe, (5)
L'Euphrate eſt joint au Tigre & bientôt s'en écarte (6)
Mais lorſque du premier les deux bras tortueux
Viennent ſe réunir au Tigre impétueux;
Les vaiſſeaux diſperſés dans leurs lits navigables,
Les Arbres arrachés, & flotans ſur leurs ſables,
Se raſſemblant enfin après mille détours,
De ces Fleuves fameux ſuivent le nouveau cours.
Le ſuivent. Et pourquoi? d'où vient qu'ils ſe rejoignent?
D'où vient qu'auparavant dans leur route ils s'éloignent?
C'eſt qu'étant ſur les flots, ils en ſuivent la loi.
Cette loi, direz-vous, en quoi gît-elle? En quoi?

C'eſt que tout corps fluant, tel qu'une eau qui ſerpente,
Obéit au terrain, qui l'entraine en ſa pente, (7)
Ainſi dans tous les cas que le Hazard produit,
Certain ordre le guide, & cet ordre il le ſuit.

* * *

BOËCE.

J'y fais réflexion, & je conviens que ce que vous dites eſt vrai. Mais dans cet enchainement de Cauſes indiſſolubles, pouvons nous conſerver notre Libre Arbitre? cette chaine fatale n'aſſervit-elle pas les mouvemens de l'eſprit humain?

LA PHILOSOPHIE.

Il n'eſt point d'Etre raiſonnable, qui n'ait ſon Libre Arbitre. Car tout Etre qui a naturellement la faculté d'uſer de la Raiſon, eſt doué d'un jugement avec lequel il fait un juſte diſcernement de chaque choſe. Il reconnoît donc par lui-même ce qu'il doit rechercher ou éviter. Or quiconque juge qu'une choſe eſt déſirable, la déſire, comme il fuit tout ce qu'il croit devoir fuir. Ainſi tout Etre raiſonnable a de lui même la Liberté de vouloir & de ne vouloir pas. Mais cette Liberté n'eſt pas égale dans tous les Etres. Les Subſtances Céleſtes qui ſont au deſſus de nous, ont un jugement éclairé, une volonté incorruptible, & un pouvoir efficace d'accomplir leurs déſirs. A l'égard de l'Homme, ſon ame eſt auſſi véritablement libre; mais elle l'eſt d'autant plus qu'elle reſte dans la contemplation de la Divinité: de ſorte qu'elle l'eſt moins, en tombant dans un corps (8); encore moins étant empriſonnée dans ce même corps terreſtre; & qu'elle eſt enfin réduite à une extrême ſervitude, lorſqu'abandonnée aux vices, elle eſt entierement déchue de la poſſeſſion de ſa Raiſon naturelle. Car elle ne peut détourner les yeux de la clarté dont brille la Verité Suprême, pour les fixer ici bas ſur les tenèbres qui couvrent la terre, qu'auſſitôt elle ne ſe ſente environnée du voile de l'ignorance, & troublée par des paſſions funeſtes qui en font leur eſclave dès qu'elle s'y livre: & ainſi ſa propre liberté en quelque manière devient la ſource de ſa ſervitude. Cependant l'œuil de la Providence le voit, lui qui prévoit tout éternellement; & cette même Providence place toutes les choſes qu'Elle a prédeſtinées, ſelon que chacune mérite. (9) *Elle voit tout, Elle entend tout.*

* * *

La Muſe immortelle d'Homère (10)
A chanté jadis en ſes vers,
L'Aſtre éclairant de ſa lumière
L'immenſité de l'Univers: (11)
Cependant ce Flambeau du Monde
Au ſein de la Terre profonde
Jamais n'éclaira les Enfers (12)
Ni jamais au travers de l'onde
Il n'entrevit le fond des Mers.

* * *

Il n'en eſt pas ainſi du Maître
Qui créa tout par ſa Bonté:
Du haut des Cieux, ſon œil penètre
Dans la plus ſombre obſcurité,
Le paſſé, le préſent qui paſſe,
L'avenir qui prendra ſa place,
L'immenſité du tems, du lieu:
DIEU ſeul voit tout, & tout embraſſe,
Ainſi le vrai Soleil, c'eſt DIEU. (13)

BOECE.

BOËCE.

Me voici maintenant dans des difficultés plus grandes que les premières.

LA PHILOSOPHIE.

En quoi conſiſtent-elles? je m'en doute.

BOËCE.

(14) Il me paroît impoſſible d'accorder la Préſcience univerſelle de Dieu avec le Libre arbitre de l'Homme. Car ſi Dieu prévoit tout, & que ſa prévision ſoit invariable, il eſt néceſſaire que tout ce qu'il a prévu devoir arriver, arrive. C'eſt pourquoi s'il a prévû de toute éternité, non ſeulement les actions des hommes, mais même leurs deſſeins & leurs volontés, il n'y a plus de Libre Arbitre; puisqu'ils ne peuvent faire aucune action, ni avoir d'autre volonté, que celles qu'a prévu ſa Providence infaillible. En effet ſi les choſes peuvent arriver autrement qu'elles n'ont été prévûes, la Préſcience de l'avenir ne ſera point conſtante; elle ne ſera plus qu'une opinion incertaine: mais je juge que c'eſt un crime d'avoir une telle

idée de Dieu. Je n'approuve point auſſi la raiſon que quelques uns apportent pour réſoudre cette queſtion. „Les choſes, diſent-ils, n'arrivent point, „parceque la Divine Providence a pré„vû qu'elles arriveroient; mais, plustôt „au contraire, parcequ'elles doivent ar„river, la Providence ne les peut point „ignorer.„ Or, par ce raiſonnement, ils tombent dans une contrariété manifeſte. Car il n'eſt pas néceſſaire que les choſes qui ſont prévûes, arrivent; & cependant il eſt néceſſaire que les choſes qui doivent arriver, ſoient prévûes: comme ſi l'on étoit en peine de ſavoir, ſi la Préſcience produit la néceſſité de ce qui doit arriver; ou ſi la néceſſité de ce qui doit arriver, produit la Préſcience. Mais il eſt queſtion de démontrer, que quelque ſoit l'ordre des cauſes, l'événement de ce qui a été prévû, eſt neceſſaire, & cependant que cette Préſcience n'eſt pas la cauſe néceſſitante de ce qui arrive. J'expliquerai ma penſée par un exemple: Si quelqu'un eſt aſſis, l'opinion qu'on a qu'il eſt aſſis, eſt néceſſairement véritable. Mais retournant la phraſe, ſi cette opinion eſt véritable, parcequ'il eſt aſſis; néceſſairement il eſt aſſis. Dans les deux ſens, il y a donc de la néceſſité, que l'un ſoit aſſis & l'autre véritable. On n'eſt pas cependant aſſis, parceque l'opinion en eſt véritable; mais plustôt cette opinion eſt véritable, parceque l'action d'être aſſis l'a précedée. Ainſi quoique la vérité de l'opinion ſoit l'effet de l'action d'être aſſis, il y a cependant dans l'une & dans l'autre une néceſſité commune. Il faut, ce me ſemble, emploier le même raiſonnement à l'égard de la Préſcience de Dieu & de ce qui doit arriver. Car quoique les choſes ſoient prévûes, parcequ'elles doivent arriver; elles n'arrivent pas pourtant parcequ'elles ſont prévûes; & neanmoins il eſt néceſſaire que ce qui doit arriver, ſoit prévû de Dieu, & que ce qui eſt prévû, arrive. Mais cela ſeul eſt ſuffiſant pour détruire toute idée de Libre arbitre. Il reſte à faire voir combien il eſt abſurde d'attribuer la cauſe de la Préſcience éternelle de Dieu à l'événement des choſes temporelles. En effet ſi l'on penſe que Dieu prévoie l'avenir, parcequ'il doit arriver; n'eſt-ce pas comme ſi l'on diſoit que le paſſé eſt la cauſe de ſa ſouveraine Préſcience? Outre cela comme il eſt neceſſaire, quand je ſais qu'une choſe eſt, qu'elle ſoit réellement: de même ſi je connois qu'une choſe doive arriver, il eſt néceſſaire auſſi qu'elle arrive. Ainſi tout ce qui eſt prévû, doit indiſpenſablement arriver. Enfin ſi quelqu'un juge d'une choſe differemment de ce qu'elle eſt, il faut qu'il ne la connoiſſe point, & qu'il n'en ait qu'une fauſſe opinion, fort-éloignée d'une véritable connoiſſance. C'eſt pourquoi ſi une choſe doit arriver, de manière que l'événement n'en ſoit ni certain ni néceſſaire; comment peut-on prévoir qu'elle arrivera? car dès que la connoiſſance qu'on a, n'eſt point ſuſceptible d'incertitude, une choſe que l'on conçoit, ne peut être autrement qu'elle n'eſt conçue. Ainſi pour que cette connoiſſance ſoit ſûre, il eſt néceſſaire qu'une choſe ſoit telle qu'elle eſt conçue.

Mais

Mais comment Dieu prévoit-il les choſes qui doivent arriver, ſi elles ſont incertaines? S'il juge qu'elles doivent arriver, & qu'il ſoit poſſible qu'elles n'arrivent pas; il ſe trompe: ce qu'on ne peut, ni penſer, ni dire de Dieu, ſans blaſphême. Si au contraire il prévoit qu'elles arriveront, parcequ'elles arrivent; de manière qu'il connoiſſe qu'elles puiſſent arriver ou n'arriver pas: quelle Préſcience eſt-ce là, qui ne conçoit rien de certain, rien d'immuable? Ne la peut-on pas comparer à ce ridicule oracle de Tyréſias? (15)

Tout ce que je dirai doit être ou n'être pas. (16)

En quoi auſſi cette Préſcience de Dieu eſt-elle au deſſus de l'opinion des hommes, s'il juge avec incertitude, comme eux, d'une choſe dont l'événement n'eſt point aſſuré? Que s'il ne peut y avoir rien d'incertain dans celui qui eſt la ſource de toute certitude: tout cequ'il a prévû conſtamment devoir arriver, ne peut qu'avoir un événement certain. D'où il s'enſuit qu'il n'y a aucune Liberté dans les deſſeins ni dans les actions des hommes, dont l'événement eſt déterminé par la Préſcience de Dieu qui prévoit tout d'une manière infaillible. Mais cela poſé, quels inconvéniens n'en reſultent-ils pas dans le Monde? Car envain récompenſe-t-on les Bons ou punit-on les Méchans, dès que les uns & les autres ſont privés de leur Liberté, & que la volonté n'a point de part aux mouvemens de leur ame. Ces récompenſes & ces punitions que l'on regarde aujourd'hui comme des choſes très-raiſonnables, en ſeroient de fort-injuſtes, puisque les Méchans ou les Bons ne pourroient pas volontairement changer, & qu'ils ne ſeroient tels que par la fatale contrainte d'une néceſſité certaine. Il n'y auroit plus de vices; il n'y auroit plus de vertus: ou pluſtôt leur mélange monſtrueux produiroit une afreuſe confuſion: Idée la plus impie qui puiſſe entrer dans l'eſprit humain: Car il faudroit conclure de ces principes extravagans, que la Préſcience de Dieu diſpoſant & néceſſitant tout ce qui arrive, ſans que l'homme puiſſe rien de lui même, nos propres vices doivent être rapportés à Dieu, lui qui eſt l'auteur de toutes les vertus & de tous les biens. Donc, il ne faudroit plus, ni le prier, ni en eſpérer rien. En effet à quoi ſerviroient ces eſpérances ou ces prières, ſi ce qu'on demanderoit étoit néceſſairement déterminé devoir ou ne devoir pas arriver? Donc n'eſpérant ni ne priant plus, le ſeul commerce qui ſoit entre Dieu & les hommes ſeroit interrompu. Cependant quand nous le prions avec l'humilité que nous lui devons, ſa Bonté divine nous paie d'un retour ineſtimable. Ce n'eſt que par ce moien que les Mortels paroiſſent pouvoir converſer avec la Divinité & s'unir à cette Lumière inacceſſible. Tel eſt l'effet des prières qu'ils lui adreſſent avant que d'obtenir ce qu'ils lui demandent. Car ſi l'on admet la néceſſité de ce qui doit arriver, ces prières demeurant ſans effet, nous reſtera-t-il un ſeul moien par lequel nous puiſſions être attachés à ce ſouverain Auteur de toutes choſes? Ainſi l'homme, comme vous diſiez tantôt, (17) ſe trouvant alors détaché & dès-uni de ſon principe, s'anéantiroit néceſſairement.

* * *

Je ſais que l'homme eſt libre & que Dieu prévoit
tout (18)
Ce ſont deux vérités que perſonne ne nie:
Mais la difficulté qui met l'eſprit à bout,
C'eſt de ſavoir comment l'une à l'autre eſt unie.

* * *

D'où naîtroit la diſcorde entre ces deux grands points?
Pourquoi ſont ſéparés ces points inſéparables?
Ne ſont ils pas unis? ou pour n'être pas joints,
En ont-ils moins du vrai les traits inaltérables?

* * *

L'Eſprit eſt ici-bas captif, aveugle, errant,
Environné qu'il eſt d'une terreſtre Maſſe:
Mais d'où vient que du Vrai Sectateur ignorant,
Il brûle du déſir d'en découvrir la trace? (19)

* * *

On ne déſire point ce qui n'eſt pas connu:
S'il ne le connoît pas, que peut-il donc prétendre?
On déſire encor moins ce qu'on a retenu:
S'il le connoit déja que veut-il donc apprendre?

* * *

Ne le connoiſſant point il le recherchera:
Mais où ſait-il qu'il eſt? & le ſachant peut-être,
S'il ne l'a jamais vû ſous la forme qu'il a,
Aveugle comme il eſt, le pourra-t-il connoître?

* * *

Eſt-ce donc qu'au moment où l'Eſprit eſt créé,
Et qu'avant que du Ciel vers la Terre il s'abaiſſe,
Le Seigneur, l'éclairant d'un raion épuré,
Le rend participant de ſa haute ſageſſe?

* * *

Dans la priſon du corps quoiqu'il ſoit enfermé,
On voit bien qu'il a ſçu, par ce qu'il ſait encore!
Le point univerſel lui demeure imprimé,
Mais à l'égard du reſte, il l'oublie & l'ignore.

* * *

Quiconque en cet état cherche la Vérité,
N'ignore qu'à demi ce qu'il cherche à connoître?
Mais de ce qu'il connoît empruntant la clarté,
Bientôt il voit enfin la Vérité paroître.

* * *

LA PHILOSOPHIE.

Voilà cette ancienne queſtion ſur la Providence, qui a été tant agitée par Marcus Tullius (20) dans ſon Traité *de la Divination* (21); & ſur laquelle vous avez été vous-même tant de fois interrogé, mais dont ni vous ni perſonne n'avez encore pû donner parfaitement la ſolution. Ce qui vous en empêche, vient de ce que l'eſprit humain ne peut concevoir la ſimplicité de la Préſcience de Dieu. Si cela lui étoit poſſible, toutes ſes difficultés ſeroient bientôt diſſipées. Cependant je tacherai de les réſoudre; mais commençons par vous débaraſſer de celles qui vous troublent. Je vous demande dabord, pourquoi vous n'approuvez pas le raiſonnement de ceux qui penſent: „Que „la Préſcience n'empêche point le Libre „Arbitre, parcequ'elle n'eſt pas la cauſe „néceſſitante de ce qui doit arriver.„ Car ſi vous croiez que ce qui arrivera, doive arriver néceſſairement, d'où vient ſelon vous cette néceſſité, ſi ce n'eſt de ce qu'aiant été prévû, il eſt impoſſible par cette raiſon qu'il n'arrive point? Mais ſi je vous prouve que la Préſcience de Dieu n'opère pas cette néceſſité, comme vous l'avez déja jugé vous même; ne ſerez-vous pas convaincu que cette même Préſcience ne détruit point le Libre Arbitre? Faiſons une ſuppoſition pour vous rendre la ſuite de mon raiſonnement plus ſenſible. Suppoſons qu'il n'y ait point de Préſcience: Ce qu'opérera le Libre Arbitre ſera-t-il néceſſité par elle, comme il l'eſt dans vôtre opinion.

BOËCE.

Non.

LA PHILOSOPHIE.

Suppoſons maintenant qu'il y a une Préſcience, mais qu'elle n'opère aucune néceſſité: le Libre Arbitre n'en recevra, ce me ſemble, aucune atteinte.

BOËCE.

Mais quoique dans cette dernière ſuppoſition la Préſcience paroiſſe ne produire aucune néceſſité, il eſt toujours vrai cependant qu'elle eſt le ſigne, que ce qui arrive doit néceſſairement arriver.

LA PHILOSOPHIE.

Mais par une raiſon équivalente, je vous réponds que s'il n'y avoit point de

Préſcience, il eſt également vrai que ce qui arrive, arriveroit tout auſſi néceſſairement. Et puis le ſigne d'une choſe, (22) ne la fait point; il la montre ſeulement telle quelle eſt. C'eſt pourquoi il faut premièrement faire voir que rien n'arrive ſans néceſſité, afin qu'on en puiſſe conclure que la Préſcience eſt le ſigne de cette néceſſité. Car s'il n'y a point de néceſſité, la Préſcience n'en peut être le ſigne, une choſe n'étant le ſigne que d'une autre qui éxiſte. Or pour faire comprendre que rien n'arrive ſans néceſſité, il faut le prouver par les propres cauſes de cette néceſſité, & non par ce qui n'en eſt que le ſigne, ou par des cauſes qui lui ſont étrangères.

BOËCE.

Mais comment ſe peut-il que les choſes qui ſont prévûes devoir arriver, n'arrivent pas?

LA PHILOSOPHIE.

Nous ne doutons point que les choſes que la Providence prévoit devoir arriver, n'arrivent; mais il s'agit de ſavoir, lorſqu'elles arrivent, s'il n'y a rien en elles, qui les néceſſite naturellement à arriver: & c'eſt ce que vous allez voir. Nous voions des cochers conduire des chars & gouverner des chevaux qu'ils ne ſont obéir qu'avec beaucoup de difficulté; & il en eſt de même de pluſieurs autres choſes que nous conſidérons pendant qu'elles ſe paſſent ſous nos yeux. Mais y a-t-il de notre part quelque néceſſité dans tout cela?

BOECE.

Non.

LA PHILOSOPHIE.

En effet l'art ne pourroit rien, ſi la reſiſtance de ces chevaux étoit néceſſitée; & c'eſt ce qu'il faut dire auſſi de tout le reſte. Par conſéquent les choſes dont l'exiſtence n'eſt point néceſſitée lorſqu'elles ſe font, ne ſont point néceſſitées quoiqu'elles doivent ſe faire avant qu'elles ſe faſſent. Ainſi il y en a qui doivent arriver, quoique leur événement ne ſoit point néceſſité. Je ne croi pas auſſi qu'il ſe trouve perſonne qui puiſſe dire que ce qui arrive à l'heure qu'il eſt, n'ait pas dû ſe faire avant qu'il arrivât. Donc les choſes qui ſont auſſi prévues, n'en ſont pas pour cela plus néceſſitées dans leur évenement. Car comme la connoiſſance que nous avons d'une choſe qui arrive, ne la néceſſite point à arriver; de même la Préſcience de celles qui doivent arriver, ne peut pas non plus néceſſiter leur évenement.

BOËCE.

Mais, comme je vous l'ai dit, on doute, s'il eſt poſſible de prévoir les choſes dont l'evenement n' eſt pas néceſſité. Car ces deux cas paroiſſent contradictoires. Si elles ſont prévues, il y a parconſéquent de la néceſſité qu'elles arrivent; & s'il n'y a point de néceſſité, elle ne peuvent être prévues, parceque la Préſcience ne peut prévoir que des choſes certaines. Que ſi étant incertaines elles ſont prévues comme certaines, cette Préſcience n'eſt plus qu'une fauſſe opinion, & non pas une véritable connoiſſance. En effet dès qu'on juge des choſes tout différemment de ce qu'elles ſont, il eſt ſenſible qu'on n'en a qu'une idée très - imparfaite.

LA PHILOSOPHIE.

Vous êtes dans l'erreur, & cela vient de ceque les hommes croient que la nature des choſes qu'ils connoiſſent leur donne la connoiſſance qu'ils en ont: ce qui eſt faux; puiſque ces choſes ne ſont point connues ſuivant les propriétés qui ſont en elles, mais plustôt ſelon la portée des notions qui ſont en eux. Car pour vous en donner un exemple en peu de mots: la rondeur d'un corps affecte la vûe autrement que le toucher. L'œil, tout éloigné qu'il en eſt, n'a beſoin que d'épancher ſes raions ſur cet objet & de le voir pour en connoitre la forme (23). Au contraire la main ne le peut diſtinguer, ſi elle n'eſt deſſus & ne le touche tout autour. L'homme même eſt conſidéré de differentes manières, par les Sens, par l'Imagination, par la Raiſon & par l'Intelligence. Les Sens s'arrêtent à ſa figure materielle. L'Imagination s'en repréſente la forme ſans faire attention à la matière. La Raiſon va plus loin & examinant generalement tous les corps, elle connoit l'eſpèce particuliere de chacun. Enfin l'œuil de l'Intelligence eſt encore plus pénétrant: car étant au deſſus du cercle de l'univerſalité, il envisage les formes ſimples par les ſeules lumieres de l'eſprit. En quoi il faut remarquer principalement que la plus ſublime perception embraſſe la plus baſſe, mais que celle ci n'atteint point à l'autre. Car les Sens ne peuvent s'étendre au delà de la matière, ni l'Imagination conſidérer les eſpèces univerſelles, ni la Raiſon comprendre les formes ſimples: au lieu que l'Intelligence regardant, pour ainſi dire, de haut en bas, & concevant une forme, juge de toutes les choſes qui ſont au deſſous, & conçoit par conſequent ce que les autres facultés n'avoient pû concevoir. Elle embraſſe donc toutes leurs opérations particulieres, ſans les mettre en uſage, puiſqu'elle connoît, & l'univerſalité que la Raiſon obſerve, & la figure qui touche l'Imagination & la matière qui tombe ſous les ſens; & que cependant elle ne ſe ſert, pour concevoir tout cela, ni des Sens, ni de l'Imagination, ni de la Raiſon; decouvrant formellement tout d'un ſeul coup d'œuil de l'eſprit, ſi je puis me ſervir de ce terme. De même la Raiſon, concevant quelque choſe d'univerſel, ſans le ſecours de l'Imagination ni des Sens, comprend tout ce qui eſt imaginable ou ſenſible. Car c'eſt elle qui définit ainſi l'univerſalité de ſa perception: *L'Homme eſt un Animal à deux pieds raiſonnable*: Et cette connoiſſance étant univerſelle, eſt en même tems imaginable & ſenſible, comme perſonne ne l'ignore; quoiqu'elle ſoit l'effet, non de l'Imagination ni des Sens, mais ſimplement d'une perception produite par la Raiſon. De même auſſi, quoique l'Imagination apprenne par les Sens à connoître & à former des figures; cependant elle peut auſſi, ſans le ſecours des Sens, ſe repréſenter toutes les choſes ſenſibles, qu'elle ne voit point par les Sens, mais qu'elle imagine. Voiez-vous donc comme les hommes connoiſſent plustôt les choſes, par la propre faculté qui eſt en eux, que par celle qui eſt dans les choſes qu'ils connoiſſent? Et ce n'eſt pas ſans raiſon: car le jugement étant un acte de celui qui juge, il eſt néceſſaire, que chacun accompliſſe ſa propre opération, non par le pouvoir d'autrui, mais par celui qu'il a en lui-même.

* * *

Le Portique autrefois vit naître (24)
Des Sages, obſcurs diſcoureurs,
Qui tenoient de Zenon, leur maitre,
Ce dogme ou plustôt ces erreurs;
Les objets que l'eſprit diſcerne
Sont les pures impreſſions
Que font en lui, d'un corps externe
Les traits & les ſenſations.

* * *

Ainſi, diſoient ils, *la ſurface*
D'un Papier qu'a diſposé l'art, (25)
Des Lettres conſerve la trace
Que la plume y forme au hazard. (26)
Ainſi l'Artiſte qui manie (27)
Ou les Pinceaux ou le Burin,

Transmet ſon art & ſon génie
Ou ſur la Toile ou ſur l'Airain.

* * *

L'Eſprit donc eſt dans l'impuiſſance
D'agir & d'operer par lui,
S'il ne prend d'autre connoiſſance
Que celle qu'il reçoit d'autrui ;
Il eſt donc ſemblable à la Glace (28)
D'un ſervile & muet Miroir;
S'il ne rend jamais, quoiqu'il faſſe,
Que les objets qu'on lui fait voir.

* * *

Mais je réponds à leur maxime:
D'où vient que l'Eſprit veut tout voir?
Quelle eſt cette puiſſance intime
Qui le porte à tout concevoir?
L'inconnu, l'impoſſible même,
S'oppoſe envain à ſon déſir:
Son empreſſement eſt extrême,
Pour le chercher & le ſaiſir.

* * *

Comment donc cet eſprit encore,
Toujours à regret ignorant,
Pour comprendre ce qu'il ignore,
Diſtingue-t-il ce qu'il comprend?
Et comment, alors qu'il raſſemble
Ce qu'il ſait & n'avoit pas ſçu,

Peut - il, ſans les confondre enſemble,
Diſtinguer ce qu'il a conçu?

* * *

D'où vient qu'incertain dans ſes routes,
Il n'ý tend que par des eſſais?
Qu'il eſt tantôt ſujet aux doutes,
Et tantôt crédule à l'excès?
D'où vient que cet objet aimable
Dont il eſt maintenant épris,
Lui ſemblant demain mépriſable
N'attirera que ſon mépris?

* * *

Pourquoi quelquefois Aigle agile, (29)
S'envole-t-il au ſein de Dieu;
Quand d'autrefois honteux Reptile, (30)
Il ne rampe qu'au plus bas lieu?
Puis tout à coup ſortant du ſonge
Dont l'impoſture l'a flaté,
Comment par les yeux du Menſonge
Démêle - t - il la Verité?

* * *

Ce ſont là les effets viſibles
De plus ſublimes notions
Que celles qui des corps ſenſibles
Empruntent les impreſſions.
Non toutefois que la Matière
Avec l'Eſprit ne ſoit d'accord:

Elle parle à lui la premiére,
Il l'entend & répond dabord.

* * *

Ainſi quand d'un flambeau qui brule,
La lumiére vient éblouïr:
Ou quand un ſon qu'on articule,
A l'oreille ſe fait ouïr;
A l'inſtant l'eſprit, qui diſcerne
Toutes les formes qu'il contient,
Mêle & confond l'image externe
Avec la forme qui convient.

* * *

Quoiqu'il y ait dans les objets des qualités qui frapent extérieurement les Sens, & en mettent les reſſorts en mouvement: Quoique l'impreſſion paſſive du corps précède l'action de l'eſprit: Quoiqu'enfin la première provoque intérieurement l'autre, & y remue les formes qui ſont en repos: Si les ſenſations des objets ſont les effets d'une impreſſion que l'eſprit ne ſouffre point; & que cependant l'eſprit ſoit en état de diſtinguer cette impreſſion qui n'agit que ſur la ſuperficie du corps: avec combien plus de raiſon peut-on dire que les Etres purement ſpirituels diſcernent par eux mêmes & par un ſimple acte de leur entendement, ſans avoir beſoin de ſe regler ſur les impreſſions des objets extérieurs? C'eſt auſſi par cette raiſon que la Nature a varié les connoiſſances qu'elle a miſes dans tous les Etres créés. Les Animaux immobiles, comme ſont les Poiſſons de la mer qui ſe nourriſſent dans leurs coquillages attachés aux rochers, n'ont en partage qu'un Sentiment deſtitué de toute autre connoiſſance (31). Ceux qui ſont ſuſceptibles de mouvement, paroiſſent éviter certains objets & en déſirer d'autres, parcequ'ils ſont doués d'Imagination. La Raiſon eſt l'attribut de l'Homme ſeul, comme l'Intelligence eſt celui de Dieu. D'où il arrive que cette dernière connoiſſance qui renferme non ſeulement les propriétés, mais auſſi les ſujets de toutes les autres, leur eſt ſupérieure en perfections. Que penſeriez-vous, ſi les Sens & l'Imagination contrariant la Raiſon, lui vouloient perſuader que ce qu'elle regarde comme univerſel, ne l'eſt point? Car ce qui tombe ſous les Sens ou dans l'Imagination, n'eſt point général. Peut-être direz-vous, ou que la Raiſon juge veritablement, qu'il n'y a rien de ſenſible; ou parcequ'elle connoît que pluſieurs choſes tombent ſous les Sens & dans l'Imagination, qu'elle juge fauſſement en ce qu'elle regarde comme quelque choſe d'univerſel ce qui eſt ſenſible & particulier. Mais ſi la Raiſon vous répondoit à cela que dans les notions qu'elle a de l'univerſel, elle voit effectivement tout ce qui eſt ſenſible & imaginable; Qu'à l'égard de l'Imagination & des Sens, ils ne peuvent s'élever jusqu'à la connoiſſance de ce qui eſt univerſel, parceque leurs notions ne s'étendent pas plus loin que les figures matérielles qui les touchent; & qu'enfin dans le cas ſuppoſé, s'agiſſant d'une connoiſſance réelle, il faut s'en rapporter à elle qui en a la plus ſûre & la plus parfaite; ſi, dis-je, la Raiſon defendoit ainſi ſa cauſe, nous autres qui avons la faculté du Raiſonnement, de l'Imagination & des Sens, ne nous rangerions nous pas de ſon côté? Il en faut dire autant de la Raiſon humaine, qui ne penſe pas que Intelligence Divine prévoie l'avenir, parcequ'elle ne le prévoit pas elle-même. Car voici votre raiſonnement: „Si les choſes qui ar„rivent ne ſont point néceſſitées à arri„ver, il eſt impoſſible de prévoir qu'el„les arrivent conſtamment. Il n'y a „donc point de Préſcience à leur égard: „Car s'il y en avoit, elles arriveroient „néceſſairement. „ Ce que je puis donc vous repondre là deſſus, eſt que ſi nous avions une juſte idée de l'Intelligence Divine, comme nous en avons une de la Raiſon, & de ſa ſupériorité ſur les Sens & ſur l'Imagination, nous trouverions que c'eſt à bon droit qu'elle eſt ſubordonnée à cette ſublime Intelligence. Ainſi élevons-nous, s'il ſe peut, jusqu'à elle: la Raiſon y verra ce qu'elle ne peut découvrir en elle-même: elle y verra, dis-je, comment les choſes qui n'ont pas un événement certain, ſont cependant prévûes par une Préſcience certaine, qui n'eſt donc pas une opinion vague, mais une connoiſſance ſimple, ſuprême & ſans bornes.

* * *

Quelle variété! que ſous d'aſpects divers
Marchent les Animaux qui peuplent l'Univers!
Les uns à longs replis rampent ſur la pouſſière;
D'autres au ſein des airs fourniſſent leur carrière;
Et d'autres de leurs pieds emploiant le ſecours,
Des champs ou des Forêts traverſent les détours.
Mais quelque différens qu'en ce point ils paroiſſent,
Vers la Terre pourtant, toujours leurs yeux s'abaiſſent;
Et cet objet groſſier, à leurs ſens abrutis
Inſpire auſſi toujours de honteux appetits.

* * *

L'Homme eſt le ſeul dans la Nature
Dont le front contemple les Cieux: (32)
Droit, élevé dans ſa ſtature,
Si vers la Terre il tend les yeux,
Il ſe contraind dans ſa poſture,
N'étant pas fait pour ces bas lieux.

* * *

O vous, ſage Mortel! car je croi que vous l'êtes:
Dites donc aux Humains, ſi vous l'avez compris:
N'aiant point la Terre en mepris,
On vous voit vers les Cieux envain lever vos têtes:
Pour ne pas reſſembler aux Bêtes,
Levez-y plustôt vos eſprits. (33)

* * *

Puis donc que toutes les choſes qu'on ſait, ne ſont point connues par leur faculté naturelle, mais par la diſpoſition de celui qui les comprend, comme je vous l'ai prouvé tantôt; Voions préſentement, autant qu'il eſt poſſible, quelle eſt la diſpoſition de la Nature Divine, afin que nous puiſſions nous repréſenter celle de ſa Science.

C'eſt le ſentiment univerſel de toutes les créatures raiſonnables, que DIEU EST ETERNEL. Examinons dabord ce que c'eſt que l'Eternité; parceque nous découvrirons par là la Nature & la Science de Dieu.

L'ETERNITE' eſt tout à la fois une entiere & parfaite poſſeſſion d'une vie qui n'eſt ſuſceptible d'aucun terme: Cela ſe prouve évidemment par la comparaiſon qu'on en peut faire avec les choſes qui ne durent qu'un tems. Car celles-ci paſſent du paſſé, par le préſent, au futur. Nulle d'entre elles ne peut embraſſer à la fois toute l'étendue de ſa durée. Elle ne jouit pas encore du lendemain, qu'elle a deja perdu la veille: Et actuellement même vous n'avez de vie que ce moment qui paſſe à l'heure que je vous parle. Tout ce qui eſt donc ſujet au cours du tems, encore qu'il puiſſe être (comme Ariſtote (34) l'a penſé du Monde) ſans commencement, ſans interruption, & que ſa durée s'étende à une infinité de Siècles, ne peut point paſſer véritablement pour être éternel; dès qu'il ne comprend & n'embraſſe point l'étendue de ſa durée toute infinie qu'elle eſt, & que l'avenir n'eſt pas encore le paſſé pour lui. Ainſi ce qui embraſſe & poſsède à la fois toute la plénitude d'une vie qui n'eſt ſuſceptible d'aucun terme; ce qui tient l'avenir ſans laiſſer échaper le paſſé; cela ſeul eſt vraiment éternel: étant néceſſaire qu'il jouiſſe toujours actuellement de lui même & que la ſucceſſion infinie des Tems lui ſoit préſente. Surquoi quelques uns qui entendent dire (35) que le ſentiment de Platon (36) étoit que le Monde n'avoit point eu de commenmencement & n'auroit point de fin, s'imaginent fauſſement que ce Monde créé eſt par là coéternel avec Dieu. Car c'eſt autre choſe d'avoir une durée qui n'eſt ſuſceptible d'aucun terme, ce que Platon a dit du Monde; & autre choſe d'embraſſer en même tems toute cette durée comme préſente, ce qui n'eſt propre manifeſtement qu'à l'Eſprit de Dieu. En effet ce n'eſt point par la meſure du Tems que Dieu doit nous paroître plus ancien que ſes créatures, mais par les propriétés de ſa Nature toute ſimple. Car cet écoulement infini des choſes temporelles imite l'état actuel d'une vie qui n'eſt point ſujette à s'écouler: mais ne pouvant le repréſenter ni l'égaler parfaitement, au lieu d'être un état immuable & ſimplement préſent, il ne fait que parcourir une meſure infinie de Tems, ſoit paſſé ſoit avenir, qui lui echape ſucceſſivement. Or comme il ne peut poſſéder à la fois toute l'étendue de ſa durée, par la raiſon qu'il eſt en quelque manière infini; il ſemble imiter ſeulement ce qu'il ne peut ni exprimer ni effectuer, en jouiſſant de la préſence actuelle d'un inſtant qui paſſe avec rapidité: Et parceque cette préſence eſt une eſpèce d'image d'une préſence immuable, elle fait paroitre de l'immutabilité dans l'un comme dans l'autre. Mais le premier n'étant point immuable, ne fait, comme j'ai dit, que parcourir un eſpace infini de tems; d'où il arrive qu'il continue ſa durée en s'écoulant, mais qu'il ne peut, ſans s'écouler, en embraſſer toute l'étendue. Ainſi, pour donner aux choſes leurs véritables noms, interprétant Platon, nous dirons *que* DIEU EST ETERNEL *& le Monde perpetuel.* Puis donc que tout Etre juge, ſuivant la faculté de juger qui eſt en lui, Dieu étant dans un état éternellement préſent & immuable, ſa connoiſſance devance auſſi toute la ſucceſſion des Tems & rapproche les intervalles infinis du paſſé & de l'avenir; ainſi tout lui eſt préſent, d'une manière ſimple & immuable. C'eſt pourquoi ſi vous voulez proprement définir cette Préſcience qui donne à Dieu la connoiſſance de toutes choſes, il faut dire, qu'elle n'eſt point une ſcience anticipée de l'avenir, mais qu'elle eſt pluſtôt une vûe très ſimple de ce qui lui eſt toujours immuablement préſent. Ainſi le nom de Prévoiance lui convient moins que celui de Providence, en ce que le premier eſt relatif à un objet avenir, & l'autre ſeulement à un inferieur; la Providence voiant toutes les choſes du Monde parcequ'elles lui ſont ſubordonnées. Mais vous imaginez-vous que Dieu, les voiant, les faſſe pour cela devenir néceſſaires, quand les hommes mêmes ne rendent pas telles celles qu'ils voient? En effet vos regards opèrent-ils quelque néceſſité dans les objets qui leur ſont préſens.

BOËCE.

Aucune.

LA PHILOSOPHIE.

Or, ſi l'on oſe comparer ce qui eſt préſent aux hommes, avec ce qui l'eſt à Dieu: comme vous voiez chaque choſe dans un inſtant limité; de même Dieu voit tout préſent dans ſon éternité non momentanée. C'eſt pourquoi ſa Divine Préſcience ne change point la nature & les propriétés des choſes; toutes lui étant préſentes, telles qu'elles arriveront dans le tems. Elle ne confond point auſſi les jugemens qu'elle en doit porter, diſtinguant préciſément celles qui arriveront néceſſairement, d'avec celles qui arriveveront ſans néceſſité. Quand vous voiez, par éxemple un Homme ſe promener ſur la Terre, & le Soleil ſe lever au Ciel, vous voiez l'un & l'autre à la fois: cependant vous les diſcernez parfaitement, & vous jugez que l'action du premier eſt volontaire, comme vous concevez en même tems que l'autre eſt néceſſaire. Ainſi l'œuil de la Providence conſidérant toutes choſes comme lui etant préſentes, n'altère point leur qualité; quoique par rapport à leur evenement temporel, elles ſoient encore dans l'avenir. De cette manière, ce n'eſt pas une ſimple opinion, mais une réelle & véritable connoiſſance, quand on ſait qu'une choſe exiſtera, que de ne pas ignorer, qu'il n'y a aucune néceſſité qu'elle exiſte.

BOECE.

BOËCE.

Je vous objecterai ſur cela que ſi Dieu ſait que certaines choſes doivent arriver, il n'eſt pas poſſible qu'elles n'arrivent; & que s'il n'eſt pas poſſible qu'elles n'arrivent, il faut qu'elles arrivent néceſſairement.

L'A PHILOSOPHIE.

Si vous m'aſtreignez à ce terme de *Néceſſité*, je vous avouerai une choſe très véritable, mais qui eſt presque incompréhenſible pour tout autre que pour celui qui s'éleve à la contemplation de la Divinité. Je vous répliquerai qu'une choſe qui doit arriver, eſt néceſſaire, en tant qu'on la rapporte à la connoiſſance que Dieu en a; mais qu'elle eſt abſolument libre, ſi on ne la regarde que dans ſa propre nature. Car il y a deux ſortes de Néceſſité: L'une ſimple & abſolue; comme eſt, par exemple, la Néceſſité de mourir, à quoi tous les hommes ſont abſolument aſſujetis: L'autre conditionnelle; comme vous voiez que quelqu'un ſe promène néceſſairement, quand vous ſavez qu'il ſe promène. Car ce que l'on connoît ne peut être autre qu'il n'eſt connu. Mais cette circonſtance ou cette condition ne porte pas avec elle une Néceſſité abſolue; puiſque cette Néceſſité dont j'ai parlé dans le dernier éxemple, ne vient point de la propre eſſence de cette action, mais ſeulement de ce que la condition y eſt jointe. En effet aucune Néceſſité ne contraind à marcher, un homme qui marche volontairement, quoiqu'il marche néceſſairement au moment qu'il marche. Ainſi tout ce qui eſt préſent aux yeux de la Providence, éxiſte néceſſairement, quoiqu'il n'ait aucune néceſſité abſolue. Or Dieu voit actuellement toutes les choſes futures que produit le Libre Arbitre. Par conſéquent ces choſes rélativement aux vûës de Dieu, deviennent néceſſaires par la condition qu'y apporte ſa Divine connoiſſance; mais conſidérées en elles mêmes, elles ont toujours une nature abſolument libre. Donc toutes celles que Dieu connoît par anticipation devoir arriver, arriveront indubitablement: mais quoiqu'elles arrivent, celles qui partent du Libre Arbitre ſont toujours libres, parcequ'avant qu'elles ſoient arrivées, elles auroient pû ne pas arriver.

BOËCE.

De quoi leur ſert-il de n'être pas néceſſaires, quand elles arrivent par la condition qu'y apporte en toute maniere la connoiſſance de Dieu qui leur tient lieu de Néceſſité?

LA PHILOSOPHIE.

Rappellez-vous l'éxemple que je vous ai cité, du Soleil qui ſe lève & d'un Homme qui marche. Tandis que l'un & l'autre agiſſent, il eſt impoſſible qu'ils n'agiſſent pas, mais avec cette différence que l'action du premier étoit néceſſaire avant qu'elle ſe fit, & que celle de l'autre étoit libre. Ainſi toutes les choſes qui ſont préſentes à la connoiſſance de Dieu, éxiſtent inconteſtablement; quoique cette connoiſſance vienne de leur néceſſité, & leur exiſtence, de la liberté qui les produit. C'eſt donc avec raiſon que nous avons dit, que rélativement à la connoiſſance Divine, elles étoient néceſſaires; mais abſolument libres, ſi elles étoient conſiderés en elles mêmes. Ainſi tout ce qui eſt ſenſible, eſt univerſel dans le rapport qu'il a avec la raiſon; mais particulier, ſi on le conſidère en lui-même.

BOËCE.

Mais s'il eſt en mon pouvoir de changer de deſſein, je tromperai la Providence, lorſque je viendrai à n'éxécuter pas les choſes qu'elle prévoit que je ferai.

LA PHILOSOPHIE.

Je vous répondrai à cela que vous pouvez prendre à la vérité de nouvelles réſolutions: mais parceque la Providence voît réellement & actuellement que vous le pouvez; qu'elle ſait ſi vous le ferez ou ne le ferez pas, & à quoi vous vous déterminerez; il vous eſt autant impoſſible de tromper la Préſcience de Dieu, que de vous ſouſtraire aux regards d'un œuil tout-puiſſant, quelque inconſtante que ſoit votre volonté dans ſes actions les plus libres.

BOECE.

BOËCE.

Quoi donc, mes diſpoſitions venant à changer, la Science de Dieu participera-t-elle à ce changement? Si tantôt je veux une choſe & tantôt une autre, Dieu prendra-t-il de nouvelles connoiſſances, autant de fois que je formerai de nouveaux desſeins?

LA PHILOSOPHIE.

Non. Car la vûe de Dieu prévient tout ce qui doit arriver, & le rend préſent à ſa propre connoiſſance, qui ne varie point, comme vous le penſez, pour ſe conformer à vos caprices; mais qui devance & embraſſe tout à la fois vos différens changemens, ſans y être ſujette elle même. Ce n'eſt point l'événement des choſes futures, c'eſt la propre ſimplicité de Dieu qui toutes les rend préſentes à ſa vûe & à ſa compréhenſion. Voilà la ſolution de ce que vous m'objectiez tout à l'heure, ſavoir que ce ſeroit une choſe étrange, que la Science de Dieu fut un effet de l'incertitude de nos événemens. Car cette Science étant d'une telle vertu, que tout eſt ſubordonné à ſa connoiſſance préſente, elle règle toutes choſes, ſans rien anticiper ſur l'avenir. Et cela étant, le Libre Arbitre de l'Homme demeure pur & entier; On ne peut donc pas regarder les Loix comme injuſtes, dès qu'elles récompenſent ou qu'elles puniſſent des Hommes, dont les volontés ſont affranchies de toute néceſſité: nous avons auſſi cette conſolation, que Dieu qui découvre tout d'enhaut par ſa Providence, ſait ce qui doit arriver; & que la préſence éternelle de ſes connoiſſances concourant avec la qualité de nos actions, fait qu'il diſpenſe des récompenſes aux Bons & des ſupplices aux Méchans. Enfin la confiance que nous avons en Dieu, ne peut être vaine; ni les prières inutiles, quand elles partent d'un cœur droit & ſincère. (37) *Fuiez donc les vices; Cultivez les Vertus; ne tombez point dans le déſeſpoir: portez vos humbles prières au Trône de* DIEU. *Vous ne pouvez diſſimuler l'étroite obligation où vous êtes, de vivre dans la Sageſſe & la probité, puisque toutes vos actions ſe font aux yeux d'un Juge qui voit tout.*

FIN
DU CINQUIEME ET DERNIER LIVRE.

REMAR-

REMARQUES

HISTORIQUES ET CRITIQUES

SUR

LE CINQUIEME LIVRE.

(1) R*ien ne ſe fait de rien.*] On trouve cette Maxime dans la III. Satire de Perſe, d'où Boëce l'a peut-être tirée.

Gigni
De nihilo nihil, in nihilum nil poſſe reverti.

„Il me ſemble, dit ce Poëte, que j'entens dire à un „de ces vieux Officiers de guerre: *Moi! je ſuis très-„content de ce que j'ai de ſageſſe & de bon ſens: je „m'embaraſſe fort peu d'être un Arcéſilas & un Solon, „qu'on voit la tête appuiée ſur une main, les yeux fi-„chés en terre, révant d'un air taciturne, & marmottant „tout bas en eux-mêmes des paroles qui ne ſignifient*

„*rien; occupés jour & nuit à des idées plus chimériques & plus creuſes que les ſonges d'un pauvre malade.*

Rien ne ſe fais de rien. Rien ne retourne à rien.

„La belle merveille! eſt-ce pour pénétrer cette grande vérité que vous pâliſſez ſur les Livres, & que vous ne ſongez pas à manger? „ Perſe, comme on voit, badine ici les Philoſophes.

(2) *Mon Diſciple Ariſtote.]* Ce Philoſophe, dont j'ai déja eu occaſion de parler plus d'une fois dans le cours de cet ouvrage, nâquit à Stagire petite ville de la Macédoine ou de la Thrace, dans la XCIX. Olympiade, environ 384. ans, avant l'Ere Chrétienne. Il fut Diſciple de Platon, dont il abandonna enſuite les Sentimens pour en prendre d'autres, qui le rendirent chef d'une Secte particulière appellée *Peripatéticienne*, parcequ'*Ariſtote* & ſes Diſciples philoſophoient en ſe promenant dans le Lycée d'Athènes. Il mourut en la 63. année de ſon âge, la 3. de la CXIV. Olympiade, vers l'an 322. avant J. C. J'ai rapporté ailleurs les principes de ſa Philoſophie.

(3) *Dans ſa Phyſique.]* L'endroit de cet ouvrage d'Ariſtote que cite Boëce, eſt le Livre ſecond.

(4) *Au pied du Mont Taurus.]* Cette Montagne, l'une des plus grandes du Monde, ſépare l'Aſie en deux du Couchant au Levant, depuis la côte de Rhodes, entre la Carie & la Lycie, jusqu'aux extrémités de la Tartarie & de la Chine: ou, comme d'au-

tres diſent, elle commence dans l'Inde, traverſe l'Arménie, la Scythie, & s'étend jusqu'en Cilicie, étant, ſelon ſes differentes ſituations, appellée diverſement, *Amanus, Niphates, Choatres, Parchoatres, Beeius, Zagrus, Oronte, Coronus, Imaus, Emonus, Seticus,* &c. Thomas Herbert, dans ſon voiage de Perſe, place le mont *Taurus* dans le païs entre le Tigre & l'Inde, lui donnant 50. lieues Angloiſes de large, plus de 1560. de long & une hauteur prodigieuſe.

(5) *Voiſin des champs du Parthe.*] Voy. la ſituation du païs des *Parthes* dans la Note (85) du Liv. ſecond. On ſait que ces Peuples, comme les *Scythes*, étoient fort-adroits à tirer des flêches par derrière le dos. Ce que Boëce exprime ainſi:

ubi vera ſequentum
Pectoribus figit ſpicula pugna fugax.

Mais cette périphraſe n'étant ici emploiée par notre Auteur, que pour déſigner les *Parthes* ou les *Scythes*, je l'ai regardée comme une circonſtance inutile, qui n'auroit ſervi qu'à faire languir mon vers.

(6) *L'Euphrate eſt joint au Tigre & bientôt s'en écarte.*] Ces deux fleuves ont leurs ſources dans les montagnes d'Armenie dont j'ai parlé ſous la Note (4) ci deſſus. Quelques Auteurs anciens ont cru, comme Boëce, qu'ils avoient une ſource commune; temoins ces vers qui contiennent la même penſée que ceux de notre Auteur:

Quæque caput rapido tollit cum Tigride magnus
Euphrates, quos non diverſis fontibus edit
Perſis.

Mais on ſait à préſent que ces deux fleuves ont leurs ſources à une aſſez grande diſtance l'une de l'autre; & Strabon lui-même ne l'a pas ignoré, puiſqu'il a fixé cette diſtance à 250. milles: ce qui a été vérifié depuis par M. Tournefort, voiageur moderne. L'Euphrate arroſe les frontières de la Cappadoce, de la Syrie, de l'Arabie deſerte, de la Chaldée & de la Méſopotamie. Il eſt ſéparé en deux branches qui ſe jettent dans le Tigre, l'une près d'Anbar & de Pelongiah, dans la Chaldée ou Iraque Arabique, à 20. lieues au deſſous de Bagdet; & l'autre entre Vaſſith & Naharvan, en un lieu nommé aujourd'hui Carna. Le Tigre paſſe par la Medie & par le Lac Aréthuſe; de là coule dans l'Arabie, & s'étant groſſi de l'Hydaspe & de l'Euphrate, ſe va décharger dans le Sein ou Golphe Perſique. Ces explications étoient néceſſaires pour entendre les vers de Boëce qui ont rapport à cet Article.

(7) *Une eau qui ſerpente, obéit au terrain qui l'entraîne en ſa pente.]* C'eſt une choſe digne de remarque, que les fleuves ou les Rivières qui portent leurs eaux directement à la mer, font, vers leur embouchûre, des ſinuoſités qui les empêchent de deſcendre trop rapidement; ſans quoi il ſeroit presque impoſſible aux bateaux de les remonter. Que la Providence eſt admirable dans ſes moindres ouvrages!

(8) *L'Ame eſt moins libre en tombant dans un corps.]* Boëce raiſonne ici, ſuivant les idées de Platon qui croioit la préexiſtence des ames.

(9) *Elle voit tout, elle entend tout.]* C'eſt ainſi que j'ai rendu le paſſage Grèc de Boëce, πάντ᾽ ἐφορᾶ καὶ πάντ᾽ ἐπακούεις; & ce paſſage eſt tiré du III. Liv. de l'Iliade d'Homère, où celui-ci dit en parlant du Soleil:

Ἠέλιος θ᾽ ὃς πάντ᾽ ἐφορᾶς καὶ πάντ᾽ ἐπακούεις.

Ce que l'on rend par ce vers Latin:

Sol etiam qui cuncta vides, quique omnia inaudis.

C'eſt à dire en François: *Et Toi Soleil, qui vois tout & qui entens tout.*

(10) *La Muſe immortelle d'Homère.]* L'Autorité de ce celèbre Poëte Grèc a toujours été ſi grande que les Anciens croioient avoir aſſez bien prouvé une choſe, quand ils produiſoient le moindre paſſage de cet auteur, pour appuier leur opinion, ou pour reſoudre leurs doutes: uſage établi non ſeulement entre les Géographes, les Poëtes, & les Rhéteurs; mais encore entre les Phyſiciens, les Philoſophes, & même entre les Généraux d'armée.

(11) L'*Aſtre éclairant de ſa lumière l'immenſité de l'Univers.]* Voy. les Notes (10) & (12) du Liv. I.

(12) *Au ſein de la Terre profonde, jamais n'éclaira les Enfers.]* Voy. la Note (96) du Liv. II. & la (110) du Liv. III.

(13) *Ainſi le vrai Soleil c'eſt* DIEU.] Les Anciens ont ſouvent comparé le Soleil à Dieu. Pluſieurs Nations ont auſſi rendu à cette Planète un culte idolâtre. Les Perſes l'adoroient ſous le nom de *Mithra*, & les Gaulois ſous celui de *Chyndonax*.

(14) *Il me paroît impoſſible d'accorder la Préſcience univerſelle de Dieu avec le Libre Arbitre de l'Homme.]* Ceux qui ſeront curieux de voir d'où Boëce a tiré ſes principales réflexions ſur la *Préſcience* & le *Libre Arbitre*, n'ont qu'à conſulter les IX. X. & XI. chapitres du Livre V. de la Cité de Dieu, de S. Auguſtin.

(15) *A ce ridicule Oracle de Tyréſias.]* Tyréſias étoit un Roi de Thèbes. à qui l'on attribue l'invention des Auſpices. On le fait fils d'Evère & de la Nymphe Chariclo; & l'on dit qu'un jour aiant vû deux Serpens fraier enſemble ſur le mont Cytheron, & obſervé lequel des deux étoit la femelle, il la tua, & fut à l'inſtant transformé en femme. Mais comme ſept ans après il en eut encore trouvé deux accouplés, il tua le mâle & fut ainſi rétabli en ſa première forme d'Homme. L'Origine de cette Fable vient de ce que *Tyréſias* étoit apparemment Androgyne, ou Hermaphrodite, & qu'il ſe ſervit tour à tour des deux Sèxes qui étoient en lui:

choſe défendue par les Loix de France ſous la peine du feu. Ainſi l'on ne doit pas s'étonner que Pline au VII. Liv. de ſon Hiſtoire Naturelle, & S. Auguſtin dans ſon Traité *de conjugiis veteris ac novæ legis*, aient écrit qu'il y avoit eu certaines perſonnes à qui la double métamorphoſe de *Tyreſias* étoit arrivée. On ajoute que celui-ci aiant perdu la vûe, pour avoir ou dèsobligé Junon, ou révelé quelques Secrets des Dieux, ou regardé Minerve qui ſe baignoit dans la fontaine d'Hippocrène; les Dieux, Jupiter ou Apollon, le récompensèrent de la privation des yeux du corps, en augmentant en lui ceux de l'entendement. Mais ſi ſa prétendue Magie ſe bornoit à rendre des Oracles tels que celui qui eſt rapporté dans la Note ſuivante, on peut dire de lui que ce n'étoit pas un grand Sorcier.

(16) *Tout ce que je dirai, doit être, ou n'être pas.*] Boëce a tiré cet oracle ridicule, des écrits d'Horace, qui, pour ſe moquer de la ſotte crédulité des Romains de ſon tems ſur l'article des oracles, fait dire par Tyreſias à Ulyſſe qui le conſultoit:

O Laërtiade, quidquid dicam, aut erit, aut non,
Divinare etenim magnus mihi donat Apollo.
Sermon. Lib. 2.

C'eſt à dire: *O Fils de Laërte, tout ce que je dirai, ou ſera, ou ne ſera point: car c'eſt du grand Apollon que j'ai reçu le don de predire.*

(17) *Comme vous diſiez tantôt.]* Voy. la VI. piece de vers du IV. Livre, page 234. de ce volume.

(18) *Je ſais que l'Homme eſt libre & que Dieu prévoit tout.]* On trouvera la queſtion du Libre Arbitre & de la Préſcience traitée dans les ouvrages de St. Auguſtin & de pluſieurs autres Pères de l'Egliſe. Mais on ne croiroit jamais qu'une telle matière eut pû paſſer de la Chaire ſur le Théatre, ſi l'on ne ſavoit ce que Corneille en a écrit pour & contre dans ſa Tragédie d'Oedipe. Il fait dire par Jocaſte à Théſée dans la V. Scène du III. Acte.

Vous n'êtes point ce Fils, ſi vous n'êtes méchans,
Le Ciel ſur ſa naiſſance imprima ce penchant.

Et un peu plus bas dans la même Scène:

C'étoit là de mon Fils la noire deſtinée,
Sa vie à ces forfaits par le Ciel condamnée,
N'a pu ſe dégager de cet aſtre ennemi
Ni de ſon aſcendant s'échaper à demi.

A quoi Théſée lui répond:

Quoi! la néceſſité des vertus & des vices
D'un aſtre impérieux doit ſuivre les caprices;
Et l'homme ſur ſoi même a ſi peu de crédit,
Qu'il devient ſcélerat quand Delphes l'a prédit?
L'ame eſt donc toute eſclave: une loi ſouveraine
Vers le bien ou le mal inceſſamment l'entraine,

Et nous ne recevons ni crainte, ni déſir,
De cette liberté qui n'a rien à choiſir,
Attachés ſans relâche à cet ordre ſublime,
Vertueux ſans mérite, ou vicieux ſans crime.
Qu'on maſſacre les Rois, qu'on briſe les autels,
C'eſt la faute des Dieux, & non pas des mortels.
De toute la vertu ſur la Terre épandue,
Tout le prix à ces Dieux, toute la gloire eſt due.
Ils agiſſent en nous quand nous penſons agir,
Alors qu'on délibère on ne fait qu'obéir,
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que ſuivant que d'enhaut leur bras la précipite.
D'un tel aveuglement daignez me diſpenſer,
Le Ciel juſte à punir, juſte à récompenſer,
Pour rendre aux actions leur peine ou leur ſalaire,
Doit nous offrir ſon aide, & puis nous laiſſer faire.
N'enfonçons toutefois ni votre œil ni le mien
Dans ce profond abyme où nous ne voions rien.
Delphes a pu vous faire une fauſſe réponſe
L'argent put inſpirer la voix qui les prononce,
Cet organe des Dieux put ſe laiſſer gagner
A ceux que ma naiſſance empêchoit de regner,
Et par tous les climats on n'a que trop d'exemples
Qu'il eſt ainſi qu'ailleurs des méchans dans les Temples.

Dans la ſcène première du IV. Acte, Dircé dit à Théſée:

Le Ciel vous deſtinant à des flâmes inceſtes,
A ſçu de votre eſprit déraciner l'horreur
Que doit faire à l'amour le ſacré nom de ſœur:
Non qu'enfin ſa vertu vous regarde en coupable
Puiſque le Ciel vous force, il vous rend excuſable.

Théſée ne réplique rien à cela, lui qui un moment auparavant avoit déclamé ſi fort contre ces ſentimens. Dircé ſoutient mieux ſon caractère, car elle dit ailleurs à Oedipe (dans la V. ſcène du V Acte.)

Quel crime avez-vous fait, que d'être malheureux?

Oedipe lui répond:

Aux crimes malgré moi l'ordre du Ciel m'attache
Pour m'y faire tomber à moi-même il me cache.
Il offre en m'aveuglant ſur ce qu'il a prédit
Mon père à mon épée & ma mère à mon lit.
Helas! qu'il eſt bien vrai qu'envain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous deſtine:
Les ſoins de l'éviter font courir au devant
Et l'adreſſe à le fuir y plonge plus avant.
Mais ſi les Dieux m'ont fait la vie abominable
Ils m'en font par pitié la ſortie honorable,
Puis qu'enfin leur faveur mêlée à leur couroux
Me condamne à mourir pour le ſalut de tous,
Et qu'en ce même tems qu'il faudroit que ma vie
Des crimes qu'ils m'ont fait, traînât l'ignominie

L'éclat de ces vertus que je ne tiens pas d'eux
Reçoit pour récompenſe un trépas glorieux.

Dircé lui réplique au ſujet de ce trépas:

Le juſte choix du Ciel peut être me le garde
Il fit tout votre crime, & le malheur du Roi
Ne vous rend pas, Seigneur, plus coupable que moi.

Oedipe lui dit à ſon tour:

Vous voulez que le Ciel pour montrer à la Terre,
Qu'on peut innocement mériter le tonnerre,
Me laiſſe de ſa haine étaler en ces lieux
L'exemple le plus noir & le plus odieux!
Non non, vous le verrez demain au ſacrifice,
Par le choix que j'attens couvrir ſon injuſtice
Et par la peine due à ſon propre forfait,
Déſavoüer ma main de tout ce qu'elle a fait.

Et dans la ſcène ſuivante:

Vous voiez où des Dieux nous a réduits la haine.

Enfin le même Oedipe, s'arrachant les yeux en préſence de Dymas, lui dit:

Prévenons . . . l'injuſtice des Dieux,
Commençons à mourir avant qu'ils nous l'ordonnent,
Qu'ainſi que mes forfaits mes ſupplices étonnent.

Ne voions plus le Ciel après ſa cruauté,
Pour nous venger de lui dédaignons ſa clarté,
Refuſons-lui nos yeux, & gardons quelque vie
Qui montre encore à tous quelle eſt ſa tyrannie.

Tout le monde connoît ces morceaux de Corneille; mais peu de perſonnes ſavent que la Tragédie d'Oedipe d'où je les ai tirés, ne fut repréſentée qu'après qu'elle eut été communiquée à la Société des R. R. Pères Jeſuites, aux ſentimens deſquels ce grand Poëte étoit auſſi attaché que Racine, ſon illuſtre Emule, l'étoit à ceux du Port Roial. „Corneille, me diſoit un jour le feu Père Tournemine, „aiant compoſé ſon Oedipe, vint dans notre Maiſon „Profeſſe, & dit à nos Pères: *Mes Pères, je viens „vous conſulter, comme mes Directeurs & mes Maitres, „ſur une pièce que je ſuis prêt à jetter au feu, ſi vous „la dèsapprouvez: car je ne veux ni me damner ni me „brouiller avec vous.* „ La pièce fut lue, approuvée „& enſuite repréſentée. Ainſi l'on en peut conclûre que les Jeſuites n'y trouvèrent rien de contraire à leurs principes.

(19) *Mais d'où vient que du Vrai [Sectateur ignorant, il brûle du déſir d'en découvrir la trace?]* Boëce a tiré du Dialogue de Platon ſur la Vertu, intitulé Ménon, ce qu'il dit dans cette pièce ſur l'eſprit ou l'ame. Car dans ce Dialogue Socrate oblige Menon Diſciple d'Ariſtippe & de Gorgias d'avouer, qu'il eſt impoſſible qu'en cherchant à connoître, nous y parvenions, ou qu'y parvenant nous ne

connoiſſions pas les choſes autrement qu'elles ne ſont. D'où il conclud que la connoiſſance n'eſt autre choſe que la réminiſcence. „Par quelle voie, „dit Ménon, chercherez-vous, ô Socrate, ce que „vous ignorez être? Sous quelle forme, vous le propoſant, chercherez-vous ce dont vous n'avez „aucune connoiſſance, ou ſi vous le cherchez, comment connoitrez-vous ce que vous aurez ignoré?„ Socrate lui répond: „Je comprends, ô Menon, ce que vous me demandez; Mais, vous, concevez-„vous combien il eſt difficile de vouloir que l'homme cherche & ce qu'il ne ſait & ce qu'il n'ignore „pas? Car s'il le ſait, il n'a pas beſoin de le chercher. Et s'il cherche ce qu il ignore, il ne ſait „pas ce qu'il cherche.„ Boëce étoit moins Peripateticien qu'Academicien: cependant il a pris dans cette même pièce un milieu entre Platon & Ariſtote. Et en effet il avoit promis de faire une concordance des ſentimens de ces deux Philoſophes, comme je l'ai dit dans ſa vie. L'opinion d'Ariſtote étoit: „Que l'homme ſait en partie ce qu'il apprend & en partie l'ignore. Il ſait en général, diſoit-il, ce qu'il apprend en particulier. Mais s'il „ſait ainſi ce qu'il apprend, il ſait donc en général „ce qu'il ignore en particulier, & il apprend en particulier ce qu'il ſait en general.

(20) *Marcus Tullius.*] Voilà la ſeconde fois que Boëce, ſous ce nom, déſigne *Cicéron.* Voy. la Note (80) du Livre II.

(21) *Dans ſon Traité de la Divination.*] La Philoſophie parle du ſecond Livre de ce Traité, dans

lequel Cicéron diſputant avec ſon frère Quinctus s'efforce de détruire la *Divination* que Quinctus avoit ſoutenue dans un autre Livre.

(22) Le *ſigne d'une choſe ne la fait point.*] Une enſeigne ou un bouchon à la porte d'un cabaret, eſt le *ſigne* qu'on y vend du vin, mais il n'en fait ni la qualité ni la vente.

(23) L'*œil, tout éloigné qu'il en eſt, n'a beſoin que d'épancher ſes raions ſur cet objet pour en connoître la forme*] Les Stoïciens attribuent les cauſes de la *vûe* à l'émiſſion ou épanchement des raions viſuels ſur les objets viſibles avec le ſecours de l'air. Démocrite & Epicure penſent qu'elle eſt produite par l'introduction des objets dans les yeux, deſorte que les raions viſuels partant des yeux pour aller toucher les objets, y retournent & y rentrent enſuite, dès qu'ils les ont touchés. Ariſtote, Philoſophe d'un grand génie, mais inférieur à Platon, tire le principe de la vûe de ce que les yeux reçoivent la forme des objets. Empédocle donne des raions aux objets. Hipparque croit que les raions viſuels ſe portant ſur la ſuperficie des corps (de même que la main les touche en s'en approchant) les ſaiſit & les reporte dans les yeux. Platon enfin dit que la vûe vient d'une correſpondance de raions qui ſe fait en ce que la lumière ſortant des yeux eſt portée à une certaine diſtance par un air qui naît avec elle, & rencontrant une autre lumière emanée des objets, pouſſe avec elle

l'air qui eſt entre-deux, épars & facile à éloigner. Cette correſpondance de raions eſt le terme le plus propre que j'aie pû trouver pour rendre celui de *corradiantia* des Latins.

(24) Le *Portique autrefois vit naître.]* Voy. ſur ce vers, ce qui a été dit des Stoiciens dans la Note (19) du Liv. I. Boëce réfute l'opinion de ces Philoſophes ſur les idées: opinion que Ciceron explique ainſi dans le I. Livre de ſes Queſtions Académiques. „Cette Secte, dit-il, vouloit qu'on s'en rapportât „aux ſens, croiant que leur perception étoit véritable & fidelle; non qu'elle embraſsât tout, mais „à cauſe qu'elle n'échapoit rien de ce qui étoit à „ſa portée; & que la Nature l'avoit donnée comme „la regle des connoiſſances & comme leur principe, „d'où enſuite les notions des choſes s'imprimoient „dans l'eſprit, qui n'avoit pas de route plus sûre pour „connoitre la verité. Les Platoniciens, au contraire, vouloient que l'ame jugeât des choſes. Ils „croioient qu'on s'en pouvoit tenir sûrement à ſes „déciſions, parcequ'elle connoiſſoit les choſes dans „leur première ſimplicité qu'ils nommoient idée.

(25) *D'un Papier qu'a diſposé l'art.]* Le *Papier* dont on ſe ſervoit du tems de Boëce, étoit fait d'une eſpèce de roſeau, nommé *Papyrus* qui croiſſoit en Egypte dans les Marais le long du Nil. Ainſi j'ai cru pouvoir rendre par ce terme celui de *Pagina* que Boëce a emploié.

(26) *Des Lettres conſerve la trace que la Plume y forme au hazard.* J'ai rendu par le mot de *Plume* celui de *Stylus* dont Boëce s'eſt ſervi. De ſon-tems c'étoit le corps du roſeau *Papyrus* dont on faiſoit le *Stylus*, d'où vient qu'on l'appelloit auſſi *calamus* & *arundo*, qui ſignifient la même choſe. Suivant les Grecs, Cadmus, Egyptien de Nation, & enſuite Roi de Thèbes, communiqua l'invention de l'Ecriture à ſes Sujets, ce que Lucain dans ſa Pharſale exprime par ce vers: *Manſuram rudibus vocem ſignare figuris ;* & Brebœuf par ces quatre autres ſi connus.

C'eſt de lui que nous vient cet art ingenieux
De peindre la parole & de parler aux yeux ;
Et par les traits divers des figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux penſées.

(27) *Ainſi l'Artiſte qui manie ou les Pinceaux ou le Burin, &c.]* Cette ſeconde comparaiſon n'eſt pas de Boëce. Je la lui ai prêtée, tant parcequ'elle donne encore plus de jour à la penſée des Stoïciens ſur les idées, qu'à cauſe qu'elle ſert à embellir cette Matière qui étoit par elle même ſi peu propre à être miſe en vers François que pluſieurs de mes Amis à qui je l'ai communiquée, ſe ſont étonnés que j'en ſois venu à bout. Il faut obſerver cependant que j'ai fait un anachroniſme en ſuppoſant l'art de la *Gravûre ſur le cuivre* inventé dès le tems de Boëce, cet art n'aiant été découvert qu'en 1460. par un Orfèvre de Florence nommé *Maſo Finiguerra.*

(28) *Il eſt donc ſemblable à la Glace d'un ſervile & muet Miroir.*] J'ai parlé des *Glaces de Miroir* ſous la Note (71) du Liv. I. Je fis autrefois ſur cette matière dans mes claſſes une petite pièce de vers Hendecaſyllabes que mon Régent eſtimoit beaucoup. Sans en avoir gardé la copie, je m'en ſuis toujours ſouvenu: tant il eſt vrai que les idées qu'on prend dans la jeuneſſe, s'effacent difficilement. Voici ces vers:

Oſtendis ſpeculo aureos capillos?
Oſtendit ſpeculum aureos capillos.
Aſtas cæruleis nitens ocellis?
Aſtat cæruleis nitens ocellis
Imago. Tremulo labella riſu
Diducis? Tremulo labella riſu
Diducit. Loquitur, *loquente. Ridet,*
Ridente. Ingemit, ingemente. Libat
Libanti *oſcula. Dat manum offerenti.*
Fugit dum fugias, reditque tecum.
Sic Proteus varias ſubit figuras.
Sic illa & varias ſubit figuras.

(29) *Pourquoi quelquefois Aigle agile.*] L'Aigle paſſe pour le Roi des Oiſeaux, parcequ'il vole le plus haut & qu'il regarde fixement le Soleil. C'eſt ce qui m'a autorisé à donner métaphoriquement le nom de cet Oiſeau à l'Eſprit humain qui s'élève à la contemplation de la Divinité. C'eſt auſſi ce qui a donné lieu à quelques Auteurs anciens de fein-

dre que l'ame de Platon avoit été transformée en Aigle, ſuivant cette épitaphe qu'on a traduite de grèc en latin & que l'on attribue à Speuſippe, Philoſophe Athénien, neveu du même Platon:

Cur, Aquila, ad tumulum hunc volitas? dic numquid ab Aſtris
Hic habitare Deum forte aliquem intuita es?
Imo Anima exſtincti ſum diva Platonis; Olympum
Quæ colo; ſed corpus terrigenum Attica habet.

C'eſt à dire: *Aigle, pourquoi voltigez-vous autour de ce tombeau? Avez-vous vû par hazard quelque Dieu qui pour y venir habiter ait quitté le Ciel?* L'Aigle répond: *Au contraire, je ſuis l'Ame divine de défunt Platon. Je fais mon ſejour au Ciel, & Athènes ne poſſède que la pouſſière de mon corps.*

(30) *Quand d'autrefois honteux Reptile.]* Si l'Eſprit humain imite l'Aigle en s'élevant à la contemplation des choſes céleſtes, il devient un chetif *Reptile* lorsqu'il s'abaiſſe à celles de la Terre. Les *Reptiles* ſont tous les animaux terreſtres qui n'aiant ni pieds ni aîles ſont obligés de ſe traîner ſur le ventre pour changer de place. De ce nombre ſont les *Serpens*, les *couleuvres*, les *vers*, &c.

(31) *Les Animaux immobiles, comme ſont les Poiſſons de la mer qui ſe nourriſſent dans leurs coquillages attachés aux rochers, n'ont en partage qu'un ſentiment deſtitué de toute autre connoiſſance.]* Solin a penſé
ſur

ſur cela tout autrement que Boëce; car il prétend que ces mêmes Poiſſons craignent les Pêcheurs; & que c'eſt pour cela qu'ils ſe cachent ordinairement ou entre les rochers ou parmi les chiens de Mer, *Piſcantium*, dit-il, *inſidias timent conchæ: inde eſt, ut aut inter ſcopulos, aut inter marinos canes plurimùm deliteſcant.* c. 56.

(32) L'*Homme eſt le ſeul dans la Nature dont le front contemple les Cieux.*] Boëce a pris cette penſée dans Ovide, qui dit au premier Livre de ſes Métamorphoſes:

Pronaque cum ſpectent animalia cætera terram,
Os homini ſublime dedit, cœlumque videre
Juſſit, & erectos ad ſydera tollere vultus.

A quoi l'on peut joindre ce que Silius Italicus dit au Livre XV. de ſon Poëme de la ſeconde Guerre Punique.

Nonne vides hominum ut celſos ad ſydera vultus
Suſtulerit Deus, ac ſublimia finxerit ora,
Cum pecudes, volucrumque genus, formasque ferarum,
Segnem atque obſcœnam paſſim ſtraviſſet in alvum?
Ad laudes genitum capiat ſi munera Divum.
Felix ad laudes hominum genus.

Les Grècs ſe ſont ſervis du mot ἄνθρωπος pour Signifier l'*Homme*; & ce mot veut dire préciſement: *Qui regarde en haut.*

(33) *Levez-y plustôt vos eſprits.]* Que n'ai-je quelque lieu élevé d'où je puiſſe faire entendre à tout l'univers ce reproche que Perſe faiſoit à ſon Siècle?

O curvæ in Terras animæ & cœleſtium inanes!

O Mortels, rempliſſez-vous des choſes celeſtes plustôt que de celles de la Terre! offrez à Dieu un cœur droit, ſincère, généreux, & pénétré des plus vifs ſentimens de la juſtice & de la vertu!

(34) *Comme Ariſtote l'a pensé du Monde.]* Au Liv. I. de ſon Traité du Ciel. Voy. ce qui a été dit de ce Philoſophe ſous les Notes (24) du Liv. II. & (2) de ce V. Liv.

(35) *Surquoi quelques uns qui entendent dire.]* Boece déſigne ici tous les Diſciples de Crantor, de Taurus de Beryte, de Plotin, de Porphyre, de Jamblique, de Proclus & d'autres Platoniciens, qui en ſoutenant que le Monde étoit éternel, appuioient cette opinion ſur l'autorité de Platon, quoique celui-ci eut dit bien clairement dans ſon *Timée*, que le Monde avoit eu un commencement. Voy. la Note ſuivante.

(36) *Que le ſentiment de Platon étoit que le Monde n'a pas eu de commencement & n'aura point de fin.]* J'ai obſervé dans la Note précédente que Platon

avoit dit dans ſon Timée, que le Monde avoit commencé. A quoi il faut ajouter que ce Philoſophe dit enſuite dans le même Livre que le Monde etant conſtruit dans une proportion divine, ne pouvoit être détruit que par celui qui en avoit aſſemblé & uni ſi ſolidement toutes les parties. Ainſi l'on voit par là combien les anciens Interprètes de Platon ont fauſſement expliqué ſes ſentimens.

(37) *Fuiez donc les vices, &c.]* C'eſt à tous les hommes que Boëce, par la bouche de la Philoſophie, adreſſe cette exhortation MASSONNIQUE.

Loin donc ce Peuple aveugle à qui de faux devots
Ont fait des FRANCS MASSONS une afreuſe peinture:
On portéroit envie à leur Architecture,
Si l'on connoiſſoit leurs travaux.

FIN
DU SECOND VOLUME.

Aver-

Avertiſſement.

J'avois promis ſous les Notes (41) *&* (43) *du troiſième Livre, de donner à la fin de ce Volume, une* Hiſtoire abregée des Princes malheureux dans toutes les Monarchies du Monde, *& d'y joindre auſſi celle* des Favoris disgraciés, *même* de tous les Grands-hommes infortunés en toutes ſortes d'Etats. *Mais les bornes de ce Volume m'empêchant d'accomplir ma promeſſe, je prendrai le parti de faire imprimer ſéparément cet ouvrage.*

A01 464992

Digitized by Google